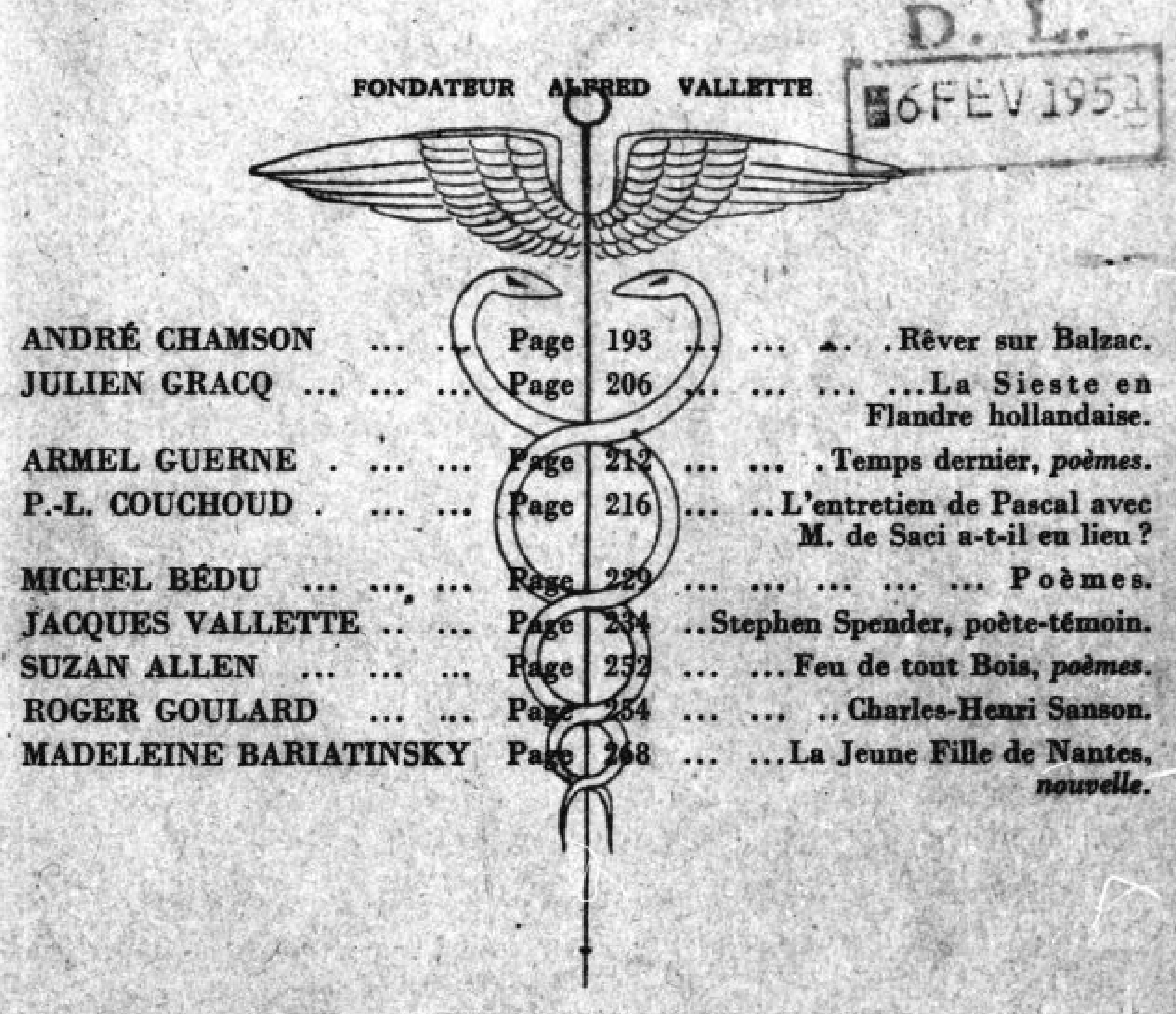
NUMÉRO 1050 1er FÉVRIER 1951

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

Ce numéro contient le Bulletin de l'Alliance Française

RÊVER SUR BALZAC

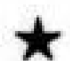
par ANDRÉ CHAMSON

Rêver sur Balzac c'est, presque toujours, rêver sur une morale ou sur une philosophie qu'on voudrait pouvoir formuler en quelques mots. C'est essayer de trouver quel sens peut avoir la vie. Alain l'a bien vu dans ses notes de lectures où l'on trouve cette phrase : « Je voudrais saisir le jugement moral de Balzac et me dire à moi-même ce que c'est. » On ne peut pas mieux poser le problème. C'est ce jugement que je cherche aussi à saisir. Mais comment se dire à soi-même ce que c'est ?

Les rêveries sont comme de grandes ondes concentriques. Il faut chercher longtemps pour trouver leur point central. L'esprit doit y faire un chemin inverse à celui des ondes ébranlées par leur propre mouvement. Il ne voit jamais du premier coup la place où la pierre est tombée dans l'eau. On m'excusera donc d'aller du plus vague au plus précis et de m'approcher lentement de ce qui sera le sujet central de cette étude : « Balzac et les vocations... ». Pour le moment, je n'en suis encore qu'à rêver sur ce que peut être le jugement moral de l'auteur de la *Comédie Humaine*.

Il est trop clair qu'il ne s'agit pas ici de ces règles de stratégie et de ces formules tactiques que l'on présente parfois comme constituant la morale de Balzac. Le jugement moral de Balzac est tout autre chose que cet Art de vivre balzacien. On a pu souvent définir ce dernier en confrontant l'existence de certains héros de la *Comédie Humaine* avec la biographie de leur créateur. On sait que l'argent, le succès, l'amour en sont les moyens et

les objectifs. C'est une morale appliquée, une méthode pour la conduite de l'existence. Mais elle ne touche pas au Destin. Elle n'est pas au cœur des secrets. C'est la petite monnaie de ce jugement moral qu'on voudrait pouvoir saisir dès qu'on se met à rêver sur la *Comédie Humaine*.



Rien n'est plus hasardeux, pourtant, que de vouloir saisir la morale de l'œuvre d'un romancier, même quand ce romancier s'est donné pour but d'en proposer une. Mais comment le faire devant un univers romanesque où l'on se trouve écrasé par la profusion et la complexité de la vie? Le jugement moral de Balzac ne s'exprime pas comme une œuvre dans son œuvre. Ce n'est pas une construction particulière au milieu de cet immense édifice. Il ne se présente pas à nous d'une façon séparée, mais fait corps avec l'univers de la *Comédie Humaine*, comme les pensées ou comme les jugements que nous portons sur la vie sont inclus dans le mouvement de notre propre existence. C'est, pourrait-on dire, une morale diffuse, un jugement potentiel, un rapport toujours renouvelé de l'homme et du monde. Pour avoir une chance de le saisir, il faudrait donc pouvoir pénétrer dans le mouvement de cette vie. Il faudrait pouvoir l'y découvrir comme une chose vivante où la pensée ne se séparerait pas de l'expérience vécue.

Pour cela, ce qu'il faudrait avant tout, c'est pouvoir établir entre l'œuvre de Balzac et nous-mêmes un rapport qui ne soit pas seulement celui d'un lecteur avec un livre, mais celui d'un homme avec la vie. Il n'est évidemment pas question de ne pas lire un livre après l'autre. On ne peut échapper au temps ni à l'espace. Lisons donc le *Père Goriot* avant les *Illusions perdues* et les *Illusions perdues* avant *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. Nous n'avons aucun moyen d'embrasser un monde aussi vaste d'un seul regard. On ne peut tra-

verser une œuvre que comme on traverse une vie où les jours viennent après les jours. Mais on ne traverse pas la vie de façon discontinue et l'on devrait lire Balzac, au moins une fois, d'une seule traite. Il ne suffit pas, en effet, de prendre un livre de lui et de se plonger dans son univers pour revènir à soi-même avant de se replonger dans un autre livre. Il faudrait le lire d'un bloc comme si toutes les vies dont il a rêvé composaient la trame de notre propre existence. Il faudrait pouvoir se laisser prendre complètement par ce monde fourmillant où deux ou trois mille personnages remplacent d'un coup les êtres de chair que nous connaissons réellement et qui constituent notre expérience personnelle de l'humanité.

Mais il faut bien de la chance — ou bien des hasards — pour pouvoir lire Balzac de cette manière. Le poids de l'Histoire et la fièvre de notre vie quotidienne nous permettent rarement de renoncer ainsi à nous-mêmes. Il faut plusieurs mois pour lire Balzac d'une seule haleine. Au siècle dernier, peut-être, on pouvait encore lire ainsi. Mais les hommes de notre temps, dont la vie est dévorée de mille manières, ont pourtant peut-être eu la possibilité de lire Balzac comme il convient de le faire. Ce fut, du moins, une de leurs chances, car la chance est souvent le contrechamp du malheur. Aux jours les plus durs, dans ces jours d'attente et d'angoisse qui vont de l'année 40 à l'année 44, beaucoup d'entre nous ont, en effet, relu Balzac d'un trait, comme si la *Comédie Humaine* était devenue pour eux la vie véritable.

Je me fonde ici sur des souvenirs personnels, mais je n'aurais pas parlé d'eux si des confidences répétées ne m'avaient prouvé qu'ils me sont communs avec beaucoup d'autres hommes. Nous avons alors été nombreux à relire Balzac d'une seule traite, comme si notre vie personnelle avait été suspendue. Il importe peu de rappeler ici les raisons qui ont rendu possibles de telles lectures. Ce que je voulais, c'est rendre sensible l'envoûtement ou la prise de possession de notre propre existence par l'immense univers qu'a rêvé Balzac. Car il faut

essayer de penser à son œuvre comme chacun de nous pense à sa propre vie quand il cherche à trouver le sens qu'elle peut avoir. Il faut y penser, non pas en analysant telle ou telle expérience ou tel ou tel personnage, mais en la laissant agir sur nous comme une totalité, comme un grand ensemble au terme duquel le destin a rendu tous ses verdicts.

Mais, quand on regarde ainsi l'œuvre de Balzac, ce qui vient d'abord à l'esprit c'est qu'il est impossible de saisir son jugement moral et de se dire à soi-même ce que c'est. Ce monde est trop fourmillant, trop divers, trop contradictoire. On a l'impression que Balzac ne veut pas juger. N'accueille-t-il pas le mouchard et le voleur, la prostituée et la proxénète? Sans doute, il a fait leur place aux honnêtes gens et s'est réclamé lui-même de ce cortège de vierges qui marchent autour de lui, mais il les fait voisiner avec des êtres infâmes et des créatures sordides que nul n'avait su, peut-être, aussi bien voir avant lui. Une aussi vaste ouverture à tous les aspects de la vie humaine semble être une forme de l'indifférence. Mais l'indifférence ne peut-elle pas servir de base à un jugement moral? N'est-elle pas, au contraire, une véritable morale dont on peut trouver le nom? C'est ce qu'a fait Alain dans ces notes de lecture, après avoir posé la question que tout Balzacien doit finir par se poser. En lisant Balzac qu'il vient d'opposer à Stendhal, « je me sens plus proche, dit-il, de la véritable charité mais par une indifférence bien catholique et je dirais presque ecclésiastique, comme un homme qui confesse fort vite et ne se soucie guère des morts ». Il résume alors sa pensée dans cette formule : « C'est l'esprit jésuite qui est en Balzac. »

Comment ne pas être frappé par cette définition? Elle me semble jeter comme une grande lumière sur tout le déroulement de la *Comédie Humaine*. On comprend, d'un coup, ce qu'elle veut dire. Elle fait éclater une sorte d'évidence et je trouve, pour ma part, qu'il y a bien chez Balzac quelque chose de l'indifférence de ceux qui confessent les Rois!

Mais cette indifférence ne peut pourtant pas suffire à nous expliquer tout Balzac. Je comprends ce côté de son génie, quand on me le montre : je ne l'aurais sans doute pas découvert par moi-même. Balzac aurait dit que chacun de nous ne voit que ce qu'il peut voir! Et ce qui me frappe, au contraire, quand je cherche à saisir son jugement moral, c'est justement la rupture de cette indifférence, la cassure brusque de cette charité qui comprend tout. Ce n'est plus l'esprit jésuite qui se fait sentir ici. C'est même l'esprit le plus opposé à celui de cette indifférence qui peut être charité quand elle se dépasse elle-même. On pourrait, sans doute, trouver des comparaisons dans l'histoire pour définir cet esprit, car il a toujours suffi que certains s'en remettent à la Providence pour que d'autres leur opposent la Fatalité.

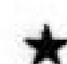
Mais ce n'est pas à l'Histoire que je veux demander des termes de comparaisons. Ils prendraient trop facilement une allure polémique et d'autres comparaisons sont possibles. Si Balzac reflète l'Histoire, il reflète aussi l'Univers. Je dirai donc que cette indifférence ecclésiastique qui est en lui, que cet esprit jésuite, pour reprendre encore une fois la formule, a quelque chose du fleuve ou de l'Océan. Mais le sens de la Fatalité, que je trouve aussi chez lui, ressemble à la foudre ou à la tempête. N'est-ce pas l'image même de son œuvre? Ne retrouve-t-on pas chez elle tous ces éléments? N'a-t-elle pas, à côté de ses paysages de sérénité et d'indifférence, ses lieux obscurs où l'éclair déchire la nuit?

Ce que Balzac porte en lui d'indifférence et de charité semble envelopper l'humanité tout entière. C'est cette indifférence qui lui permet d'accueillir les êtres les plus différents, du plus pur au plus infâme. C'est une sorte d'appel qui s'adresse à toutes les créatures. Elle est charité et charité véritable, mais indifférence et charité semblent s'arrêter pour lui devant les destins individuels. Je veux bien qu'il confesse parfois fort vite et ne se soucie guère des morts, mais il est des cas où la confession se prolonge, où la mort ne saurait permettre aucun oubli. Alors, tout fait bloc, pour lui, dans une existence

d'homme : le paysage cosmique où cette existence s'est déroulée, la ville et la maison qui l'ont abritée, les parents dont elle tient son origine, les incidents engloutis dans l'enfance et dans la jeunesse, la constitution physique, l'influence d'un nom, d'une profession, d'un climat, d'un ensemble d'habitudes subies ou créées, quelque chose enfin qui ressemble aux fatalités qu'on a cru parfois ne pouvoir être réglées que par les astres.

On sent bien que le jugement moral de Balzac doit jouer ici. Mais on sent aussi que Balzac ne fait pas porter ce jugement sur les apparences, ni sur les accidents qui composent l'histoire d'une existence. S'il juge, il juge un destin et non pas un homme. Mais, juger le destin, c'est sortir de l'indifférence qui comprend tout. C'est comprendre quelque chose qui est au delà de ce que la vie nous révèle au premier coup d'œil. D'où Balzac tient-il donc ce pouvoir?

Mais poser cette question ne fait que nous ramener à notre problème. Nous n'avons pas avancé. Nous sommes toujours dans la même rêverie. Nous cherchons à saisir, une fois de plus, le jugement moral de Balzac. Nous nous demandons, encore une fois, ce que c'est.



Je savais bien que je ne pourrais pas arriver à des conclusions définitives en envisageant un aussi vaste problème. C'est pour cela que je n'ai pas pris pour sujet « la Morale de Balzac » ou moins encore : « La Philosophie de Balzac ». Je n'ai pas nourri l'espoir de pouvoir tirer une éthique de la *Comédie Humaine* en dix pages. Je ne me suis pas permis d'essayer d'ouvrir le grand portail; mais j'ai cru qu'il me serait peut-être possible d'entr'ouvrir une petite porte et j'en viens pour cela à un sujet plus précis. Je voudrais parler de Balzac et des Vocations. Il me semble que ce thème de rêverie pourrait nous permettre d'entrevoir un des jugements que Balzac porte sur le monde et sur la vie.

Mais un titre d'étude est toujours une sorte de secret. Il faudrait peut-être dire : Balzac et le sentiment de la Vocation, ou bien : Le Sens de la Vocation chez Balzac, ou peut-être encore : De la Vocation dans la Pensée de Balzac. Aucun de ces titres ne livre d'un coup le sens de ce que je cherche. On comprend, du moins, ce que c'est qu'une vocation. C'est une parcelle de fatalité incarnée dans le cœur d'un homme. C'est l'affleurement humain de la prédestination divine. Si ce sens de la vocation domine un esprit, s'il en règle les démarches essentielles, s'il en éclaire la connaissance, il fait par cela même la preuve que cet esprit tient la prédestination pour une des clés du destin. Je crois que c'est le cas de Balzac.

Voir un être humain, pour Balzac, c'est-à-dire lui donner vie, c'est découvrir aussitôt tout ce qui le condamne à être ce qu'il est. Il y a des signes et ce sont les signes qui font le mystique ou le mouchard, le collectionneur ou le poète, l'artiste ou la courtisane, le notaire ou le médecin. Il y a toujours quelque protubérance significative comme celle qu'il a vue sur le front du père Grandet. Toutes ces marques, tous ces signes, tous ces stigmates, c'est ce que Balzac voit d'abord. Mais il laisse alors, comme il a dit de Louis Lambert, « l'espace derrière lui » et pénètre du même coup l'apparence et le secret de ces êtres qu'il est en train de créer. Il procède toujours, en effet, par cette « rapide vision des choses » qu'il a désignée comme la source même de toute activité créatrice. La vision d'un être, chez lui, n'est pas limitée à ce que l'œil voit quand il contemple un objet. C'est toujours aussi la « rapide vision » d'un destin possible, c'est-à-dire d'une vocation.

On pourrait se remettre à relire Balzac rien que pour chercher dans son œuvre les preuves multipliées de cette façon de voir. Car on peut la lire vingt fois en changeant chaque fois de perspective et la perspective que je cherche à découvrir ici nous démontrerait que la façon dont Balzac voit ses personnages, que la vision qu'il a de ses héros, comportent presque toujours la révélation

de ce qui les oblige à être ce qu'ils sont. Qu'un homme sache ainsi percer les secrets de ses semblables, dans la vie de tous les jours, que ce soit dans la rue, dans les lieux publics ou dans les salons, et nous serions obligés de lui reconnaître un don de voyance, une sorte de double vue. En va-t-il ainsi chez le créateur? Il n'est pas question pour lui de nous révéler que le personnage qui est assis en face de nous doit être avare et qu'il vit âprement des loyers de quelques immeubles. Nous ne sommes pas tombés par hasard, en compagnie de Balzac, ni sur Métivier ni sur le père Goriot. Tout créateur voit ses personnages en sachant déjà ce qu'ils sont. Cette double vue serait-elle donc simplement tour d'escamoteur? Ne pourrait-on pas dire au créateur qu'il nous la baille belle en plaçant sur le front de ses personnages des signes de ce qu'il veut que ses personnages soient? Ce ne serait rien comprendre aux rapports d'un créateur avec ses héros, surtout quand ce créateur s'appelle Balzac. Cette double vue est sans doute simultanée, mais ne comporte pas de mensonge. Il arrive même à Balzac d'exprimer ces correspondances d'une façon presque abstraite. « Brunet, dit-il, en parlant de l'huissier audiencier de la Justice de Paix de Soulanges, dans les *Paysans*, offrait le phénomène d'une physionomie, d'un maintien et d'un caractère en harmonie avec sa profession... » Parbleu, dira-t-on, puisque Balzac le veut huissier audiencier, il peut lui en donner le visage. Mais Balzac n'est pas maître ici. Il refait ce qu'il a vu faire à la vie. Ce n'est pas un truc. Ce n'est pas un tour de passe-passe. C'est la rapide vision par laquelle un créateur découvre sa créature.

Mais Balzac ne se borne pas à voir sur ses personnages les marques de leur vocation, les prémices de leur destin. Il n'est pas seulement frappé par ces signes extérieurs. Il voit aussi cette vocation dans le cœur des êtres. Jamais il n'en parle mieux, ni de façon plus touchante, que lorsqu'il la découvre dans l'enfance ou dans la jeunesse. « Qu'y a-t-il de plus près de Dieu que le génie dans un cœur d'enfant? » a-t-il demandé dans *Louis Lambert*. Le génie dans un cœur d'enfant? N'est-ce pas la vocation

dans sa pureté presque originelle? N'est-ce pas la vocation comme encore confondue avec le décret qui lui a donné naissance? Il est trop clair que Balzac croit en ces décrets. Que dit-il de Mistigri, de ce Mistigri si près de son cœur, si comblé de dons? « Cet enfant fait homme par l'Art ou par la Vocation. » Etrange idée, que cette idée de l'enfant qui n'est pas ce qu'on appelle un enfant. Elle ne peut s'expliquer que par une croyance dans la Prédestination. Pour Balzac, il n'y a pas d'enfance, au sens habituel, pour l'enfant prédestiné, pour « l'enfant fait homme ». C'est le cas de Louis Lambert. Mais Louis Lambert n'est pas seul à porter ce signe dans la *Comédie Humaine*. « Souvent, dit Balzac, on voit de simples jeunes filles, à l'âge le plus tendre, avoir une raison centenaire, devenir prophète, juger leur famille, n'être dupes d'aucune comédie. »

On pourrait, sans doute, montrer comment Balzac a justifié en lui-même cette façon de penser. Il en a donné comme une explication systématique dans le mythe de la lutte des deux anges qu'il avait emprunté à Swedenborg. Mais ces explications par image ou par mythe ne font que justifier, la plupart du temps, des croyances plus profondes. Il n'est pas question d'étudier ici ce côté de la pensée de Balzac. Ce que je voulais marquer, c'est combien Balzac est obsédé par l'idée de la vocation, de la marque faite sur les êtres par le destin auquel ils sont appelés, c'est-à-dire, en définitive, par leur prédestination. Aucun écrivain n'a poussé plus loin semblable vision de la destinée humaine. Il ne suffit pourtant pas de croire à la vocation pour que tout devienne clair. Il faut encore savoir comment cet arrêt du destin va pouvoir s'accomplir. Car la vocation ne se suffit pas à elle-même. Toute la partie est encore ouverte entre l'homme et Dieu. Ainsi posée, la question peut sans doute recevoir une réponse et nous pouvons la trouver chez Balzac lui-même. Il y a, en effet, dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, une de ces phrases-foudre qui déchire d'un coup bien des obscurités. On pourrait en trouver, à travers toute l'œuvre de Balzac, comme la paraphrase indéfini-

ment répétée, mais, jamais, peut-être, l'idée qu'elle porte ne s'est exprimée dans un aussi violent raccourci :

« On ne peut devenir ici-bas que ce qu'on est! »

Phrase terrible où l'on croit d'abord sentir tout le poids de la plus aveugle fatalité. Mais il suffit de chercher à saisir le plein sens de cette formule pour comprendre aussitôt tout ce qui se cache derrière elle. Balzac n'a pas dit qu'on ne peut être que ce que l'on est. Il a dit qu'on ne peut devenir autre chose. C'est le *devenir* qui compte ici. Le jugement de Balzac n'est pas une simple constatation d'un état de fait, l'analyse d'une condition statique. C'est la prise de conscience de toute une dynamique de la vie. Il faut entendre, de toute évidence, qu'on ne peut devenir que ce qu'on est, mais qu'on ne peut pas le devenir par le simple jeu du hasard et de la chance, par le simple poids de fatalités qui joueraient sans que nous y prenions notre part. Il ne s'agit pas de se borner à constater que les choses sont ce qu'elles sont, que les êtres sont ce qu'ils devaient être, mais qu'ils doivent le devenir et ne peuvent faire autrement.

Jamais, peut-être, je ne me suis senti si près de saisir le jugement moral de Balzac qu'en tournant ainsi tout autour de cette petite phrase. Ce jugement moral ne consisterait-il pas en une croyance dans la prédestination, prolongée par la plus totale confiance qu'on ait jamais eue dans la volonté humaine? Le poids d'une vocation plus le poids d'une volonté, tel serait alors le sens de la destinée. C'est toute l'histoire de Louis Lambert, toute l'histoire des héros balzaciens, triomphant même dans l'échec de leur aventure terrestre, comme César Birotteau et David Séchard. C'est aussi toute l'histoire de Lucien de Rubembré, dans la mesure où l'ombre est aussi la preuve de la lumière. N'est-ce pas aussi celle de Balzac?

★

Suis-je abusé par cette petite phrase? Il me semble pourtant qu'on peut la reprendre sans se lasser. A chaque fois, elle jette sa lumière, elle semble découvrir un nouvel aspect qu'on n'avait pas saisi dès l'abord.

« On ne peut »... dit Balzac. N'est-ce pas la reconnaissance de cette fatalité qu'on peut appeler « vocation » quand elle se découvre dans le cœur de l'homme et devient prédestination dans la main de Dieu? — « On ne peut devenir... » continue Balzac. Et voici que ce devenir tient tout en suspend et laisse une place à la volonté de la créature. N'est-ce pas déjà cela que nous appelons la Liberté? — « On ne peut devenir que ce qu'on est », affirme enfin Balzac, et la vocation se confond ici avec une histoire déjà vécue. Car aucun arrêt antérieur à cette histoire, car aucun effort de la créature en train d'en réaliser les péripéties, ne saurait tout expliquer. Balzac ne pense la vie que comme une chose en mouvement. On ne peut saisir sa pensée en faisant cesser ce mouvement, serait-ce pour voir comment il fonctionne. Ce n'est pas un moteur qu'on peut démonter, mais un organe sacré où la pointe du scalpel peut foudroyer toute vie. Car la représentation de la vie que se fait Balzac est elle-même une représentation vivante, je voudrais dire que c'est par excellence une représentation de romancier, une représentation romanesque, si ce mot peut signifier que la vie n'est pas autre chose qu'une histoire où tout dépend, à chaque moment, de rapports sans cesse renouvelés et du jeu mouvant de forces contradictoires. Il y a sans doute des fatalités, la plus évidente est celle que nous appelons la vocation, mais ces fatalités ne s'accomplissent que si l'on a l'énergie de les accomplir. Toute vocation est une bataille qu'il reste à gagner. La fatalité ne peut se suffire à elle-même. Ce n'est que le point d'appui de la volonté et la plus grande victoire à laquelle un homme peut prétendre, c'est de réaliser ce qui devait être.

★

Puisqu'on peut considérer Balzac comme le plus grand personnage de son œuvre, on peut essayer de vérifier sur lui ce qu'il peut y avoir de vérité dans « cette rapide vision ». Comment ne pas croire aux protubérances et aux signes, comment ne pas croire à la vocation, comment ne pas croire même à la prédestination qui l'avaient marqué pour être Balzac? Nous ne pouvons cheminer sur la route des connaissances qu'avec nos sabots. Qui ne se passionnerait pour cette recherche de tout ce qui semble expliquer la naissance du génie, de tout ce qui justifie sa présence? J'aime à jouer à ce jeu autant que quiconque... Il m'arrive même de le prolonger pour mon propre compte en me disant qu'un des signes de la prédestination de Balzac est peut-être d'avoir tiré ses origines d'un de ces raconteurs d'histoires, d'un de ces faiseurs de rêves issu d'un pays que je connais bien. Ces vieux pays de la solitude et de la pauvreté ont toujours su donner naissance aux grands Mythes. Mais qu'importe la nomenclature de ce qui peut préparer ou permettre le génie? Il y a toujours mille choses qui le préparent, mille choses qui dénoncent sa présence.

Comment ne pas voir que tous ces arrêts du destin, que toute cette préparation peut-être séculaire, seraient restés lettre morte si la prédestination et la vocation n'avaient pas été fécondées par cette volonté gigantesque qui semble introduire au cœur de la fatalité ce que nous appelons la liberté humaine? Balzac, c'est tout ce qui a fait Balzac, plus ce que Balzac a fait pour le devenir. La formule est bonne pour presque tous ses héros, même quand l'infirmité de leur énergie les condamne à n'être que ce qu'ils sont...

N'est-ce pas, pour employer le langage même de Balzac, une perspective sublime?

Mais je n'avais annoncé qu'une rêverie. La voici, peut-être, à son extrême limite. C'est sans doute autour de cette idée que s'étaient ébranlées ces grandes ondes. Il faut pourtant que j'ajoute une remarque à ce que je viens d'avancer...

Chaque fois qu'on touche à Balzac, chaque fois qu'on se laisse aller à rêver sur lui, on ne peut entrevoir une vérité, on ne peut découvrir un aspect de son œuvre, sans avoir aussitôt le sentiment que la vérité opposée ou complémentaire appartient aussi à son univers.

Il est évident que la prédestination et le sens de la vocation le hante. Mais il est aussi obsédé par le hasard. Il a brossé lui-même le formidable tableau de ce que l'on appellerait aujourd'hui son ambivalence, de ce qui a toujours constitué la richesse et la grandeur des plus grands génies. « Chose étrange, dit-il, presque tous les hommes d'action inclinent à la Fatalité, de même que la plupart des penseurs inclinent à la Providence. » Mais cette séparation qu'il voyait chez les autres hommes ne se trouve pas chez lui. A la fois homme de pensée et homme d'action, il inclut dans sa pensée et dans cette action que représente son œuvre, la Fatalité et la Providence, la Prédestination et le Hasard, la Vocation et la Chance, l'inflexibilité d'un jugement sûr de ses valeurs et la charité la plus souveraine. Nos catégories cèdent devant lui comme elles cèdent aussi devant tout ce qui est vie.

LA SIESTE EN FLANDRE HOLLANDAISE

par JULIEN GRACQ

A Mme S. L.

Au bord de l'Escaut oriental jusqu'à la banlieue d'Anvers, la Flandre hollandaise allonge une sorte de désert cultivé, une lisière habitable où la vie florale et grasse des bas pays semble se faire plus discrète qu'ailleurs. On n'y va, et on ne le traverse guère. Le pays se relie mal à la Zélande par quelques lignes de bacs qui traversent l'Escaut — du côté de la Belgique, au long des petites routes pavées, surgit très vite la silhouette d'un poste de douane, fleuri et endormi comme un chalet de ville d'eaux à la saison morte, où des douaniers hollandais flambant neuf dans leurs uniformes de *surplus* de la Royal Air Force somnolent dans une pièce ombragée et dévisagent avec une curiosité sans fièvre le touriste qui s'aventure dans ces solitudes excentriques. On bavarde sans hâte sous les arbres et dans la pièce minuscule comme dans le bureau d'octroi d'une petite ville, et on devine que les douaniers connaissent tout leur monde, car quiconque passe ici la frontière : journaliers hollandais qui vont travailler à Bruges, ou patrons belges du pilotage d'Anvers qui rejoignent Flessingue, ne saurait en général aller guère plus loin. La frontière passée, la sensation intime qui nous renseigne, en l'absence même de tout repère visible, sur les approches d'un lieu *à l'écart* s'insinue très vite dans l'esprit du voyageur. Il faut pénétrer là au crépuscule,

quand les douaniers de l'équipe de jour rejoignent tout près de là leurs maisonnettes-jouets de briques rouges, pédalant tout droits sur leurs bicyclettes à long col de cygne, et que derrière soi les lignes verticales des clochers et des tours de Bruges, pareilles sur ces plaines basses au *skyline* lointain d'une ville d'Amérique, commencent à bleuir aux créneaux des files de peupliers. Les routes vides semblent perdre leur sang peu à peu en courant vers le nord, s'étoilent et s'étiolent en chemins plus petits qui fuient indéfiniment derrière leurs lignes d'arbres au travers du désert verdoyant. Aucun toit ne pointe plus derrière les masses des arbres, et aucune lumière ne brille encore. Le soir s'emplit d'une odeur d'herbe et de feuilles juteuses, aussi submergeante que celle d'une bête mouillée; les troupeaux couchés dans le lointain déjà brumeux des grandes prairies semblent pris dans les remous figés de l'herbe haute comme dans la glu d'une banquise molle; l'impression se fait jour que la vie, empêtrée dans cette verdure féroce, va s'engourdir là, finir, un peu plus loin : derrière ce rideau de peupliers. Il fait bon rouler dans la fraîcheur du soir sur ces routes touffues et sourdes, dont on arrive très vite à douter qu'elles mènent nulle part, zigzaguant sur la crête des digues entre les caissons titanesques des polders que le soir égalise, et qui se succèdent dans leur symétrie monotone comme d'immenses bacs où se décanterait pesamment une eau grasse sous sa moquette crémeuse d'écume verte. La végétation perd ici le caractère fantasque et inégal qu'on lui voit dans les pays vallonnés : elle *monte* plutôt, sur le fond plat des cases de ce damier énorme — égale, vorace, submergeante, étale — comme le niveau de la mer dans un bassin de marée, ou plutôt comme dans une rizière qu'on inonde, et où le tapis serré de pousses vertes qui lutte de vitesse avec l'eau semble se soulever comme une croûte flottante. Il n'y a pas de couture à cette robe verte — pas de lacune à ce revêtement pelucheux et universel; les pavés inégaux des routes suintent d'herbe juteuse, et le sommet même des digues est un tapis ondulant et silencieux où le sillage

isolé d'un cycliste se referme comme la passée d'un doigt dans une fourrure. Pourtant la route continue, toujours plus rétrécie et plus inégale — une dernière courbe, et un raidillon minuscule escalade une digue qui fermait la vue : pour l'instant la lèpre verte n'a pas mangé plus loin et on voit l'Escaut, large et gris, découvrant à regret à marée basse aux morsures de son adversaire les grandes flaques vulnérables de peau nue de ses vasières où l'herbe croche et s'agrippe. Les fumées des cargos qui remontent à Anvers défilent avec une insolence paresseuse entre les cuirassements hostiles de ces berges vautrées dans une somnolence lourde et agricole — sitôt leur revers dévalé, on ne voit plus rien; pourtant on s'avise alors de la proximité du large au souffle plus vif qui lave ces campagnes amples et aérées, à leurs ciels changeants et rapides qui font courir l'ombre des nuages sur les lacs d'herbe, et aux rappels des oiseaux de mer dont tournoient un moment par-dessus les peupliers les nuées criardes, avant de regagner les vasières pour la nuit. Le point de vue change : un instant, pour l'œil prévenu, sur cet océan colmaté des prairies, les voilures serrées des peupliers reprennent la fuite perspective et noble des escadres de ligne sous leurs tours de toile, telles qu'on les voit dans les vieux tableaux hollandais d'histoire, au rez-de-chaussée du *Rijkmuseum*.

Tout ce pays, très récemment endigué, vient de sortir de l'eau, c'est visible, dans l'éclatement floral d'un lendemain de déluge. Pourtant le vide et le silence de ces campagnes exubérantes intriguent. On dirait que la vie s'intimide devant cette étoffe neuve et roide taillée à lés trop réguliers et trop amples, s'accroche mal à ce parcellement dépaysant de cyclope. Elle chemine agrippée aux digues, comme un insecte en suivant les raies du plancher, envahit précautionneusement par les bandes cet éden de verdure préfabriqué dont la géométrie distendue et austère la désoriente : on dirait qu'une espèce d'*agoraphobie* la refoule d'instinct vers les bordures ombragées des grands viviers d'herbes. Il n'y a pas de villes et guère de villages : l'homme s'est découragé de préférer un lieu

à un autre dans la juxtaposition sans nervures de ce carrelage agricole; sa prise s'affermit d'abord dans les angles, à la façon des toiles d'araignée colonisant une maison neuve. Parfois un village minuscule s'accote ainsi dans l'angle aigu de deux digues : on ne le voit guère qu'en arrivant dessus; les toits des maisonnettes-jouets affleurent tout juste au niveau de la digue : l'œil plonge sur les accotements fleuris des fenêtres et dans les menues pièces carrelées, d'une propreté effrayante, et l'on voit le départ des raides petits escaliers de guillotine. Il n'y a personne, les jardinets sont vides, le village est si petit qu'on le tiendrait dans la main, il se chauffe là, tout coi, bercé dans le soleil pâle, étalant sans gêne aux yeux son menu *farniente* domestique, comme les hamacs de l'équipage sous les panneaux ouverts du poste d'avant. L'opulence s'est réfugiée dans les grandes fermes neuves et correctes aux briques luisantes : quelquefois, après avoir zigzagué jusqu'à la lassitude aux angles droits de ces cases béantes et pourtant si apparemment *destinées*, du haut d'une digue soudain on en découvre une, et on éprouve un petit tressaillement intime à constater que l'alvéole, cette fois, est habitée, mais aucun chemin ne rayonne d'elle, aucune éraflure à l'entour ne griffe le tapis vert immaculé, nul de ces liens ténus que tisse le long ménage des champs ne l'arrime au paysage — simplement elle est posée là, un signe épuré et curieusement abstrait de l'occupation plutôt que de la présence, indifférente et amovible comme une pièce sur la case d'un échiquier. Il n'y a pas d'allées et venues autour des bâtisses muettes, et pas même de chant de coq dans leur cour : sous leurs toits qui chevauchent les pignons jusqu'à terre, comme la fourche d'un cavalier distendue par un ventre énorme, elles ont la rumination pesante d'un *souffleur* enfoui jusqu'aux narines dans le plankton ou d'un troupeau vautré dans l'après-midi de la Prairie; leurs noms mêmes : Baarn, Graauw, Saaftingen, semblent bâiller en leur milieu sur leur double voyelle traînante comme sur un mugissement paresseux et bucolique. Pourtant on se

laisse aller à s'imaginer pleine de charme la vie de ces fermes cossues et rebondies, aux doux flancs farcis d'herbe engrangée — un charme fait d'oubli et d'ensevelissement plus subtil derrière l'anonymat déroutant de leurs bâtisses pareilles : aucun lieu du monde peut-être où l'on doive se sentir aussi indifféremment vivre *quelque part* — quelque part perdu dans le lotissement hospitalier de savane, dans le large aménagé des herbes, muré au cœur du labyrinthe sans repères de l'écran mille fois replié et redoublé sur lui-même des peupliers. Le désert a ses perspectives où l'imagination s'engouffre, la forêt la vie cachée de sa pénombre et de ses bruits — ici la sensation intime qu'on s'est perdu, pour être sans fièvre, se fait plus subtile et plus absorbante. On peut cheminer pendant des heures d'une case à l'autre de cet immense jeu de l'oie, dans le bruissement obsédant des peupliers et l'odeur d'herbe écrasée, jamais la vue ne va plus loin que la prochaine digue et le prochain rideau d'arbres; du fond plat de chacune des alvéoles, nul ne voit et nul n'est vu; derrière la première digue s'allonge une digue pareille, et derrière l'écran des arbres un autre rideau de peupliers. Nulle angoisse dans ce labyrinthe impeccable et soigné, au vert profond de pelouse anglaise : l'homme est là tout près, et les routes carrossables; il suffirait de faire un signe, mais c'est l'envie de faire ce signe qui manque, et on s'aperçoit que le besoin cesserait très vite, pris dans le dédale obsédant des chambres de verdure, de s'orienter vers aucun point de ralliement. L'idée tout à coup vous traverse qu'on pourrait s'étendre là, ne plus penser à rien, enfoui dans le manteau épais et l'odeur de feuilles fraîches, le visage lavé par le vent léger, le bruissement doux et perpétuel des peupliers dans les oreilles vous apprivoisant à la rumeur même de la plénitude. Une certaine *base*, essentielle à la vie, précipite seulement dans cet immense volume de calme. Tout est soudain très loin, les contours de toute pensée se dissolvent dans la brume verte, la dernière chambre du labyrinthe donne sur une disposition intime de l'âme où l'on craint de regarder : la fleur mystérieuse qu'elle

abrite, c'est à la plante humaine qu'il est demandé de la faire s'entr'ouvrir dans une ivresse d'acquiescement aux esprits profonds de l'Indifférence. On cède de tout son long à l'herbe. La pensée évacue ses postes de guet fastidieux et replie le réseau de ses antennes inutiles; elle reflue de toutes parts vers la ligne d'arrêt de la pure conscience d'être; elle n'est plus aux frontières du corps qu'une légère sueur qui ne semble faite que pour nous rafraîchir en s'évaporant à mesure, dissiper dans le néant un trop-plein de sève qui monte, dans l'épaisse sécrétion végétale, de l'apoplexie de cette nature verte et de cette argile qui se souvient intimement de la mer. Le monde reflue sur nous compact dans le retrait des pointes acérées de l'interrogation qui le dilacère; le corps qui fait fléchir sous l'herbe la vase encore molle ne se sent plus fait que pour prêter à la respiration vorace qui le soulève le sentiment d'une liberté fonctionnelle encore inconnue : on dirait que les pores de la terre sont ici plus ouverts qu'ailleurs. Plus d'horizon, mais plutôt l'opacité immatérielle d'un voile de tulle qu'approche de ce sommeil éveillé comme une moustiquaire une débauche sans mesure d'inattention : la contraction de cette fine bulle de transparence emprisonne autour de nous sans mutilation un morceau indifférencié de nature suffisante : rien de plus que ce froissement d'herbe frais sous les paumes, le scintillement sur le ciel des feuilles de tremble qui semble aiguiser l'immobilité, et dans ce *milieu* où toutes les pressions s'annulent et s'équilibrent, un ludion désancré qui flotte jusqu'à la nausée entre l'herbe et les nuages. Ce moment, et ce lieu exigu de la terre tient en nous sa totalité et sa suffisance — il n'y a plus d'ailleurs — il n'y a jamais eu d'ailleurs — toutes choses communient parfaitement dans le perméable; on se sent là, aux lisières attirantes de l'absorption, une goutte entre les gouttes, exprimée un moment avant d'y rentrer, de l'éponge molle de la terre.

TEMPS DERNIER

par ARMEL GUERNE

CE RIDEAU...

Ce rideau tendu noir de l'impossible
Est devant toi toujours muet, indéchiffré,
Ettoujours devant toi ton geste, ta pensée
Et ton cœur interdits,
Mineur des mines de tristesse,
Sondeur des sources de chagrin,
Arbre de solitude où chassent les orages.
O Maudit, bienheureux! bienheureux ton chagrin
Où tu meurs plus souvent et toujours.
Ce rideau noir, voyez! il est tombé!

Interdit, ton amour. Prohibé, le bonheur;
Défendu comme une place forte, ton paradis
De terre et de douceur, pèlerin de la soif,
Le jardin dérisoire où sont en jeunes fleurs
Tes souvenirs du ciel futur et tant d'espoir fermé;
Fermé le seuil sur ton œil orphelin,
Mendiant terrible
Gardé par cet Archange au Glaive
Flamboyant
Ton cœur.

TARDIF OISEAU...

Tardif oiseau, les ailes lourdes de contemplation,
Levé dans la lenteur des aubes en sommeil,
C'est comme en rêve encore quand tu regardes

Sur les flancs rouges des coteaux
Trembler et s'enfuir les matins
Dans le grand océan craintif de la rosée.
O bel oiseau de larmes de nuits éclatées,
Ton vol est comme un plomb
Au midi des ténèbres. Ton vol est comme un plomb
Au minuit de l'été.

ARRÊTEZ...

Arrêtez-le, ce char de l'éternelle
Immobile clarté!
Comptez les coups du cœur;
Comptez les coups du marteau noir
Contre les portes de l'enfer.
Enfermez-le ce cri de l'instant ravageur
Comme un papillon d'agonie,
Oh! tenez-le dans ce corps de sueur et de sang.
Retenez-le! Demain les vents de la lumière
De la douleur auront soufflé l'obscur.

PUISQUE...

Puisque tu m'as abandonné dans ce miroir
Qui plus jamais n'échappera aux mains de la colère,
Puisque les ailes du malheur se sont ensanglantées
Sur moi, et la honte a connu les rouilles du remords
Quand jusqu'au mal de la douleur
S'était lui-même empoisonné, puisque tu m'as laissé
Dans mon amour si seul, mon Dieu, que reste-t-il?
Car le temps qu'il nous est donné
De vivre est toujours le dernier
Et le seul.

QU'ELLES SONT PÂLES...

Qu'elles sont pâles ces nourritures
De la soif au soleil sombre des millénaires!
Combien lourdes les eaux énormément

Orageuses de l'éternité!
Si l'on ne peut mourir
Ici ou nulle part dans le venin
Refusé des déserts, Terre, ô pleine
Terre, sais-tu quel est l'autre chemin?
Car le cœur est plus lourd
Que la mort.

PALME DE L'AIR...

Palme de l'air, tout invisible encore
Avec ton bercement de main bénie
Sur l'œil azur du cœur
Ouvert dans tes ombres sans bords,
— Oh! le calme des eaux
De la lumière avant
Ton geste nourricier! — Est-ce toi
Ou bien est-ce la terre
Quand se tait cette bouche plus sombre
Dans l'auréole de la nuit?

AIGLES II

Un ordre seul, le connais-tu?
Auquel il faut obéir.
Un ordre seul, as-tu compris?
Sous lequel il faut se ranger.
Anges de la douceur qu'on voit penchés toujours
Sur les fêtes du sang! La plume vole
Dans le combat furieux de ces aigles.
L'œil est crevé; voici qu'il tombe, le vainqueur
Écrasé sous son aile morte.
Aveugle l'autre se relève.

CHEVAUX II

Où courez-vous, chevaux de l'immobile,
Désirs errants emportés toujours plus
Dans la fixité du regard?

Personne enfin jamais ne l'a franchie
Cette arête de foudre au plus clair de l'azur;
Au plus creux de la nuit nul ne s'est approché
De la lumière insigne où meurent les oiseaux
De la félicité et lentement cheminent
Les hautes agonies, météores du sang.
Sur ces yeux clos, quelle est la lèvre qui sourit?

LA VOICI NUE...

La voici nue comme une épée
Comme une dague d'assassin
L'arête pourpre de l'amour
Lancé dans le gouffre du soir
Par la main inconnue.
Et sur le fil de sa douceur
Se déchirent les jours et la nuit
De mon âme. Mais iras-tu, de nuit
A la trop bien-aimée
Verser la liesse ténébreuse de ton sang?

NON, JE NE L'AI PAS VUE...

Non, je ne l'ai pas vue
Dans le seul rayon noir de l'œil à l'épouvante
Cette lente passée déchirante de la vision;
C'est un vol de corbeaux écartelant l'année
Sur tous les champs de cendre de la mort;
Mais cet aveugle cœur obscurément mûri de la beauté
Hurle toujours sous le cruel acier
De cette roue mystique où chante l'harmonie.
Le silence est sur nous, de toutes les couleurs;
Puis la couronne du matin : toute de blanc spirituel!

L'ENTRETIEN DE PASCAL AVEC M. DE SACI A-T-IL EU LIEU ?

par P.-L. COUCHOUD

Il n'y a pas dans notre littérature de morceau plus célèbre que l'Entretien de Pascal avec M. de Saci sur Epictète et Montaigne. A bon droit, il est placé au seuil de presque toutes les éditions des *Pensées*. Si l'on compare les *Pensées* à un monument en construction, il en est le portique. Si on les compare à une symphonie inachevée, il en est le principal thème.

L'Entretien est conservé, comme on sait, dans le second volume (pages 54 à 73) des *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, de Nicolas Fontaine (1625-1709). Ces mémoires ont été commencés par l'auteur à l'âge de plus de soixante-douze ans (I, p. 3), c'est-à-dire en 1697 au plus tôt, et publiés par Michel Tronchai, à Utrecht, en 1736 (2e édition corrigée, Cologne, 1738). L'entretien a eu lieu, nous dit Fontaine, pendant un séjour de Pascal à Port-Royal-des-Champs, où il fut sous la direction spirituelle de M. Le Maître de Saci, confesseur des Solitaires. Or, nous savons par les lettres de Jacqueline Pascal, qu'après sa seconde conversion, Pascal fut envoyé, en effet, par M. Singlin, son directeur, à M. de Saci, et qu'il séjourna à Port-Royal-des-Champs du 7 au 21 janvier 1655. L'Entretien se place pendant ces trois semaines. Il est donc antérieur de 42 ans au moins à la relation que Fontaine en a faite. Quarante-deux ans entre des paroles prononcées par Pascal un jour d'hiver, et l'écrit où elles sont enregistrées!

Pourtant, l'on admire l'étonnante fidélité avec laquelle elles semblent rapportées. C'est le style même et le ton de Pascal, son feu habituel, sa précision splendide, sa logique passionnée, son don d'entraîner. La maîtrise des idées et de la langue est à cent piques au-dessus de la prose de Fontaine en ses

moments les plus heureux. Pascal n'a rien *écrit* de plus ferme et de plus beau que ces *paroles* jetées. Et les citations, d'une littérale exactitude! Fortunat Strowski a montré que celles d'Epictète sont tirées de la vieille traduction française de dom Goulu (1609), assez *gauloise* encore, et remplacée au milieu du siècle par des traductions plus conformes à la politesse de la langue. Fontaine n'avait certainement pas en 1697 l'Epictète de Goulu sous les yeux, non plus que Montaigne, ô Seigneur! qui n'a jamais été de ses auteurs. Comment a-t-il réussi cette reproduction exacte, ce reportage sans pareil?

Nul ne dira que le vieux Fontaine ait pu reproduire de mémoire, à la distance de quarante-deux ans, l'Entretien avec son minutieux détail de citations. Sa mémoire, à en juger par ses Mémoires, n'avait rien de prodigieux. Il est évident qu'il a utilisé un document écrit. Mais lequel?

Avait-il pris, en 1655, une sténographie de l'Entretien? Il nous le dirait sans doute : le fait eût été remarquable. La sténographie était dans l'enfance au XVIIe siècle; nous voyons au revers d'une pensée de Pascal un exercice sténographique de Mme Perier, désireuse de prendre au vol les dictées de son frère. Fontaine ne laisse pas entendre qu'il ait réalisé un xploit de ce genre. Il ne dit même pas qu'il ait assisté en personne à l'Entretien. En 1655 il allait avoir trente ans, il n'était pas encore le secrétaire de M. de Saci. Il logeait aux Granges, où il montrait Cicéron et Virgile à quelques enfants. Il n'est pas sûr que M. de Saci et son pénitent l'aient mis en tiers dans leurs débats spirituels.

Pascal lui-même avait-il tracé d'avance quelques notes? C'est une hypothèse de Bédier et de Brunschvicg. Le cas s'est produit pour les trois *Discours sur la condition des grands,* dont Nicole a été l'auditeur et le rapporteur : nous trouvons dans les Pensées quelques lignes de préparation pour ces Discours. Elles sont à peu près inintelligibles si l'on ne connaît pas le résumé des Discours fait par Nicole. Comment sur des notes de ce genre Fontaine, à supposer qu'elles lui soient parvenues, eût-il reconstitué les paroles de Pascal avec un tel relief, dont Nicole est loin d'approcher? Et comment Pascal, dans ses notes préparatoires, eût-il pu prévoir les objections que lui ferait M. de Saci et la réponse qu'il y donnerait?

Pascal a-t-il, après coup, mis au propre lui-même une relation de l'Entretien tout entier? C'est l'autre hypothèse des

éditeurs. Elle n'a guère d'appui dans les habitudes de Pascal. Et Fontaine, s'il eût disposé d'un si rare document, ne l'eût-il pas mentionné et produit comme tel?

Reconnaissons que l'Entretien de Pascal avec M. de Saci pose une énigme littéraire. L'examen du morceau pris isolément ne peut la résoudre. Mais si l'on porte l'attention sur les autres entretiens racontés par Fontaine, sur les sources de ces entretiens, l'on trouvera peut-être le mot de l'énigme.

Les Mémoires prolixes que Fontaine écrivit à Melun en sa vieillesse oisive, sur le conseil de M. de Pontchâteau, pour faire revivre les Solitaires de Port-Royal qu'il avait connus aux temps héroïques, emplissent plus de mille pages in-12. Ils sont accablants, avec des pages très fraîches. Leur éditeur, Tronchai, n'était pas porté à exagérer leur mérite : « On m'a envoyé à revoir, écrit-il le 21 octobre 1731, l'*Histoire des Solitaires de Port-Royal* par M. Fontaine... Elle n'a ni ordre, ni chronologie, ni narration suivie. Ce sont des épanchements du cœur de ce bonhomme. En un mot, c'est un lambeau de ses Vies des saints, farci de réflexions ennuyeuses et de prières répétées jusqu'à la satiété. » Tout cela est, hélas! vrai. Le bonhomme nous avertit souvent : « Je n'écris que pour moi. » C'est dommage pour nous. Il conçoit son livre comme un exercice de piété. A tout bout de champ, il s'élève à Dieu, respire vers Dieu, *confesse* Dieu. C'est le sens antique de *Confessions,* celui de saint Augustin. Que n'a-t-il pris plutôt le sens moderne, celui de Jean-Jacques! Mais quand lui viennent de vifs souvenirs, il est « charmant de couleur », comme le dit Sainte-Beuve. Il peint avec agrément ses premières nuits à Port-Royal, quand il était chargé de réveiller les Solitaires, et que les grands chiens de garde sautaient sur lui. Ou la mise en défense du monastère, pendant la guerre des Princes, quand les vieux officiers pénitents étaient remordus par la guerre et que M. de Saci les morigénait. Il fait des portraits inoubliables : M. d'Eragni de la Rivière, garde forestier des religieuses, qui l'hiver plongeait dans un seau d'eau ses souliers et ses bas pour bien en ôter la boue, puis allait à table et se couchait sans les retirer; le médecin M. Hamon, qui entrait « dans les cabanes puantes des pauvres de la campagne avec plus de respect que les médecins des rois dans leur Louvre ».

Fils d'un maître-écrivain, Fontaine avait une belle main. Il calligraphiait; il savait même mouler « de gros caractères d'or sur du vélin, en ornant la première lettre de petites

fleurs de miniature » (Cologne, II, 332). Ce talent et un dévouement à toute épreuve faisaient de lui un secrétaire parfait. Il le fut tour à tour de M. Le Maître, de M. Singlin, de M. de Saci. Quand arriva la persécution, il devint leur homme de confiance, un fidèle compagnon de cachette ou de prison. Ainsi fut-il à même de copier et de conserver beaucoup de documents intimes. Il dit par exemple : « M. Le Maître me montra une lettre du petit oncle (M. Arnauld) ». Et il la donne aussitôt (I, 127). Il écrivit des sermons pour M. Singlin et « lui prêta souvent la main pour envoyer à Mme de Longueville plusieurs écrits très édifiants » qu'il donne *in extenso* (II, 264). M. de Saci, à qui il fut particulièrement attaché, lui laissa copier des pièces très personnelles : une lettre par exemple, qu'il avait écrite enfant à sa mère (I, 87). Le 14 mai 1666, quand Fontaine fut arrêté avec M. de Saci, il avait « un coffre plein de paperasses » que le lieutenant civil lui fit ouvrir (II, 321). Trente ans plus tard, quand il entreprit sa narration, il tira de ce coffre pour l'étoffer le plus qu'il put de ces *paperasses* On décèle sans peine celles qui proviennent de l'un ou l'autre de ses trois maîtres. Par exemple, il donne çà et là une douzaine de lettres de Saint-Cyran, les unes adressées à M. Le Maître, les autres à M. Singlin.

La particularité la plus curieuse du livre, c'est qu'en plus de nombreuses lettres, l'auteur y insère de longs entretiens que ses héros ont tenus entre eux. Celui de Pascal avec M. de Saci est un exemple. Il y en a bien d'autres : entretien de M. Singlin avec M. Le Maître (I, 73-79), de Saint-Cyran avec M. Le Maître (I, 161-202), de Saint-Cyran avec M. Singlin (I, 204-229), de M. Singlin encore avec M. Le Maître (I, 247-249), avec M. Manguelen (I, 278-281), avec M. Le Maître encore (I, 285-287), d'Arnauld avec un solitaire malade (II, 35-40), nombreux entretiens de M. Singlin avec la duchesse de Longueville (II, 241-265). Comment Fontaine a-t-il connu toutes ces conversations? Si une réponse certaine peut être donnée pour une ou deux d'entre elles, elle sera probablement valable aussi pour l'Entretien qui nous intéresse.

Il est impossible à cause des dates que Fontaine ait assisté à plusieurs entretiens qu'il raconte. Le premier entretien de M. Singlin et de M. Le Maître est de 1638, l'année de l'arrestation de Saint-Cyran : Fontaine était un garçon de treize ans, orphelin de père, à la charge d'un parent,

le P. Grisel, *jésuite*. Les deux entretiens importants de Saint-Cyran, l'un avec M. Le Maître, l'autre avec M. Singlin, sont placés après la sortie de Saint-Cyran du donjon de Vincennes, c'est-à-dire en janvier-février 1643. A cette époque, Fontaine était chez le curé de Saint-Merry, M. Hillerin, qui l'avait recueilli et ne devait le conduire à Port-Royal que deux ans plus tard. Saint-Cyran mourut en octobre 1643; il est probable que Fontaine ne l'a jamais vu. D'autres fois il est moralement difficile d'admettre que Fontaine ait assisté en témoin à des entretiens fort secrets, comme celui où M. Singlin a confié à M. Manguelen la direction des pénitents de Port-Royal-des-Champs, en lui signalant discrètement une personne suspecte. Ou ceux que M. Singlin eut avec la duchesse de Longueville, alors qu'il était obligé, à cause de la persécution, de se déguiser en médecin pour l'approcher. Faut-il supposer que Fontaine s'est fait narrer tous ces entretiens en grand détail par l'un des interlocuteurs? La chose, on va le voir, est plus simple.

En 1912, le Père Jésuite Joseph Brucker découvrit dans les manuscrits de la Bibliothèque de Munich un recueil de lettres inédites de Saint-Cyran préparées pour l'impression. Il compara deux de ces lettres avec les Mémoires de Fontaine. Il constata avec étonnement qu'elles avaient été travesties en entretiens fictifs de Saint-Cyran avec M. Le Maître et avec M. Singlin. Ces lettres nouvelles de Saint-Cyran ne sont pas encore publiées; elles méritent de l'être. En attendant l'édition, les extraits donnés par Brucker (1) suffisent à mettre en plein jour le procédé de Fontaine pour *fabriquer* un entretien. Voyons, d'une part, les matériaux employés, d'autre part, la mise en œuvre.

Fontaine veut décrire la sortie de prison de Saint-Cyran (en 1643), la joie des disciples, les entretiens particuliers qu'il eut avec les deux principaux, M. Le Maître à Port-Royal-des-Champs, puis M. Singlin à Paris. Il tire de son coffre quelques pièces parmi lesquelles nous pouvons aujourd'hui identifier : 1° Une lettre de Saint-Cyran à M. de Rebours, confesseur de Port-Royal de Paris, datée de la prison du 1er août 1640. Elle concerne la conversion d'un jeune gentilhomme, probablement M. de Luzanci, fils d'Arnauld d'Andilly; 2° Une longue lettre de Saint-Cyran à M. Singlin, d'août-septembre 1640, pour

(1) J. Brucker, I. Lettres inédites de Saint-Cyran dans un manuscrit de Munich. *Recherches de science religieuse*, 1942, 428-443. II. Saint-Cyran d'après des lettres inédites. *Ibid.*, 1913, 342-381.

lui demander de prendre fermement en main la direction du jeune gentilhomme. Ce pénitent raisonneur se réclame de M. de Genève (saint François de Sales), pour discuter les disciplines sévères de Port-Royal; 3° Une lettre de Saint-Cyran à M. Le Maître, de septembre 1639, sur les tentations du diable, à propos des relations que M. Le Maître garde avec deux dames pieuses de la Ferté-Milon.

Et voici la mise en œuvre. De longs fragments de ces lettres sont transformés en paroles de Saint-Cyran, que celui-ci aurait prononcées au cours de deux entretiens, en janvier-février 1643. Fait remarquable, une partie de la lettre à M. Le Maître a été déjà donnée par Fontaine *comme lettre* avant d'être remployée par lui comme propos de conversation.

LETTRE DE SAINT-CYRAN
A M. DE REBOURS

1er août 1640

...Il (le jeune gentilhomme) se retirera de lui-même de toute compagnie séculière pour vaquer à lui-même et à la retraite où il se présentera à Dieu... sans faire autre chose que de le regarder de cœur... Se tenant devant lui un demi - quart d'heure, plus ou moins, en vrai mendiant... Il pourra en cette retraite lire chaque jour quelque chose du traité de Grenade (2) touchant les peines de l'enfer et la gloire du ciel. (Brucker, II, 349.)

ENTRETIEN DE SAINT-CYRAN
AVEC M. SINGLIN

février 1643

...S'il pouvait *se retirer* quelques jours dans une de ses maisons de campagne et prier *Dieu* mais sans faire autre chose *que de le regarder du cœur et se tenir devant lui un demi-quart d'heure comme un mendiant*, cela lui serait utile. *Lire quelque chose de Grenade sur les peines de l'enfer et la gloire du ciel.*

LETTRE DE SAINT-CYRAN
A M. SINGLIN

août-septembre 1640

Car il est plus difficile d'avoir une vraie contrition après le péché mortel, et, à plus forte raison, après une infinité de péchés mortels que la pénitence et les fruits de la pénitence après une vraie contrition. Car, quand Dieu veut sauver une âme et la convertir il

Car il est plus difficile d'avoir une bonne *contrition après le péché mortel et* par conséquent *après une infinité de péchés mortels que* d'avoir *la pénitence et les fruits de la pénitence après une vraie contrition. Car quand Dieu veut sauver une âme et la convertir,*

(2) Luis de Grenade, *Œuvres spirituelles.* Saint-Cyran les prescrivait aux débutants (Lancelot, *Mémoires*, Cologne, 1738, I, 85).

commence par le dedans et par le changement du cœur. Et quand le dedans, c'est-à-dire le cœur est changé, il n'y a rien qu'elle ne soit prête de faire, cette disposition étant inséparable du changement intérieur. Car comme celui qui a la charité est prêt à faire tous les autres commandements, il est prêt de même à faire toutes sortes de pénitences.

Et si l'âme refusait de faire pénitence selon qu'elle lui sera prescrite par celui qui tient la place de Dieu, elle se démentirait; il ne se pourrait faire que Dieu l'eût changée et on lui pourrait dire ces paroles de saint Pierre : *Ad quid mentita es Spiritui sancto?*

Et pour preuve de cela, alléguez et montrez-lui dans *saint Ambroise* ce qu'il dit de la difficulté de convertir un homme qui a violé une seule fois son baptême.

Car il faut convaincre ces personnes par leurs propres yeux et arrêter leur esprit par de telles autorités...

Souvenez-vous qu'entre ce peu d'âmes qui se sauvent... il faut comprendre tant les pauvres que les riches... Mais outre cela, il y a une règle particulière contre les riches, une autre particulière contre les savants, une autre particulière contre les nobles, une autre particulière contre les sages.

Tout cela l'oblige à bien penser et, comme dit l'Evangile, à supputer la dépense qui est nécessaire à une œuvre si importante avant de l'entreprendre, afin de voir ce qu'il doit faire pour n'abuser point, comme il a fait peut-être jusqu'à présent, de l'absolution, du sacrement et de la sainte communion. Car l'absolution et la communion supposent la vie dans l'âme, selon M. de Ge-

il commence par le dedans et par le changement du cœur. Quand le dedans, c'est-à-dire le cœur est changé, il n'y a rien qu'elle ne soit prête de faire, cette disposition étant inséparable du changement intérieur. Car comme celui qui a la charité est prêt à faire tous les autres commandements, il est prêt aussi à faire toutes les autres pénitences;

et si l'âme refusait de faire pénitence selon qu'elle lui serait prescrite par celui qui tient la place de Dieu, il *lui pourrait dire* par le prêtre *ces paroles de saint Pierre :* Cur tentavit Satanas *mentiri te Spiritui sancto?*

Montrez-lui dans saint Ambroise ce *qu'il dit de la difficulté de convertir un homme qui a violé une seule fois* le *baptême.*

Il faut convaincre ces gens-là *par leurs propres yeux et arrêter leurs esprits* contentieux *par de telles autorités...*

Faites-lui connaître combien *peu se sauvent...* Faites-lui voir la *règle particulière contre les riches, une autre contre les nobles, une autre contre les savants, une autre contre les sages.*

Tout cela l'obligera à bien s u p p u t e r toutes choses et à prendre des jetons *selon l'Evangile* (Luc, XIV, 28) *avant d'entreprendre une* chose *si importante, pour n'abuser pas, comme il a fait peut-être jusqu'à présent* de la grâce *de l'absolution, du sacrement et de la communion,* les sacrements *supposant la* bonne *vie, selon M. de Genève,* et *ne faisant que l'augmenter...*

nève, et ne font que l'augmenter...

Que s'il veut suivre M. de Genève il faut le prendre au mot. Mais qu'il le suive sans le partager et dans toutes les règles qu'il prescrit à celui qui se veut sérieusement convertir à Dieu.

La première qu'il donnera est de choisir entre dix mille un conducteur à qui on obéisse sans réserve et qui ait ces trois qualités, savoir : la charité, la science et la prudence en plénitude, etc...

(Brucker, II, 350-355.)

Que s'il veut suivre M. de Genève, il faut le prendre au mot; mais il ne faut pas qu'il *partage.* Il est obligé de le *suivre dans toutes les règles qu'il prescrit à celui qui veut* sérieusement se convertir,

entre lesquelles *la première est de choisir entre dix mille un conducteur qui ait une plénitude de charité, de science et de prudence* et qu'il y défère autant qu'il l'ordonne, etc...

(Fontaine I, 213-216.)

Le parallèle exact entre la lettre de Saint-Cyran écrite en prison de 1640 et les paroles attribuées par Fontaine à Saint-Cyran sorti de prison en 1643, continue encore pendant une page. Voici l'autre *entretien* prétendu :

LETTRE DE SAINT-CYRAN A M. LE MAÎTRE

septembre 1639

...Je vous avoue que pour moi je connais un peu le malin esprit que Tertullien dit n'être connu que des vrais chrétiens... Je puis dire comme l'Apôtre : *Novimus cogitationes ejus.* La seule vue d'une femme lui suffit. Il n'a pris David que par là... Il faut être vieux dans le métier pour en savoir les ruses.

(Fontaine, I, 102.)

ENTRETIEN DE SAINT-CYRAN AVEC M. LE MAÎTRE

janvier 1643

...Car *pour moi je connais un peu* le diable *que Tertullien dit n'être connu que des* seuls *chrétiens... Je puis dire comme l'Apôtre :* Non ignoramus *cogitationes ejus.* Une *seule vue lui suffit, n'ayant pris David que par là... Il faut être vieux dans* les *métiers pour en savoir les ruses.*

LETTRE DE SAINT-CYRAN A M. SINGLIN

(citée plus haut)

...Qui eût jamais cru, durant la vieille loi, qu'elle ne servirait de rien pour le salut des Juifs, mais qu'au contraire elle ne servirait qu'à les rendre prévaricateurs, quoique le commun des Juifs crût le contraire?

...Qui eût jamais cru durant l'ancienne *loi qu'elle ne* servait *de rien pour le salut des Juifs* et *qu'au contraire elle* servait *à les rendre* plus coupables, *quoique les Juifs crussent le contraire?*

Il y a une pareille ignorance parmi les chrétiens touchant la facilité de se convertir après avoir violé l'alliance du baptême par un péché mortel; et ils croient qu'une simple absolution le peut faire, comme les Juifs le croyaient de la loi seule.

Il ne tombe pas du ciel une seule goutte de grâce pour les païens où la prédication n'a jamais été ouïe; quelle merveille s'il n'en tombe aussi que très rarement et très difficilement sur les chrétiens qui ont foulé aux pieds le sang dont ils ont été rachetés et qui ont éteint en eux le Saint-Esprit!

Que si après avoir une fois obtenu la rémission des péchés commis depuis le baptême, l'on est retombé ensuite dans le péché mortel, la difficulté d'en obtenir le pardon croît toujours de plus en plus selon que les péchés ont été multipliés et les absolutions violées.

(Brucker, II, 351-352.)

Il y a une pareille ignorance parmi les chrétiens touchant la facilité de revenir à Dieu *après avoir violé* l'alliance du *baptême par un péché mortel. Ils croient que* toute *absolution le peut faire comme les Juifs le croyaient de la loi seule.*

Il ne pleut *pas une seule goutte de grâce* parmi *les païens où la prédication* de l'Evangile *n'a jamais été ouïe. Quelle merveille* qu'elle ne pleuve autant qu'on le croit *sur les chrétiens qui l'ont foulée aux pieds* et qui ont crucifié Jésus-Christ, et qu'elle ne *tombe sur eux que rarement et fort difficilement* et non autrement que par une vraie pénitence!

Que si on obtient *la rémission de ses péchés après le baptême une fois* et *qu'on soit tombé ensuite en péché mortel, la difficulté croît toujours de plus en plus selon que les péchés ont été multipliés et les absolutions violées.*

(Fontaine, I, 196-197.)

Ainsi l'honnête Fontaine est pris sur le fait. Ces deux exemples montrent comment avec des lettres authentiques de Saint-Cyran (en plus grand nombre certainement que les trois qui sont identifiées), il a su composer ces entretiens dramatiques de Saint-Cyran. Son rôle a été de faire des raccords, d'établir un mince jeu de dialogue, d'ajouter les effusions qui étaient de mise : « Qui dira le transport que M. Le Maître et ce saint homme sentaient l'un pour l'autre en se revoyant? Avec quel feu M. Le Maître se jeta-t-il à ses pieds! Avec quelle tendresse M. de Saint-Cyran l'embrassa-t-il! » Il a fait un devoir de rhétorique.

Ne lui soyons pas trop sévères. Le bonhomme n'y a pas entendu malice. Il avait dans son fameux coffre trop de belles pièces, copiées de sa belle écriture. Il n'a pas voulu les publier en pièces justificatives. C'eût été préférable pour

nous, mais il n'avait pas, comme Lancelot ou Tillemont, l'âme d'un chartiste. Il a prétendu les intercaler dans son récit, en les faisant alterner avec ses épanchements. Quand la narration plia sous le poids des lettres insérées, il y avait un restant. Pour l'utiliser, il le transposa en entretiens. Un dialogue est plus vivant qu'une lettre. Y a-t-il si grand mal à faire parler Saint-Cyran, si toutes les paroles qui lui sont attribuées ont été véritablement *écrites* par lui? On connaît des historiens moins scrupuleux. De fait, les entretiens de Saint-Cyran sont artificiels. Pourtant c'est bien Saint-Cyran que nous entendons, Saint-Cyran avec son altière humilité, sa dureté charitable, le tremblement devant la majesté divine, la crainte d'obtenir le pardon à trop bas prix, l'immense idée qu'il a du baptême et du sacerdoce. Naïf pour une fois, Sainte-Beuve préférait ces *entretiens* aux lettres du terrible directeur d'âmes! « M. de Saint-Cyran savait peu écrire... Mais il parlait à merveille; ce qu'on a de ses entretiens notés sur l'heure (!) est fort supérieur à ses écrits pour la beauté continue du sens chrétien. »

Si les paroles de Saint-Cyran relatées par Fontaine sont en réalité des lettres, il est clair que les secrètes exhortations de M. Singlin à la duchesse de Longueville ne sont rien d'autre non plus que des lettres de M. Singlin dont Fontaine a gardé copie. Et l'Entretien de Pascal et de M. de Saci, comme Jean Laporte en a eu le soupçon (*Saint-Cyran,* Paris, 1923), trouve très naturellement la même explication. Il ne s'agit pas de *paroles* de Pascal plus ou moins fidèlement rapportées, mais d'*écrits* de Pascal, arrangés par Fontaine en un entretien factice.

Au sens propre, concret du mot, le célèbre Entretien n'a pas eu lieu. Pendant la courte retraite de Pascal à Port-Royal-des-Champs (7-21 janvier 1655), M. de Saci et lui ont certainement conversé tête à tête, de directeur à pénitent; Pascal a parlé des philosophes qu'il lisait. De ces propos intimes, rien, comme il est naturel, n'a été noté par eux, De retour à Paris, Pascal a rédigé pour M. de Saci, qui le lui avait demandé, un exposé, une *étude,* c'est le terme dont il se sert, sur Epictète et Montaigne. Le mot *étude* exclut une simple conversation; il suppose un travail précis, mené à tête reposée. Pour cette étude Pascal a posé sur sa table, feuilleté, noté *les Propos d'Epictète, recueillis par Arrien,* traduction française de dom Goulu, Paris 1609, 700 pages in-8°, et le

grand *Montaigne,* in-folio de 1652. L'étude ainsi faite fut envoyée à M. de Saci. Celui-ci remercia en mettant doucement en garde son pénitent contre le danger de ces lectures profanes. Pascal répondit par une *lettre à M. de Saci,* où il assurait que la lecture d'Epictète et de Montaigne est sans danger si l'on prend soin de les opposer l'un à l'autre. Les deux intéressants autographes de Pascal furent conservés dans les papiers de M. de Saci. Fontaine, pendant les années d'intimité qu'il a eues avec son maître, en prit copie. En 1697-1698, quand il rédigea la seconde partie de son récit, il les retrouva et il eut l'idée d'en composer un *entretien,* comme il avait déjà fait avec des lettres de Saint-Cyran.

Aujourd'hui il n'est pas trop difficile de retirer de l'agréable fiction de Fontaine les deux écrits authentiques de Pascal qu'elle enveloppe.

L'*Etude sur Epictète et Montaigne* comprend 315 lignes de l'édition critique de Joseph Bédier (*Etudes critiques,* Paris, 1903) : lignes 70-298 et 375-462. Elle commence par : « Epictète est un des philosophes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. » A Epictète 65 lignes sont consacrées. Quatorze citations de lui sont données, huit tirées du *Manuel,* six des *Propos d'Epictète,* plusieurs tout à fait littérales. L'examen de Montaigne comprend ensuite 230 lignes. Quatorze citations, la plupart textuelles, sont tirées des *Essais,* dont huit de l'*Apologie de Raymond de Sébonde.* Les 20 dernières lignes esquissent une comparaison entre Epictète et Montaigne, « les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde ». Pascal termine ainsi : « J'ai pris un plaisir extrême à remarquer dans ces divers raisonnements en quoi les uns et les autres sont arrivés à quelque conformité avec la sagesse véritable qu'ils ont essayé de connaître. Car s'il est agréable d'observer dans la nature le désir qu'elle a de peindre Dieu (...), combien est-il plus juste de considérer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour imiter la vertu essentielle, même en la fuyant, et de remarquer en quoi ils y arrivent et en quoi ils s'en égarent, *comme j'ai tâché de faire dans cette étude.* » C'est moi qui souligne ces mots : ils marquent bien la fin du premier écrit, *étude* forte et documentée, comme on peut l'attendre de Pascal.

Fontaine, mal à propos, a coupé l'étude en deux morceaux. Dans la fiction de l'Entretien, il a jugé que Pascal ne pou-

vait pas garder si longtemps la parole. Il l'interrompt aux deux tiers de l'analyse de Montaigne, après : « ...ne lui donnant (à la raison) pouvoir d'agir cependant que pour remarquer sa faiblesse avec une humilité sincère, au lieu de s'élever par une sotte insolence. » Il donne la parole à M. de Saci. Mais quand Pascal la reprend, 77 lignes plus loin, il continue tout simplement son exposé sur Montaigne et la raison : « Je vous avoue, Monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes... » Les deux morceaux, disloqués par Fontaine, se rejoignent exactement. Quant à l'interruption de M. de Saci, elle est d'un assez beau tour. Il est possible que M. de Saci ait conservé dans ses papiers la minute de la réponse qu'il fit à Pascal après réception de l'Etude sur Epictète et Montaigne. Fontaine, en ce cas, a utilisé la pièce. Au cas contraire, le style et le caractère de M. de Saci lui étaient assez familiers, et tout autant les *Confessions* de saint Augustin, pour qu'il ait pu composer lui-même la réplique (3).

La *Lettre de Pascal à M. de Saci,* en réponse à la lettre véritable de celui-ci, occupe 114 lignes (462-541 et 564-599). Elle est coupée en deux tronçons, par une intervention médiocre de M. de Saci. Sans habileté, Fontaine l'a raccordée directement à la fin de l'Etude. Elle commence ainsi : « Il est vrai, Monsieur, que vous me faites voir (4) admirablement le peu d'utilité que les chrétiens peuvent retirer de ces études philosophiques. Je ne laisserai pas, néanmoins, avec votre permission, de vous en dire encore ma pensée, prêt néanmoins de renoncer à toutes les lumières qui ne viendront point de vous : en quoi j'aurai l'avantage, ou d'avoir rencontré la vérité par bonheur, ou de la recevoir de vous avec assurance. » D'un bout à l'autre elle est admirable de style, de mouvement, de pénétration. La griffe pascalienne y éclate. La pensée est ample et subtile, ardente et dialectique, parfaitement rythmée, balancée. Pascal veut prouver que l'étude bien conduite des philosophes mène à la foi. Qui ne reconnaîtrait sa touche inimitable dans un développement tel que celui-ci : « C'est elle (la vérité de l'Evangile) qui accorde les contrariétés par un art tout divin, et, unis-

(3) L'expression *aurum ex stercore Tertulliani* que Fontaine met dans la bouche de M. de Saci a été déjà prêtée (ou plutôt rendue) par lui à Saint-Cyran (*Mémoires*, I, 177).
(4) Fontaine : vous venez de me faire voir.

sant tout ce qui est de vrai et chassant tout ce qui est de faux, elle en fait une sagesse véritablement céleste où s'accordent ces opposés, qui étaient incompatibles dans ces doctrines humaines. Et la raison en est que ces sages du monde placent les contraires dans un même sujet. Car l'un attribuait la grandeur à la nature et l'autre la faiblesse à cette même nature, ce qui ne pouvait subsister. Au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents : tout ce qu'il y a d'infirme appartenant à la nature, tout ce qu'il y a de puissant appartenant à la grâce. Voilà l'Union étonnante et nouvelle que Dieu seul pouvait enseigner, et que lui seul pouvait faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable de deux natures dans la seule personne d'un Homme-Dieu. » Ou dans cette conclusion si bien équilibrée : « Si Epictète combat la paresse, il mène à l'orgueil (...) Et Montaigne est absolument pernicieux à tous ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices. C'est pourquoi ces lectures doivent êtres réglées avec beaucoup de soin, de discrétion et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux à qui on les conseille. Il me semble seulement qu'en les joignant ensemble elles ne pourraient réussir fort mal, parce que l'une s'oppose au mal de l'autre. Non qu'elles puissent donner la vertu, mais seulement troubler dans les vices : l'âme se trouvant combattue par ces contraires, dont l'un chasse l'orgueil et l'autre la paresse, et ne pouvant reposer dans aucun de ces vices par ses raisonnements, ni aussi les fuir tous. » Le jeune homme qui sait écrire ainsi n'a devant lui que huit ans de vie, dont quatre de langueur. Il est prêt maintenant à écrire les *Provinciales* et les *Pensées*.

L'Entretien de Pascal avec M. de Saci qui a charmé tant de lecteurs est une supercherie littéraire, de même que toute la partie des Mémoires de Fontaine où l'auteur, au lieu de nous fournir ses documents tels qu'il les avait, les a habillés en dialogues. Nous perdons l'Entretien en tant qu'anecdote historique et chef-d'œuvre du reportage. En revanche nous gagnons deux écrits authentiques de Pascal. Ils ne doivent plus être relégués, comme ils le sont dans l'édition Faugère, au rang mineur des « conversations de Pascal ». Ils doivent entrer, tête haute, à leur place chronologique, dans le texte même des *Pensées* et Opuscules de Pascal.

POÈMES

par MICHEL BÉDU

AU CIMETIERE DE VARENGEVILLE

Normandie éblouir au feuillage solaire
Dieu poudre de frimas l'aubépine et pourtant
C'est l'été naturel feu d'artifice à l'air
D'un bel enfant joyeux qui rit à bout portant
Tout s'est taché de teintes qu'on ne saurait peindre
Qui se met à flamber au vin blanc ressemblant
Le soleil se complaît aux cheveux qu'il veut teindre
Blonde est la Belle au bois qui dort bon an mal an

Le mois de Mai s'émiette à mon lilas neigeur
C'est que l'ivresse est douce à ne durer qu'un temps
Printemps d'entre deux mers tu as l'éclat songeur
Qui met entre deux vins le rêve de vingt ans
On croit en toi les fleurs nous donnent leur parole
Et que rouilliez blockhaus au sommet de Fécamp
Il suffit d'un enfer sans y verser d'alcool
Pourquoi dans ces champs verts forent-ils des volcans

Les vaches noires dorment sur les boutons d'or
Pommiers en ribambelle à quel roi ces Folies
Ou pour de fleurs remplir la boîte de Pandore
C'est je crois pour savoir que le monde est joli
Je garde un goût de cidre de Veules-les-Roses
Têtue comme la mer l'odeur de la marée
Et cette porcelaine de l'eau qui explose
Sur le roc où le cœur vient d'amour séparé

Guérisseur du hasard avec l'Herbe du Diable
Tu ressemblais à Dieu prophète par les mains
En disputant au mal le mot irrémédiable
Un enfant va mourir dans le monde inhumain
Il est mort Il est là Caresse de la mer
Pour chant d'éternité Enfant éternel dis
A quoi penses-tu à qui penses-tu mon frère
Mon frère dessous moi mais c'est moi qui mendie

Mon frère il fait un temps splendide pour mourir
Et du ciel partout pour sans le voir s'en aller
Tant que venu pleurer je me prends à sourire
En lisant cette tombe où ton nom s'est halé
Dors-là Tu n'as pas vu tués ceux qui t'aimèrent
Tu n'as pas vu souffrir et c'est ça être heureux
J'entends ces mots en fleurs pour les pleurs de ta mère
— Pour me dire au revoir maman mets tes beaux yeux

Yport, mai 1950.

LEGENDE DE L'OISEAU DU TEMPS PRESENT

Autant en parlera l'oiseau des quatre vents du Ciel
Lorsque l'oiseau criera son rire d'été
Aux hommes de bonne volonté
Qui savent mordre à plein cœur le vent qui s'échevèle

Autant en pleurera l'oiseau l'oiseau si beau
Doux comme un œuf tout blanc sur la paille
Au cou des hommes le mal rivant maille après maille
Pour que la meurtrissure s'y fasse sang et eau

Autant en gémira l'oiseau de la tuerie humaine
Au ciel couleur d'enfer à la terre incendiée
Au jour du grand jeu de l'amour à tuer

Du grand jeu de la guerre de l'amour à saigner
A saigner à saigner jusqu'à sécher ses veines
Et tremblera l'oiseau de la furie humaine

Autant en tombera l'oiseau de son nid au tombeau
Tombant au champ d'horreur dernier cri aux étoiles
Dernier chant à la Vie comme le sang sur les dalles
Glacées. Et l'on dira de lui : « C'était un étourneau »...

Baden-Baden, août 1949.

BANC

Des enfants qui piétinent le gravier public, ça fait le bruit de ceux qui, sans attendre, partent à la recherche de l'avenir.

Je ne ferai donc pas craquer les graviers; je m'asseyerai sur un banc entre deux petits sapins ressemblant aux bonbons des Vosges.

Banc : Un banc c'est cette propriété transitoire de la liberté, dont on peut jouir isolément, parmi les mille et un passants qui vous passent sous le nez, et qu'indifférents, vous regardez passer, avec cet air étanche de ne plus faire partie des allant-venant...

Un banc... Vous êtes à mi-chemin de la tête aux pieds, à mi-descente des feuilles à la racine, à mi-montée de la cave au grenier. Vous voyez très bien les chevilles bien faites et les mollets patauds.

Il y a des cars rouges, des cars bleus, des trams verts qui gravitent autour de vous. Il y a quelques tranches d'herbe, vous prenez le temps de voir qu'elles sont vertes,
que — grandeur naturelle au carré — le bronzé général Faidherbe est vert aussi mais de gris!
que voilà un monsieur qui se promène, avec sur la tête la salade distinctive des hommes de couleur kakie...

Un banc... Un gosse vient à moi, un gosse qui ne rit pas pour me montrer ses dents, mais parce qu'il est heureux; il me tend une main de lait ronde, pleine avec quatre petits cailloux qu'il dépose dans ma main; il me sourit encore.

Un banc et un gosse rieur pour tous les Jean-sans-terre du monde, c'est suffisant pour qu'ils n'aient pas envie de faire craquer les graviers...

Lille, juin 1950.

CANTILENE

Ma main où l'hiver voyagea
S'en vient de Lens ou Valenciennes
S'en vient s'en va voler la Tienne
Mais dans la main qu'as-tu donc là
Ma main où l'hiver voyagea
Ma mie ma main va Te ramène
La cruche pleine de peine.

C'était hier que l'on s'aima
Dits de l'amour d'autres de haine
Les mots les lèvres rougir viennent
Qui boira ma mie qui boira
C'était hier que l'on s'aima
Emplie à la même fontaine
La cruche pleine de peine.

Les fleurs vérifient leur trépas
Au sablier bleu de nos veines
Que vivre Tu leur réapprennes
O Mai laissez-nous nos lilas
Les fleurs vérifient leur trépas
C'est primevère ou cyclamen
Ma cruche pleine de peine.

Tout ce qu'on cerne dans deux bras
Du soleil toute vie s'éprenne
De coquelicots par centaines
Gerbe blonde s'enflammera
Captive Toi de mes deux bras
Oublierais-Tu cette rengaine
Rengaine pleine de peine.

Maisons mutilées du temps-là
Vos cendrillons font des neuvaines
Cendrillon n'a plus de marraine
L'enfant plus de Saint-Nicolas
Maisons mutilées du temps-là
La pluie couche dans vos persiennes
Nos crèches pleines de peine.

Douai, 7-5-1950.

STEPHEN SPENDER, POÈTE-TÉMOIN

par JACQUES VALLETTE

Ce siècle avait un peu plus de trente ans lorsqu'un séjour simultané aux universités de Cambridge et d'Oxford, plutôt que des circonstances exclusivement littéraires, groupa quelques jeunes gens en une « école » poétique dont le succès fut presque immédiat et fut grand. Les principaux s'appellent, par rang d'âge : Cecil Day Lewis, Wystan Hugh Auden et Louis Macneice, Stephen Spender, nés respectivement en 1904, 1907, 1909. Arrivant à l'âge d'hommes dans un monde en décomposition et dont le bouleversement s'est accentué depuis lors, ils étaient sollicités par ses grandes antinomies : individu et société, engagement dans le siècle et évasion hors du siècle. C'est sur ce fond général qu'on voudrait détacher les traits distinctifs de Spender (1).

Le drame de Spender est un débat d'une part entre la personne et la collectivité, d'autre part entre l'existence au monde et l'existence spirituelle. On en suivrait artificiellement l'évolution dans la série de ses titres : révolte sociale et politique; recherche assez égoïste d'un centre fixe et d'une pensée cohérente; ruines et (ou plutôt *mais*) visions; don de soi; arrivée aux limites de l'être. Malgré des parenthèses, des excursions, des retours, ces titres ponctuent dans l'ensemble un trajet de l'expérience historique à l'expérience spirituelle; de la poésie actuelle, sociale et morale à la poésie métaphysique.

Il plonge dans son temps et s'en nourrit perpétuellement par le motif : guerre d'Espagne; guerre mondiale pressentie

(1) Il a publié les recueils de vers suivants : *Twenty Poems* (Oxford, Blackwell, 1929); *Poems* (London, Faber, 1933); *Vienna* (*Ib.*, *id.*, 1934); *The Still Centre* (*Ib.*, *id.*, 1939); *Ruins and Visions* (*Ib.*, *id.*, 1942); *Poems of Dedication* (*Ib.*, *id.*, 1946); *The Edge of Being* (New-York, Random House, 1949, réimprimé à Londres chez Faber). On ne parlera pas ici de son drame en vers, *Trial of a Judge* (London, Faber, 1938), déjà signalé au *Mercure*, ni de ses écrits en prose.

et éprouvée; les combattants; les non-combattants; les victimes. Il y réagit par une préoccupation essentielle et continuelle : conserver son intégrité non tant à l'individu détaché qu'à la personne comme la concevait un Mounier, c'est-à-dire libre matériellement, intellectuellement et moralement, tout en restant accordée aux exigences du groupe social. D'où la tension entre des allégeances aussi contraires que légitimes; la recherche d'une composante qui permette à l'homme de ne trahir aucune de ses missions, d'accomplir en lui la révolution que l'histoire de son temps impose à la société, de situer une prise de conscience sociale et historique dans une perspective totale. S'adapter sans renier, mais changer pour ne pas mourir et pour conserver des valeurs qui, elles, ne changent pas : voilà son problème. Sa poésie n'est, d'un bout à l'autre, si l'on veut, qu'un tableau de la condition humaine sous les espèces de notre situation contemporaine : terreur; solitude; souffrance; prédilection pour la nuit où l'homme se trouve face à lui-même; contradictions à surmonter (si l'on peut, mais comment?); situation dans le temps (asservissement au temps; évasion de l'instant dans la durée); échecs imposés en une époque tragique; rôle laissé au désir, à la volonté, en quête de la liberté encore possible; solidarité des hommes dans l'espace et dans le temps.

Sur les débuts de ce drame, dont on a beaucoup parlé, il n'est guère besoin de s'étendre. Avant d'en jalonner le déroulement ou d'en analyser les formes, quelques échantillons montreront les dispositions premières du poète. De tout temps il a chanté un vouloir-vivre, une quête de progrès social et de fraternité. Quels aspects prend chez lui ce motif général? Tout d'abord l'affrontement de son rêve intérieur et du monde matériel qui lui est imposé. Il frappe quelques accords fondamentaux, constate quelques données immédiates, tente de se reconnaître dans le moment du monde où il est jeté. On n'y échappe pas :

Derrière les fenêtres de ce monde éveillé
Les faits vont leurs cent milles à l'heure.

C'est lui qui fournit à Spender une grande partie de son décor, par exemple les durs ingrédients de la guerre moderne : poudre, métal, cauchemars de bombardements, ossements et carcasses de cités blanchies par la lune. Dans ce « chaos stérile », l'esprit peut au moins demeurer lucide :

Déboucher du chaos de ma nuit
Dans un jour lucide, voilà tout mon vouloir.

Cependant, là où rien n'est pieux,
Ni la vie désormais voulue,
Ni conscient le vouloir humain,
Sacrée est la lucidité
Et l'esprit qui ose expliquer.

On peut toujours constater sa faiblesse :

Me voici forcé de tomber à genoux,
De rallier mon seul, mon véritable être bien à moi,
Comme poussé dans la forteresse de ma faiblesse définitive.

Dans cette faiblesse « qui est la force que je rejette », n'y aurait-il pas une force? S'étant reconnu dépendant du monde, il est permis aussi de le combattre, de vouloir le changer si l'on peut. La haine de la guerre, par exemple, est au centre des premiers recueils de Spender dans ses images de morts solitaires sous des oliviers. Il faut trouver moyen de vivre autrement, dans cette époque en mouvement et pour cela grosse de chances, que dans la vieille et injuste stabilité :

O jeunes hommes ô jeunes camarades
il est trop tard maintenant pour rester dans ces maisons
que vos pères construisirent où ils vous construisirent pour cons-
[truire pour faire naître
l'argent de l'argent il est trop tard
pour créer ou même pour compter ce qui est créé
Comptez plutôt ces biens fabuleux
qui commencent à votre corps, à votre âme enflammée : —
les cheveux de vos têtes les muscles dont s'allongent
les chaînes et les lacs à travers vos membres
Comptez vos yeux pour des joyaux et votre sexe prisé
puis comptez le soleil et la lumière aux monnaies innombrables
miroitant sur les vagues et pailletées sur les arbres
Il est trop tard pour rester dans les grandes maisons prisons de
[fantômes
— ces dames comme mouches parfaites dans l'ambre
ces financiers comme fossiles d'ossements dans le charbon.
O camarades, avancez bellement du mur massif
marchez pour rebâtir et dormir avec l'ami sur la colline
avancez pour la révolte et vous rappelez ce que vous avez
que jamais n'eut fantôme, emmuré dans son château.

Que faire? Lutter. Il y a des tentations de violence, d'employer contre l'ennemi ses propres moyens à des fins élevées :

Les palais, couronne d'une ère
Où l'esprit demeure, intrigue, repose;
La fleur architecturale aux pétales d'or
Constituée de gens comme un esprit unique,
Je ne les bâtis pas. Ceci seulement je le dis :
Il est trop tard pour l'accumulation rare
Pour l'orgueil de famille, pour les poussières filtrées de la beauté;

Je dis, imprimant l'insistance à mes paroles,
Buvez ici l'énergie et l'énergie seule,
Comme la charge électrique d'une batterie,
Pour vouloir le changement de ce Temps.
Œil, gazelle errant délicate,
Buveuse de la ligne d'horizon fluide;
Oreille qui suspend à un accord
L'esprit buveur d'intemporel;
Le toucher, l'amour, tous les sens;
Laissez vos jardins, vos chants, vos festins,
Vos rêves de soleils tournoyant avant le nôtre,
Du ciel après notre monde.
Guettez plutôt des images de bronze étincelant
Qui frappent du dehors nos sens, le vouloir poli,
Drapeau de notre quête gravé par le vent.
Point de repos ici pour notre ardeur. Mais ceci : Nul homme
N'aura faim : l'Homme dépensera également.
Notre but, que nous imposons : l'Homme sera l'homme.

Ce programme de l'antique Satan
Hérissé de canons sur la page entamée
D'un cuirassé dominant les vagues montagneuses :
Pour quoi? Poussée d'un vouloir destructeur
N'épargnant que ses exploiteurs séculaires.
Semblable notre programme, et pourtant opposé :
Mort aux tueurs; amener la lumière à la vie.

La tentation passagère de la violence rappelle que Spender jeune aurait traversé une phase de communisme. A voir les choses de loin, elle ne semble avoir eu qu'une importance publicitaire, si jamais elle a existé. La politique n'a guère d'importance dans sa poésie, qui est, plus largement humaniste, celle d'une homme passionné mais doux. Il incline à cette force des faibles dont il parlait plus haut. A la violence il préfère l'arme spirituelle, la persuasion, la contagion de l'ascèse individuelle. Il s'agit surtout pour chacun, dans un conflit d'égoïsmes destructeurs qui jette l'homme en pleine anarchie, de trouver le « centre immobile » à partir duquel s'organiser.

De cette poésie, on pourrait combiner de mille façons les données. L'essentiel est d'en montrer la coexistence et les rapports, sans forcer la part d'évolution suggérée par la suite des titres. Sa valeur tient dans une grande mesure à ses tâtonnements, à ses oscillations, à ses incertitudes pathétiques. Le drame est vécu docilement, avec une souffrance qui ne peut s'arracher à elle-même, entre un réel indéniable et un esprit lutteur et bâtisseur; entre le chaos et la lucidité, la violence et la faiblesse, la solitude volontaire ou subie et la solidarité constatée, acceptée, recherchée.

Les recueils les plus récents du poète résonnent de ces derniers thèmes. Qu'on y sente toujours une basse continue, plus ancienne, d'aspiration à la grandeur (« Je songe sans cesse à ceux qui furent vraiment grands ») et de scrupule anxieux (« Comment serons-nous justifiés? »). La suite montrera peut-être de quelle façon la poésie de Spender est essentiellement morale, jusqu'à toucher la métaphysique. Et d'abord, sous quels aspects se présente chez lui la personne?

La vie du moi chez Spender est alternances d'isolement égoïste et de fusion dans des ensembles spatiaux et temporels. Il est capable de penser non tant impersonnellement que dé-personnellement, si l'on peut dire, et en renversant les rapports communs du moi et du monde : nous sommes des exilés par rapport aux exilés; les cyclistes sont montés par leur vitesse qui les transforme en machines.

L'isolement égoïste est l'effet d'un choix plus ou moins panique. Ainsi pendant un raid (au temps de la guerre d'Espagne, déjà) :

Bien sûr, tout l'effort sera de me mettre
Hors de la portée ordinaire
De ce qu'on nomme les statistiques. Il y en a cent de tués
Dans les faubourgs extérieurs. Eh bien, ma foi, je continue.
Tant que le JE capital s'appuie contre
Ce lit de fer (on dirait plutôt un corbillard),
Dans la chambre d'hôtel au papier à fleurs
Dont s'enlacent là-haut les guirlandes, je peux négliger
La pression de ces noms sous mes doigts...
Pourtant, si une bombe piquait
Du nez droit à travers ce lit et moi dessus?
Pensée répugnante. Ils sont nombreux, cependant,
Pour qui ma mort ne serait qu'un nom,
Un chiffre dans une colonne. L'essentiel est
Que tous les JE restent séparément
Appuyés sous les fleurs, et que pas un ne souffre
Pour le prochain. L'horreur alors est ajournée
Pour chacun jusqu'à ce qu'abattue sous lui
Elle l'entraîne vers cette douleur incommunicable
Qui n'est que mystère, ou n'est rien.

(The Still Centre 45.)

L'homme est isolé — limité — non seulement par sa condition, mais par sa volonté qui rapetisse l'éternité et l'infini :

L'homme est cette prison où son vouloir
A enfermé sans pitié
L'éternité dans une horloge,
Dans son poing la rose de l'infini.

(Poems of Dedication 52.)

Cependant l'isolement de Spender est beaucoup plus souvent subi que voulu. L'angoisse de la solitude est un de ses thèmes les plus fréquents; voici l'un de ses meilleurs échantillons :

A hauteur d'astres, au dehors, luisent les monts éternels
Où changeants inchangés le passé l'avenir bloquent
Fondus leurs cours en un seul jour de roc
Contre le jour duquel mes jours semblent des ombres.
Dans mon crâne clos s'écoule un cours historié
De mythes, craintes, crimes, colonie aux coups martelés
Qui sculpte mes membres dans le bloc de lumière
Et rend mes vies l'esclave de leur rêve passé.
L'Univers, les morts, l'humanité emplissent
Par le monde toute génération du soupir
Où s'exhale la musique de leur vouloir.
Moi, témoin qui vibre, qui perçoit,
Vois miré dans ma conscience le mauvais
Arlequin, le caméléon, qui mourra (2).

(Poems of Dedication 45).

Les critiques ne semblent pas avoir dégagé toute la portée de ce thème, qui dépasse le fait brut et se relie à un motif psychologique double, symbolisé lui-même en deux images contrastées. Nous menons deux vies, dit Spender, l'une extérieure, mortelle, diurne; l'autre nocturne, solitaire, dépouillée, la seule où nous soyons vivants et éternels :

PENDANT LA NUIT

Durant la lumière carrée du jour
Tout se mesure du dehors et par les yeux,
Les fenêtres observent et classent le vêtement
Qui marche sur son tréteau de monde.

Mais la nuit
Le bâti se fond en molle mare
D'ombre, jusqu'aux étoiles.

L'esprit de l'homme nage, plein de lampes,
Parmi des fondations de l'époque.

(2) Il est difficile de ne pas remarquer entre ce sonnet et celui de Valéry, *Un feu distinct*... des ressemblances de thème (l'identité); et des ressemblances d'images (« jour de roc », « bloc de jour ») entre lui et le poème *Eté* du même Valéry, l'un des écrivains avec lesquels parait se rencontrer le plus souvent Spender. Ses invocations au double, à l'Autre énigmatique, rappellent *Le bois amical* et peut-être *Les pas;* son « silence de pierreries » les « silences ciselés » de l'*Ebauche;* il y a dans *Ruins and Visions* (« A Hall of Mirrors »), analogue à celle de notre compatriote, une dormeuse révélée par le sommeil. Si on en voit le profit, on peut faire dans cette poésie la chasse aux souvenirs et réminiscences. Voici quelques départs de pistes possibles : Browning et Edith Sitwell dans *Tom's A-Cold*, qui fait partie de *The Edge of Being*, mais qui est par endroits si raide et si gauche qu'on se demande si ce n'est pas un essai de jeunesse gardé en réserve; G. M. Hopkins pourrait n'être pas pour rien dans certains rythmes (*Poems of Dedication* 28, 30). Etc...

Le pâle vêtement rejoint les rideaux frères
Quand recouvre la nuit la flambée de la chair.
Son cœur — environné d'argent,

Chargé d'une maison, et pareil au moyeu
Rassemblant les rayons de la mode qui change —
Est saisi de vertige devant l'incertitude,
La vie plus longue que les vies divisées,
L'ouverture sur des espaces
Où se révèlent des étoiles plus nombreuses
Que populace surpeuplée.
Tout attribut social conquis
Choit dans la Voie Lactée.
Les questions si longtemps cachées
Derrière les réponses du présent
Surgissent du passé superstitieux
Comme les esprits de palais en ruine.

(Lueur sur le titre *Ruins and Visions?* Les Visions surgissant des Ruines?)

Dans sa main d'un instant unique
Se déversent des races oubliées
Aux yeux ouverts sur les plaines comme fleurs,

Et les nations inconnues à venir,
Inconcevables comme sa mort congédiée
Jusqu'au point de fuite du futur;

Tout cela pressé dans les os de Maintenant
Pétri dans sa chair de solitude.

Oh, mais son « Moi » pourrait glisser
Ici dans un tel autre « Moi »
Invisible en la nudité;
Son cœur trouver dans le cœur des ténèbres,
Etiré de la solitaire naissance à la solitaire
Mort, comme un esprit derrière l'esprit,
L'image de sa solitude,
La réponse que clame inconsolablement
L'humanité perdue,
Que le jour explicite
Colore et couvre de raisons évasives.

(Ruins and Visions 67.)

Autre vertu de la solitude angoisseuse : l'homme s'y perçoit comme un atome perdu, mais du même coup prend conscience des ensembles auxquels il appartient, et qu'il va dès lors passionnément chercher à réintégrer. A partir de ce stade, le drame de l'individu et de la collectivité prend un tour nouveau. Le *moi* s'élargit en *nous* par l'absence ou par la mort :

L'absence a la qualité de la glace
Sur un pic élevé, dominant un paysage de neige...

Je ne vois que toi pure en tes yeux,
Me rappelant comme ils s'éclairent
Des miens. Tout ce qui est entre nous
S'ouvre comme une porte
Par où nos mémoires assemblent
L'unité de leurs vœux.

(Poems of Dedication 33.)

« Insensé, qui crois que je ne suis pas toi! » Comme Hugo, Spender s'efforce vers la vie ouverte, hors de l'ego qui tue :

L'esprit immortel est ce fantôme unique
De tout le temps, incarné en un moment,
Qui par le souffle de nos squelettes doit monter
Pour être en notre peau souple accaparé.
Sans ce fantôme intérieur, notre vie n'est que fragments
Perdus, qui hantent le bord de la terre.
Si nous ne le voulons vivant, le spectre languit, vague,
Perdu dans notre vie; le prix : sa vie et notre mort.
Un être de présent, de passé, d'avenir,
Cherche dans ces vouloirs aux mille têtes
A libérer la colombe aux ailes de feu, l'humanité.
Enfermé dans soi-même, chaque sujet aveugle avec son bec
Tue soi et son prochain, bannit toute pitié
De cet esprit, tout seul, ailé, qui comble.

(Poems of Dedication 43.)

En somme, l'esprit donne son sens à la vie charnelle; l'humanité de tous les temps à l'homme pris dans sa communauté, dont l'individu n'est que l'expression. La solitude est inséparable de la solidarité perçue, parce que l'objet éternel de l'homme — le monde reflété dans l'œil intérieur — est distinct du sujet qui passe :

Je suis ce témoin par qui le tout
Sait qu'il existe. Dans les spires du sang,
Chuchotant sous le sommeil, se meut le flot
D'étoiles, de batailles, pôle sombre et glacé.
Tout ce que je suis, je ne le suis pas. La pierre froide
Déploie pour moi son ange. Sur mes rêves chevauchent
Les légendes raciales. Au dehors les étoiles
Miroitent sous mes côtes. Etant tout, je suis seul.
Moi qui dis Moi, j'appelle Moi cet œil (3)
Qui est le miroir où les choses ne voient
Rien sinon elles-mêmes. Je meurs.
Les choses, la vision, seront toujours.
Sur cet œil les reflets des étoiles reposent
Et ce qui passe, et ce qui disparaît, c'est moi.

(Poems of Dedication 44.)

(3) « I who say I call that eye I » — impossible de rendre ce jeu de mots de précieux.

Dans le dernier recueil de Spender, *The Edge of Being* (*Au bord de l'Etre*) sont repris les tendances, thèmes et motifs relevés chez lui depuis le début. Le ton général est celui du scrupule, de la lamentation, de la prophétie. Ai-je assez vécu, souffert, voulu, aimé, se demande-t-il, pour m'acquitter pleinement, à certaines heures, de mes responsabilités d'homme?

Il m'a manqué
Ce qui retient les cités de tomber
La goutte de sueur angoissante qui se change
En un cristal impénétrable sur des croix
Qui porteraient des cathédrales —
le vouloir
Exhalant vers le ciel sa musique en coupoles
Par les rainures de colonnes jaillissantes —
l'amour
Qui lie chaque instant à chaque instant
Par l'architecture d'une passion continuelle.

La lamentation est partout (notamment dans *The Angel*). La prophétie règne dans les images de cités bombardées, épilogue d'un grand drame moral; le poète est

Un prophète en quête de langues de flamme.

Sa conscience, intellectuelle et morale, est ouverte à la souffrance et à la terreur :

Le réel, c'est le terrible; refuser
Cela, c'est mettre la tyrannie au clair.

Elle est aiguisée par le sens de la solidarité et de la responsabilité. C'est l'homme lui-même, dominé par le monde extérieur, qui laisse déformer le monde et l'homme. « Réaliste du désenchantement », c'est-à-dire esclave consentant d'une réalité mauvaise, il sacrifie une pureté réalisable dans la concorde. Il ne peut faire cependant qu'il ne soit lié à sa pureté originelle :

Les îles humaines sous leurs mers ont des racines
Qui s'éploient dans le sang fiévreux de la multitude
Jusqu'à des enfances passionnées,

lié aussi à ses semblables :

Chacun est impliqué dans les larmes et le sang de tous.
C'est pourquoi, dans le poème *Responsibilities,* il se sent solidaire des aviateurs qui détruisent l'ennemi.

Sans doute, le mal peut s'interpréter comme une fatalité intérieure. Dans le cœur de l'homme est « trahie la révolution de chaque jour ». La malédiction éternelle du péché

originel, dans *Judas Iscariot,* identifie Adam et Judas. Mais enfin c'est dans le monde fait par l'homme que règne cette fatalité dont il est l'auteur, et qui rétribue ses errements. Il en prend conscience, seul dans le noir, sous un bombardement :

Dans la nuit où nous sommes
Sans un astre sauveur,
Nous entendons le monde fait par nous
Nous payer de notre monnaie :

L'argent, l'acier, le feu, les pierres,
Dépouillant les os de la chair,
Avec la langue dansante de la peur
Qui tourmente l'oreille

Et frappe du dehors contre la peau,
Pour demander s'il y a là une âme,
Tandis que s'abat l'ombre
Sur nos moyens devenus nos fins.

Les derniers poèmes du recueil, où s'accomplit une fusion de ces thèmes et de ces idées, en éclairent le titre. La vie humaine est un moment dans le temps, une frange à l'avant-garde des générations. Les vivants portent les morts changés en eux-mêmes par l'éternité. Chacun tient sa partie indispensable dans un tout temporel et spirituel, moral et social, dans un dialogue obstiné entre la chair et l'esprit. Encore s'agit-il d'une hypothèse passionnée, non d'une certitude (bien sûr!) :

Peut-être nous vivons dans le temps comme sur une plaine
Où notre vie est la frange floue et déchiquetée
De tous ceux qui sont jamais morts. Nous qui sommes ici
Epuisons la lutte, la farouche obsession de nos vouloirs
Sur la vie l'un de l'autre. Notre violence
Asservit ce que nous savons à ce que nous ignorons.

Mais, dans cette ombre sensible, nous approchons
La sculpturale présence d'une influence
Exercée pour le mieux par les morts. Leur nuit
Ce sont des mots, des statues et notre lumière.
Comme si la vie était une cécité grosse de destin
Et que les morts poursuivent dans notre esprit vivant
Leur art du clair-obscur,
Employant notre ombre à devenir plus clairs.

Ici, sur ce contour de clameurs inexpertes,
Nous employons au meurtre nos pouvoirs créateurs;
Bâtissant, détruisons des tours spirituelles.
Mais sous le sang et sous la fange de nos mains
Les morts gagnent en nous des pays ordonnés.

Vous qui avez erré au dédale de l'être
Dont, vivant, nous souffrons, devenez tous vous-mêmes,
Prenez vie à travers la nuit de notre vue,
Plus que n'aviez vécu. A travers nous le vrai
Est purgé d'implacable vanité sans but
Ici, où sur notre âpre frange d'existence
Vous atteignez votre expression calme et blanche.

A travers nous vous entrez dans votre idéal,
A travers nous le rêve informe devient le réel,
Notre vie porte votre statue purifiée par la mort
Dans ce monde fiévreux que vous avez aussi connu.

Le mouvement même de ces vers suggère l'équilibre entre l'acceptation du réel et la foi dans un progrès. Serait-ce la fin des lamentations? Il y a encore un sursaut de pessimisme dans le poème qui les suit; un désir d'évasion dans la mort (on reconnaît au passage une pensée pour Virginia Woolf, suicidée pendant la guerre) :

NOUS N'AVONS PAS DE PRISE SUR LE MONDE

Nous n'avons pas de prise sur le monde
Nous avons beau le désirer
Nous sommes sur une roue qui tourne, précipités
Au delà du mal et du bien.

Cet enfant qui courait la bouche en l'air
Comme pour baiser la coupe du vainqueur —
La poitrine arc-boutant pour le ruban —
Les yeux comme étoiles jetées, gît sur le sol
Tous ses feux tirés hors sans bruit
Par la blessure étroite de la balle.

Cette femme, cette Muse dont le regard
Songeur perçait ses contemporains,
Eclairait leurs pensers comme sur fonds de mers :
Emplit sa robe de grosses pierres
Et se coucha sous un ruisseau glacial
Ses beaux yeux brisés
L'esprit en déroute — miroir de pensers
Tus (à présent blancs comme ses os)
Pages d'un livre jamais écrit.
Une roue en tournant éparpille
Des étoiles au vent.
Qui sauvera
L'esprit concentré
Des vents de poussière au dehors, des mers, des rafales de [pluie?

Toujours cette pesanteur, d'où nulle grâce ne nous arrache. Pourtant, même ici, Spender ne peut se résigner au pessimisme intégral. La constatation de défaites vécues s'achève sur une interrogation orientée vers un avenir qui nous

concerne tous. Une porte reste ouverte; et *The Edge of Being* aboutit à la volonté d'espérer. L'homme a beau passer entre un commencement et une fin inconcevables, il est le lieu où vivent le passé et l'avenir. Sans lui, ils ne seraient que des ombres. Dans ce centre tourbillonneux peut encore, par l'amour, s'élaborer un monde :

LE TEMPS, DE NOTRE TEMPS

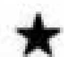
Ascendant à travers l'espace, en tas avec Maintenant,
O moi de chaque instant phénoménal,
En route d'un début inconcevable
Vers l'inconcevable fin —
Sur le Temps,

Je fus jeté nu hors du non-être,
Sur l'escalier qui monte parmi les étoiles,
Haussé de quelques marches sur le Temps,
Qui me rejettera bientôt, carte au rebut,
Cadavre planant, girant par la nuit,
Dissous en poussière, dissous dans l'espace.

Demain et hier sont des images
Rappelées et prévues, peintes dans
Les deux profils de l'homme face au Passé et au Futur, sur le pivot
Du secret diamant irréductible
Son A-présent. Le Passé, le Futur, rien qu'images,
Et tout événement, tout lieu distants de
L'instant dans le cerveau qui perçoit,
Ne sont que souvenirs et prophéties.
Tout moment, tout endroit lointains, tout événement
Dans d'autres esprits, toute science aux replis
Des livres, les Passés pétrifiés en statues,
Les distances spatiales attestées par les télescopes,
Les histoires préhumaines protubérant sur les fossiles,
Les muets messages d'étoile en étoile,
Ne sont que dans l'éclair qui traverse la chair singulière.

Mais des Passés persistent bien dans l'A-présent,
Dans l'A-présent des Avenirs élèvent
Des trompettes témoins soufflant des prophéties
De pierres qui germeront en cités.
Blanche de neige, l'Akropole tire
De lointaines histoires bien des yeux de Grecs morts
Contenus à présent dans des yeux vivants. C'est
Une colonne dans le Temps, des colombes de pierre ascendant
En prière de ciels, un anneau de changements
Réintégrant chaque instant dans Athènes.
Ah, sauvez-moi, en ce jour où l'A-présent
Est un haut pilier de poussière qui pompe
La ruine d'un monde en sa colonne.
Où percevoir est faire partie de ce nuage
Dont le château se change en un dragon.

Oh, quand le Passé se dissoudrait, puisse tout ce qui fut
Un jour idée réalisée en pierre
Entrer dans mon esprit secret, au centre tournoyant
De l'orage au dehors : et allié avec
Un amour qui pénètre la chair caduque
Peindre l'image dans mon cœur
De cette grandeur passée et de ce Futur voulu un jour,
Au delà de l'orage, et qui peut faire encore un monde.



The Edge of Being n'a pas été, en général, bien reçu de la critique anglaise. Il a même suscité, chez des poètes sensiblement plus jeunes que Spender, un véritable et déplaisant hallali, comme un déchaînement d'insolence contre un lion devenu vieux avant l'âge. J'ai cru devoir en citer intégralement plusieurs pièces sur lesquelles pût juger le lecteur. Je ne crois pas que la pensée ni l'expression en soient communes; diffuses plutôt, et difficiles à concevoir et à énoncer, plus soignées dans le détail qu'il ne peut sembler au premier abord, elles laissent une impression d'insuffisante mise au point. Le reproche sommaire d'insignifiance qu'on a fait à l'auteur ne tient pas. Ce serait dommage qu'il se laisse décourager. Ce serait tant mieux si cet écrivain encore jeune ressentait sous l'aiguillon la nécessité de plus d'exigence vis-à-vis de lui-même. Voilà peut-être comme il faut comprendre sa résolution, annoncée récemment (4), de ne plus publier de vers avant longtemps.

Il sied, avant de conclure, de considérer ici un peu son style dans son rapport général avec sa poésie.

Le drame de Spender est-il seulement fait d'un conflit et d'une évolution spirituels? Il est aussi le drame d'un style : celui d'un poète chez qui de grands dons formels et imaginatifs ont été fréquemment étouffés par une nature scrupuleuse — j'allais dire : protestante — et par d'austères préoccupations morales.

Il y a chez cet écrivain une sensualité mal refrénée, qui fuse au milieu du discours-programme, qui s'échappe hors du moment historique dans une beauté intemporelle. On l'a vu dans le passage : « Œil, gazelle... » Cette sensualité, surtout solaire, envahit et réchauffe dans une paix sans remords de trop rares poèmes; par exemple *Port-Bou* (dans *The Still*

(4) *The New Statesman and Nation*, 12-8-1950, p. 170.

Centre), *The Barn* (dans *Ruins and Visions*) ou les deux suivants, respectivement tirés de *Ruins and Visions* et de *Poems of Dedication* :

DANS UN JARDIN

Si j'avais plume, encre et papier,
Je crois qu'ils pourraient supporter
Le poids de tant de roses,
De ces rochers, de ces arbres massifs.

Les collines pèsent en paix sur mon esprit,
La grotte de mon crâne enferme
Des jeux de lumière et d'ombre.
Doux le paysage vert sur la chair repose

N'était que pressent le chant de ces oiseaux
Sur le mur brûlant du ciel, les larmes
A travers l'écriture de l'œil qui écoute
Vers un espace au delà des paroles.

PLEIN ÉTÉ

Voici le plein été
Qui ouvre toutes les fenêtres
Et noie toutes les maisons
Dans une fièvre de poussière et de rose.

La transparence vibrante au-dessus
Des collines est visible.
Toute la nuit les étoiles agitées dans le silence,
On les touche, on les entend.

Jour si clair, tu traines
Des souffles de cerise et de rose grimpante.
Soleil, tu dores ces feuilles, spectres
Bientôt d'ambre flétris.

Dans notre folle rafale de temps
Mon mystère écoute
Une dynamo d'été qui tourne,
Génératrice de choses scintillantes.

Midi, la lune, les brins de lumière,
Les anneaux de pulsations sur le lac,
La paix reployée à l'appui des fenêtres,
Les faix que font les moissonneurs.

Que ne serai-je ce rameau cette nuit
Qui trempera dans des rosées! Et, arraché
A ma phosphorescence fécondée,
Le miel de ma bouche qui chante!

Mais je suis lié à des lambeaux de temps,
Encagé de minutes, faits par l'homme,
Exilé de l'éclat du jour
Dans une ombre concertée.

Seul un instant parfois glisse entre les barreaux
Des furibondes machines.
Il luit des rumeurs éternelles
De visions du haut, du plein été.

L'homme est cette prison où son vouloir
Etc. (strophe citée plus haut).

Le drame de ce style est une lutte entre l'imagination concrète et l'abstraction. Quand elles se soutiennent mutuellement en équilibre, le poème est réussi, dans une note très reconnaissable, grâce surtout à la qualité des images. Les plus fréquentes suggèrent la fluidité du regard, de l'eau, du rêve (une de ses rimes favorites est *stream-dream*). Même ce qu'il y a de plus dur, de plus brutal, il ne saurait s'y arrêter avant de l'avoir traduit et volatilisé de son mieux en termes de vouloir et de désir :

Le bourdon insensé des stupides machines au ciel
En une chaîne étendant les frontières
D'un lointain vouloir invisible,
De bruit tisse un réseau dans le haut de la nuit
Attirant en un seul Œil tous les sens
De nos corps dans leurs tunnels, dans leurs tombeaux,
Nos corps où tout s'arrête excepté les désirs qui tuent.

Vivre à présent devient fané comme des fleurs
Dans la ville ennuyeuse et brûlée qui ne nous sert
De rien, sinon comme du vivant et du mort pour emplir
De fureur les canons flamboyant leur réponse aux pouvoirs
Qui calcinent notre petite pelouse d'heures flétries;
La mort ne se refuse pas
Où tout s'arrête sinon les désirs qui tuent.

Comme si l'horizon moral et métaphysique fascinait son regard moins conscient du solide et du prochain, Spender cherche plus loin que la nature brute :

Le monde humain n'est pas la nature, mais l'Enfer
Où il lutte pour assainir un cauchemar.

Il a presque formulé en théorie sa manière de prendre les choses :

Non les oreilles ni les yeux, mais la volonté :
Voilà l'organe avec lequel l'âme perçoit.

On dirait qu'il cherche à s'évader du corps dans une nouvelle dimension (voir son poème « Exilés de leur pays, l'histoire est leur domicile »). Bref, c'est vers le monde de l'âme qu'il s'efforce à travers le monde sensible, au-delà de lui. S'il y a des poètes myopes, l'excès de Spender serait la presbytie.

Même, plutôt qu'une infirmité subie, elle est chez lui une préférence obstinée, peut-être un vice. Quelques exceptions heureuses, ci-dessus et ci-dessous, semblent prouver qu'elle est un libre choix, une perversion si l'on veut, dont il ne tiendrait sans doute qu'à lui de se libérer.

L'abus de la description en poésie est plus fréquent et plus vulgaire que l'excès inverse. On regrette que Spender, trop occupé à escalader la pente de l'ascétisme, ne décrive pas plus souvent. Il le fait sans platitude, avec une finesse et une puissance de perception exquisement personnelles. Son avant-dernier recueil[*] contient un paysage lumineux où entrent en jeu, librement, les sens dans une lumière qui dissout et spiritualise tout jusqu'à la ténuité, non jusqu'à l'imprécision. Voici le poème, peut-être le plus réussi de son œuvre par l'équilibre de l'image et de l'idée, par la fusion moelleuse d'éléments hétérogènes, par la synthèse atteinte dans cette

MARINE

Il est des jours où l'océan heureux repose
Comme une harpe immobile, sous la côte.
L'après-midi qui dore tous ses fils muets
En fait une brûlante musique des yeux.
Sur des sentiers miroitants, entre ces feux subtilement tendus,
La terre, chargée de roses, de chevaux, de clochers,
Vague dans l'eau, réfléchie par-dessus le sable côtelé.

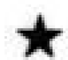
L'air qui vibrait dans l'azur se fatigue;
Un soupir — de femme, on dirait — venu de terre
Effleure les fils d'or avec l'ombre d'une main,
Traversant leurs accords des cris aigus d'une mouette,
D'une cloche, d'un souffle bref venu des provinces encloses :
Profond comme des ancres, la vague muette enfouit tout.

Alors, du rivage, deux papillons en zigzags
Comme d'errantes églantines traversent la grève brûlante
Et sur la face de la mer en spirales, en girouettes,
Cherchent un ciel d'écume dans les ciels mirés.
Ils se noient. Ceux qui les voient comprennent
Ces ailes déchirées dans le sacrifice rituel,

Se rappellent les navires, les trésors, les cités.
Des héros de légende, aux panaches de flamme ainsi que des bûchers
Sur des navires aux ailes de chair agitées avaient quitté leur île
Et voici, la mer les engloutit. Leurs monnaies et leurs yeux
Tordus par les désirs des vagues sans fin,
A travers l'eau musclée on les déchiffre à peine
Tandis qu'au-dessus d'eux la harpe s'alourdit de leurs soupirs.

Si l'on songe, toutes proportions gardées, à la *Rose de l'infante*, on verra là combien Spender est loin de présenter,

sinon d'éprouver une situation en drame, excepté quand il écrit pour la scène (et encore, son émouvant *Jugement du juge* montre-t-il une situation qui évolue, ou des situations juxtaposées et engendrant des méditations successives?). Ce n'est pas en soi une infériorité. Simplement, on aurait tort de demander à Spender ce qui appartient plus naturellement à d'autres, par exemple à Auden. Son grand tort et la cause de quelques faiblesses, encore une fois, c'est l'abstraction dévorant l'image, et une morale volontaire, explicite, ajoutée à une description qui, restée seule, gagnerait en force expressive. Que l'on compare à ce point de vue ses vers *June* 1940 à un poème tout en images comme celui qu'Aragon a écrit sur le même motif dans le *Crève-cœur*.



Ainsi le drame spendérien peut se construire sur deux axes orientés respectivement de l'individu vers le genre humain, de la matière vers l'esprit, et se vérifier dans le style. Ces jeux de forces sont en réalité inextricablement confondus. Il ne semble en résulter aucun progrès ultérieur; je ne dis pas une recette pour guérir nos maux, mais simplement une conclusion. Malgré la sincérité de son auto-analyse, peut-être en raison de cette conscience, le poète n'a pu que rester prisonnier de son indécision; ne lui trouver d'autre solution que des souhaits, qu'une attitude d'esprit disponible, sans moyens de prise sur la réalité. Aussi bien la poésie n'est-elle pas un reflet de la vie, toujours en lutte pour un équilibre qui n'est qu'un bref accident du mouvement? Les solutions définitives et ordonnées sont affaire de manuels et de théories.

Si pourtant on est déçu de son manque à conclure nettement, la faute n'en est pas à Spender, mais à une situation historique où nos gouvernails n'agissent plus. L'individu a fait son possible quand il s'est reconnu partiellement responsable de cette situation, et qu'il a défini ce qui lui incombe même s'il n'a pas de poids matériel : la conscience lucide, la vigilance, l'exigence pour soi-même. Ainsi, en lui, conservera-t-il dans la mesure où il le peut un héritage humain et méritera-t-il la paix non de l'ego détaché, mais du débiteur scrupuleux.

Ce drame est courant de nos jours. Si les poètes de 1930 ont

des chances de durer, celles de Spender pourraient n'être pas les meilleures. Pourquoi donc l'avoir cité de préférence à d'autres?

Parce que, s'il n'est ni le plus fort ni le plus concluant de tous ces jeunes écrivains, encore que sa poésie mérite qu'on l'aime, sa sensibilité quasi féminine paraît enregistrer le mieux les séismes contemporains, soit lorsqu'ils s'annonçaient de loin ou depuis qu'ils sévissent. Sa réaction consciencieuse, malheureuse, est celle d'une génération formée par des aînés qui n'avaient pu se résoudre à abandonner leur libéralisme. Le phénomène est plus carrément anglais que français. Même la première guerre mondiale n'avait pu convertir à un fatalisme d'airain les héritiers d'un optimisme généreux et d'une situation matérielle relativement intacte.

Ces jeunes intellectuels, entre 1920 et 1935, avaient grandi dans l'horreur tout ensemble de la violence et de l'injustice sociale. Les faits ont fini par susciter le divorce de la justice et de la paix. Ces témoins ont eu le courage de ne pas s'aveugler à l'évidence. Ils ont eu — beaucoup plus en Angleterre qu'en France — la clairvoyance de s'engager matériellement et moralement dès la guerre d'Espagne. Vouloir qu'ils n'en aient pas été déchirés, et qu'ils aient pu concilier la sincérité et l'unité intérieure, ce serait trop leur demander. A leur place, à leur heure, ceux qui n'ont pas trahi n'ont pas résolu grand chose : ce n'était pas leur affaire. Dans la poésie où est écrite cette tragédie, celle de Spender peut servir éminemment d'exemple.

FEU DE TOUT BOIS

par SUZAN ALLEN

L'épaisseur a l'œil sur moi, je dois jouer au plus fin, ne pas laisser deviner la crudité de mon existence, creuser un trou dans mon sommeil pour fraterniser avec la mort des bêtes.

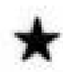
Que l'ombre des grilles bouge un peu et me voici offerte à des promiscuités sans fin. Quel souvenir désormais pourrait s'épanouir dans un corps serré de bandelettes?

Pour avoir droit à l'avenir, il me faut déceler les faiblesses du verre et nourrir des vertus étranges.

Car dehors, les ciseaux bisexuels font saigner à blanc les temps anciens dans un grand déboisement d'humanité.

La lune marche sur les faulx comme un soldat vaincu.

Avant la pluie, le ciel n'est à personne.



Prendre l'eau pour miroir est jeu de dupes. La volonté d'erreur ne cicatrise qu'à l'aube, c'est alors que je mange la terre close dans une grande fringale de connaissance objective.

Voici mes lèvres couleur de terre et les germes de la gravitation se tordant vers le ciel inverti.

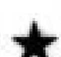
Au noyau, je suis écarlate. Jamais de pluie laveuse, tisserande : il ne s'agit que de tenir prêt le feu à moudre les nombres.

La nuit, j'ai soif.

Je chasse donc les méandres qui flottent entre chair et peau et m'allonge tranquillement dans un sommeil d'ivoire.

Alors, je suis la prisonnière d'un monde courbe où les mots, les signes, les gestes n'ont plus aucun sens puisqu'il n'y a pas de mur.

Je ne sais plus quoi faire de mes mains et je connais ce très ancien dénuement de la bête où le silence lui-même n'a plus d'avenir.



Les eaux-fortes ne tarissent pas d'éloges, à creuser du soc les hommes d'hier.

Aujourd'hui le célibat mange une paille où le feu sacré ne prend plus : les vieilles filles ont les jambes torses et la main gauche parjure, ô claie des regards que le jour a déçu.

Le soleil, pelouse au vol noir des origines, s'est trop tôt converti. La démence à grosse tête d'enfant singe les pouvoirs les plus grands. Les adolescents font brûler les longitudes pour nourrir le désordre des luttes.

Le miroir est hystérique et ses grimaces délient un peu de fil aux bouches cousues. Petite mort qui longe les palissades sans avenir. On a beau crever les tempes des violons, on rentre saoul à la maison.

La sauvagerie est mise à nu par ses échardes même, les tortures des civilisations se font aux ongles.

La grosse horloge des gares nous dit que les noirs sont des hommes. Amérique aux cent roséoles, quand sauras-tu leur faire justice, les rotatives sont au paroxysme, toute la fatigue ouvrière a passé dans l'engrenage, les indigènes sont déjà froids.

A nous les travaux d'approche, la terre est à vif (1).

(1) D'un recueil à paraître prochainement chez P. Seghers.

CHARLES-HENRI SANSON

EXÉCUTEUR DES ARRÊTS CRIMINELS A PARIS SA VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE

1739-1806

(D'après des documents inédits)

par ROGER GOULARD

Voici Maître Sanson, comme on disait pendant la Révolution française, parlant de Charles-Henri Sanson.

Un historien l'a de nos jours appelé « le grand Sanson ». A beaucoup de gens l'épithète de « grand » paraîtra, pour le moins, déplacée. On pense qu'après avoir lu cette biographie de Sanson, la première qui ait été écrite et où il est beaucoup plus question de l'homme à peu près inconnu jusqu'ici que de l'exécuteur un peu mieux connu, ceux-là reviendront de leur prévention à son égard. Quand ils connaîtront la dignité de sa vie privée et publique, sa courageuse attitude en face des maîtres tout-puissants de la Révolution et les preuves nombreuses qu'il donna de son humanité, ils ne pourront s'empêcher de convenir que « Sanson était un homme ».

Arrière-petit-fils, petit-fils et fils d'exécuteur, Charles-Henri naquit à Paris le 13 février 1739. Son père, Charles-Jean-Baptiste, habitait une maison qui se trouvait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le n° 14 de la rue Bleue, laquelle s'appelait au XVIIIe siècle la rue d'Enfer. Elle était au milieu d'un beau jardin dont l'entrée portait le n° 69 de la rue Poissonnière (de nos jours rue du Faubourg-Poissonnière).

De son premier mariage avec Madeleine Tronson, son père eut d'abord une fille, puis Charles-Henri; de son second mariage, avec Jeanne-Gabrielle Berger, six fils et deux filles.

Charles-Henri fut envoyé, de bonne heure, dans une maison

d'éducation de Rouen, où il se fit remarquer par sa subordination et sa tenue parfaites. Quand ses condisciples eurent appris qu'il était le fils d'un exécuteur, ses parents durent le ramener à Paris, tant la vie de collège lui était devenue impossible. Ils le mirent en pension dans la capitale, chez un sieur Hardy, mais il ne put pour la même raison y rester. Alors on lui donna un précepteur qui était un certain abbé Grisel, très respectable et tombé dans la misère. L'enfant qui, quoique intelligent et studieux, était peu doué pour l'étude, profita surtout des bons principes moraux et religieux que lui inculqua son maître.

Parvenu à sa vingtième année, Charles-Henri Sanson était bien fait et de taille moyenne. Il avait des traits purs et réguliers, sa physionomie était souriante, mais le fond de son caractère était grave; ses manières étaient douces et affables, sa voix fort agréable et son langage soigné.

La coupe de ses vêtements était du meilleur goût et se distinguait par son originalité. On le soupçonnait de porter un corset pour rendre sa taille plus fine. D'abord il adopta pour ses vêtements la couleur bleue qui était aussi la couleur des habits de la noblesse. Un jour, le lieutenant de police de Paris le fit appeler et lui interdit de se vêtir ainsi. Charles-Henri choisit alors le drap vert foncé qui devint aussitôt à la mode. Les élégants de Paris, et même quelques gentilshommes de la maison de Louis XV ne portèrent plus bientôt que des habits « à la Sanson ».

Quand il était jeune homme, un jour qu'il se promenait dans les environs de Paris, Charles-Henri, fatigué par une excessive chaleur, demanda la permission de se reposer dans le parc d'un château.

La maîtresse du logis, ignorant son identité, vint le trouver et l'invita à dîner. Lorsque le jeune homme s'en alla, il rencontra un ami de la châtelaine qui le reconnut. La marquise, en apprenant qu'elle venait de recevoir Sanson, rougit de honte. Elle se plaignit à l'autorité judiciaire et exigea que son hôte lui fît des excuses. Charles-Henri, avec une parfaite bonne grâce, lui exprima ses plus sincères regrets.

Sanson avait une véritable passion pour la chasse et aimait errer, fusil en main, dans les environs très giboyeux de Montmartre. Il y fit connaissance de la fille d'un maraîcher, Marie-Anne Jugier, qui était son aînée de six ans. Tous deux se marièrent le lundi 20 janvier 1766, en l'église Saint-Pierre de Montmartre.

De cette union naquirent deux fils : Henri, l'aîné, qui devait succéder à son père en 1795; le second, dont on ignore le prénom, mourut en tombant de la guillotine le 27 août 1792 en place de Grève, actuellement place de l'Hôtel-de-Ville. Le chagrin de Sanson fut inconsolable.

Charles-Henri, ainsi que ses aïeux et que son fils Henri, eut une existence dont on peut dire sans exagération qu'elle fut sans reproches. Tous ceux qui l'ont connu ont vanté la dignité de sa vie privée. Outre la chasse, il aimait beaucoup le jardinage auquel il consacrait chaque jour quelques heures, d'abord chez son père, rue Poissonnière, ensuite chez lui rue Neuve-Saint-Jean. Enfin il portait une touchante affection à ses animaux familiers.

Au contraire, il avait peu de goût pour la lecture, la musique et le théâtre. Dans son quartier, il était très estimé et aimé, car il était très serviable pour ses voisins et très bon pour les indigents qu'il secourait et soignait de son mieux. On disait couramment de lui qu'il était « un fort honnête homme ».

Charles-Henri fréquentait peu de personnes et ne se promenait guère dans Paris. Quand il ne jardinait pas ou ne chassait pas, il allait faire de longues promenades dans les environs immédiats de la capitale. Notamment pendant la Révolution, il se tint tout à fait en dehors des événements. Ce fut son fils Henri qui lui apprit, le soir du 10 août 1792, la prise du château des Tuileries par le peuple.

Quant à sa femme, c'était une parfaite ménagère, une excellente mère et une bonne bru. Après avoir pendant des années soigné son beau-père Charles-Jean-Baptiste, paralysé de tout le côté droit, elle prit chez elle sa veuve qui avait été sa seconde femme et la combla de prévenances. Matin et soir elle disait la prière en présence des siens et des aides de son mari qui habitaient chez Sanson.

Quelquefois on recevait les parents de Charles-Henri, presque tous exécuteurs. Les aides qui servaient à table tous ces Sanson les distinguaient les uns des autres en les appelant du nom de la ville où ils exerçaient. Ainsi ils disaient : M. de Tours, M. de Provins, etc... Quelquefois étaient invités à dîner des personnages importants, par exemple des chevaliers de l'ordre royal de Saint-Louis, en l'honneur desquels on sortait une belle argenterie de famille.

Chez Charles-Henri vécurent longtemps, outre la seconde

femme de son père et non sa mère, comme l'a dit un historien, puisqu'elle mourut environ trois ans après la naissance de Charles-Henri, son oncle Nicolas-Charles-Gabriel, deux de ses demi-frères, Pierre-Charles et Jean-Baptiste, et enfin une de ses demi-sœurs qui était infirme.

Dans cet intérieur où la vie s'écoulait « calme, austère et patriarcale », on ne faisait jamais allusion au rude métier du maître de maison.

En 1778, à la mort de son père, Charles-Henri, d'accord avec ses cohéritiers, vendit la maison patrimoniale et son beau jardin. En 1780 le jardin fut morcelé et sur son emplacement deux rues furent créées : la rue Riboutté et la rue Papillon qui ont toujours ces noms. Quant à la maison, elle fut démolie en 1781.

Sanson, peu après la vente, acheta dans « la laide et tortueuse rue Neuve-Saint-Jean » une maison portant le n° 10 qui était confortable et, ce qui plaisait plus à Sanson, avait un grand jardin.

Charles-Henri restait voisin de l'église Saint-Laurent. La rue Neuve-Saint-Jean allait en effet de la rue du Faubourg-Saint-Martin à la rue du Faubourg-Saint-Denis. Elle existe encore mais, depuis 1851, est un segment de la rue du Château-d'Eau.

En 1790, Sanson payait un loyer de 4.800 livres, somme d'argent élevée pour cette époque, mais, ainsi qu'il le disait, « il lui fallait une maison qui pût contenir sa famille, ses gens, ses chevaux et ustensiles nécessaires à son état ».

En outre, ajoutait-il, « la maison qu'il habitait devait être située dans un quartier central, à portée de pouvoir répondre promptement aux ordres ». Charles-Henri venait souvent à Brie-Comte-Robert où il avait gardé pour lui la maison de campagne que ses ancêtres, depuis le début du XVIIIe siècle, y louaient et que son fils Henri ne devait quitter qu'en 1812. Cette demeure agréable est encore aujourd'hui à peu près telle que les Sanson l'ont connue. On y voit le petit escalier par lequel on accédait à l'unique étage. Dans quelques pièces se trouvent d'anciennes boiseries et des glaces plus ou moins dépolies. Cette maison qui date du début du XVIe siècle est l'ancien manoir du petit fief de Thumery. Elle porte le n° 1 de la rue de Paris. Elle est entourée d'un enclos dont la superficie est exactement la même qu'il y a deux cents ans. Il y a quelques années, de vieux Briards l'appelaient encore la maison du bourreau.

Jusqu'en 1680 le « grand chemin de Paris à Provins » passait à cent toises, soit un peu moins de deux cents mètres, du manoir de Thumery. Il longeait presque en face du manoir les murs d'une léproserie qui avait été fondée au moyen âge et ne cessa d'exister qu'à la fin du XVIIIe siècle.

En 1680, le « grand chemin » fut abandonné et fut construite la belle Route royale de Paris à Troyes, dite « route de Champagne », qui est de nos jours la route nationale 19, laquelle longe le manoir de Thumery.

Enfin, tout près de là se trouvait le gibet à trois piliers de l'importante seigneurie de Pamfou, sise à Brie-Comte-Robert. Situé loin de toute habitation et dans un coin sinistre, l'endroit était sûrement peu fréquenté par les Briards. Les Sanson qui, comme tous les autres exécuteurs, cherchaient à être ignorés, l'avaient choisi probablement pour cette raison et c'était sans doute parce qu'ils n'en trouvaient pas d'autre preneur que les possesseurs successifs du manoir de Thumery l'avaient laissé aux Sanson dès le début du XVIIIe siècle. Quoi qu'il en soit, les Sanson, en dépit de ce qu'on a dit, n'en furent jamais les propriétaires.

De tous les Sanson, ce fut Charles-Henri qui aima le plus la maison de Brie-Comte-Robert. Il y venait le plus souvent possible, s'y livrant à son gré à ses deux plaisirs favoris : la chasse et le jardinage. On a dit avec une pointe d'ironie que Charles-Henri était un « bourreau bucolique ». Rien n'est plus vrai. Dans les papiers qu'il laissa à son fils et où il avait noté presque chaque jour ce qu'il avait vu, fait, entendu, on trouve quelques allusions à ses séjours à Brie. Ainsi, le 11 pluviôse an II il écrivit ce qui suit : « Je reviens de Brie où est notre maison. Les trois jours que j'y passai ne me donnent pas l'envie d'y retourner. Le mot de Fraternité y reluit en grosses lettres sur la façade de la maison commune, mais il est loin d'être dans les cœurs. Les citoyens des campagnes ne cherchent qu'à s'enrichir. La vente du domaine national, loin de les satisfaire, ne fait qu'allumer leur cupidité. La loi punit les accapareurs; à ce compte-là, il faudrait une guillotine dans chaque village, car il n'est si mince métayer qui n'enfouisse et ne cache son blé dans la crainte d'être forcé de le porter sur les marchés et de recevoir des assignats. Les pays s'entendent comme larrons en foire, car il n'y a pas de danger qu'ils se dénoncent, ce qui est la véritable cause de la disette. »

Le 19 décembre 1795, vers six heures du matin, passa

devant la maison des champs des Sanson une berline de voyage, attelée de six chevaux, venant de Paris et se dirigeant vers la Suisse. Elle portait la fille de Louis XVI, Marie-Thérèse-Charlotte, qui avait quitté le Temple un peu avant minuit, après trois ans de captivité. La malheureuse princesse royale était accompagnée de Mme de Soucy, du capitaine de gendarmerie Méchain et de Coco, son fidèle petit chien.

Marie-Thérèse-Charlotte ignora naturellement qu'elle venait de passer devant la maison de Sanson, exécuteur du Roi et de la Reine, et les Briards ne surent pas non plus qu'elle avait, ce matin, traversé leur petite ville en suivant la rue de Paris d'un bout à l'autre.

Charles-Henri était d'une famille sincèrement attachée à la dynastie qui régnait en France, comme d'ailleurs « toutes les familles françaises, à dix exceptions près ». Henri, son fils aîné, dit un jour, parlant de l'exécution de Louis XVI : « Ce pauvre Louis XVI que nous aimions tous bien dans notre famille. » Charles-Henri partageait, bien entendu, ces sentiments. Le fait a été contesté; il n'en est pas moins certain. Comme beaucoup d'autres Français, il se rendit parfaitement compte, dès avant 1789, que des réformes étaient nécessaires dans l'Etat, et il fut de bonne heure acquis aux idées nouvelles, applaudissant à la convocation des Etats Généraux et à la prise de la Bastille. Comme beaucoup d'autres Français aussi, quand il vit la marche des événements, l'œuvre discutable à certains égards des Assemblées Constituante et Législative, les excès de pouvoir de la Convention, tant d'illégalités commises et tant de sang répandu, son enthousiasme des premiers jours de la Révolution se calma. Il n'est sans doute pas exagéré de dire avec un historien que « d'exécution en exécution il éprouva plus de plaisir à voir tomber la tête d'un Hébert ou d'un Carrier que celles de Louis XVI et de Marie-Antoinette et que s'il n'eût pas été le guillotineur il eût été le guillotiné et qu'il eut à mettre à mort des gens qui n'en avaient pas autant dit ni fait que lui ».

Charles-Henri était aux yeux des maîtres de l'heure si suspect de royalisme que, après la journée du 10 août 1792, il fut arrêté ainsi que ses frères : Louis-Charles-Martin, exécuteur à Tours et Louis-Cyr-Charlemagne, exécuteur à Versailles, qui lui servaient souvent d'aides. On estimait en haut lieu que si le mouvement révolutionnaire avait échoué, les Sanson se seraient réjouis d'avoir à exécuter les « patriotes ».

Comme l'exécuteur de Paris était l'homme nécessaire, indispensable, il fut extrait de la Conciergerie et conduit place de la Réunion (ci-devant place du Carrousel) pour y mettre à mort, le 21 août 1792, Collenot d'Angremont, le 24 août, Laporte, et le 25, Durozoy.

Les trois frères Sanson furent ensuite relaxés, mais peu après arrêtés de nouveau. Enfermés à la prison de l'Abbaye, ils n'en sortirent que deux jours avant les effroyables massacres des 2, 3, 4, 5, 6 septembre. On savait, hélas! en haut lieu qu'on allait avoir besoin d'eux.

Le 14 décembre 1792, le président de la Convention nationale reçut une lettre datée de la veille, qui dut vivement l'intriguer. Voici cette lettre qui, conservée aux Archives Nationales, paraît ici pour la première fois. Elle fait partie d'un volumineux dossier composé de pétitions et de correspondance adressées à la Convention. Elle a été censément écrite par Charles-Henri Sanson. Voici ce curieux document :

Les frères Sanson, exécuteurs des jugements criminels des jugements de la Seine, osent vous faire passer une lettre pour la Convention Nationale. Comme ils la croient de quelque importance, ils vous prient de lui en faire donner lecture. Représentants, vous allez prononcer sur le sort du ci-devant Roi. Sa tête est destinée à tomber sous le glaive dont il m'est réservé de frapper les coups. Malgré le préjugé, mes fonctions étaient honorables; elles m'ont porté à m'estimer comme le rempart de la loi et la terreur des méchants, comme un des citoyens les plus utiles. Exécuteur des jugements des tribunaux, je leur ai obéi parce que la loi m'en faisait un devoir. Mais dans la conjoncture présente, l'on peut prévoir qu'au tyran détruit succéderont des tyrans dont le joug sera mille fois plus insupportable et plus honteux. J'userai du droit sacré qu'a tout individu de se faire une opinion et de vous remettre sa démission et celle de tous ceux que j'emploie. Nous craignons de participer à un assassinat, d'avoir la certitude que nos noms, joints aux vôtres, seront exécrés à jamais par tous les gens honnêtes et sensibles. Nous redoutons encore d'être victimes de la vengeance infaillible et prochaine de ce peuple qui se repentira bientôt d'avoir demandé un crime inutile. Tous nous sommes dans la persuasion intime que vous trouverez facilement des hommes à la hauteur même de nos fonctions. Dans le sein même de la Convention, il en est qui seront heureux de s'en emparer : le grand Marat, Danton, Robespierre et bien d'autres sans doute, en ce moment nous les envient; nous les leur laisserons.

Vos égaux en droit :

Les exécuteurs des jugements criminels du département de Paris.

(*Signature illisible.*)

Cette lettre, vraiment par trop compromettante, ne fut certainement pas l'œuvre de Charles-Henri et de ses deux frères,

mais on est en droit de penser qu'elle exprimait bien leurs sentiments royalistes et qu'elle avait été écrite par l'un de leurs intimes amis.

Lorsque le 20 janvier 1793 Maître Sanson reçut du procureur général syndic du Département avis que l'exécution du Roi aurait lieu le lendemain, il tomba dans une profonde prostration. Il déclara à sa femme et à son fils qu'il n'obéirait pas à cet ordre.

On lui fit comprendre avec beaucoup de peine que son refus aurait pour conséquences certaines son arrestation et peut-être sa mise à mort. De plus, le Roi pourrait être livré aux brutalités d'un autre exécuteur. Sanson se soumit à la volonté des siens.

Après l'exécution, il rentra chez lui complètement anéanti et resta plusieurs jours sans sortir. Le peuple ne le voyant pas place de la Révolution crut qu'il était mort.

Né dans une famille profondément chrétienne, Charles-Henri assistait quelquefois en semaine et toujours le dimanche à la messe en l'église Saint-Laurent, toute proche de son domicile, et non pas en l'église Saint-Pierre de Montmartre dans la paroisse de laquelle il habitait avant l'année 1778, mais qui était beaucoup plus éloignée. C'était dans l'église Saint-Laurent, derrière le banc d'œuvre, qu'avaient été inhumés son grand-père et son arrière-grand-père et ce fut là aussi que fut enseveli son père.

Charles-Henri avait, tous les ans, des rapports de conscience avec un religieux, le Père Guillon (et non pas Guillou, comme on a dit souvent). D'autre part, il fit de ses deux fils de bons chrétiens. Son fils cadet mourut jeune et on sait peu de chose de lui. Son fils aîné, Henri, qui lui succéda en 1795, était d'une grande dévotion. Les images de piété, les statues, les crucifix qu'on voyait chez lui étonnaient toujours beaucoup par leur nombre ceux qui venaient lui faire visite.

Enfin n'est-elle pas significative des sentiments religieux de Charles-Henri la phrase courageuse et même audacieuse par laquelle il termina la lettre qu'il écrivit au directeur du journal *Le Thermomètre du Jour* pour lui relater l'exécution de Louis XVI : « Je reste très convaincu qu'il avait puisé cette fermeté dans les principes de la religion dont personne plus que lui ne paraissait pénétré ni persuadé. »

Comme on pouvait le prévoir, cette lettre où Sanson avait pris la défense du Roi et proclamé ses propres sentiments religieux eut un retentissement énorme. Les phrases de San-

son allèrent droit aux cœurs des royalistes et des chrétiens, mais soulevèrent naturellement l'indignation des révolutionnaires.

Il est un point de la biographie de Charles-Henri qui reste obscur, en dépit des recherches qu'on a faites pour l'éclairer. Est-il vrai que dans la nuit du 21 au 22 janvier 1793, l'exécuteur fit dire une messe pour Louis XVI, par un prêtre insermenté, dans une mansarde du faubourg Saint-Martin? En dernière analyse, il faut avouer que c'est possible, mais pas du tout certain.

La même réserve s'impose au sujet des messes pour le Roi que Sanson aurait fait dire tous les ans, le 21 janvier, en l'église Saint-Laurent. Absolument rien ne permet de l'affirmer, ni de le nier.

Sanson se considérait, non sans raison, comme chargé de fonctions terribles mais nécessaires au règne de la justice. Il disait que la responsabilité du sang versé appartenait aux juges, et non à lui, aveugle instrument de leurs sentences. Il remplissait avec dégoût la mission sociale dont une fatalité inéluctable l'avait chargé, mais, comme on va le voir, il était fier d'exercer une fonction utile au bon ordre et d'être l'homme plus que nécessaire : indispensable.

Le 11 février 1790 fut distribuée dans Paris une plaquette imprimée intitulée : *Réclamation de Samson* (sic), *exécuteur des Hautes Œuvres, contre l'insertion de son nom dans une prétendue liste des membres qui composent la Société des Amis de la Constitution.*

Sanson dit qu'il vient de voir une liste des membres du Club des Jacobins et qu'à son grand regret il a trouvé son nom entre ceux de M. de Lameth et de M. Barnave. Il ajoute que « sa modestie » l'empêche de marcher avec eux sur la même ligne, quoiqu'il ait acquis « une certaine renommée » et que « l'art qu'il exerce lui ait valu un nom ».

On a voulu, ajoute-t-il, lui nuire en accolant son nom à ceux de grands personnages. Il termine en reconnaissant « la supériorité des talents de ces messieurs sur les siens, mais après de si grands hommes, la seconde place est encore honorable ».

Connaissant le caractère ombrageux de Maître Sanson, on comprendra mieux sa susceptibilité qui était grande.

En 1767, le Parlement de Paris avait confirmé un arrêt rendu par le parlement de Rouen le 7 novembre 1661, qui interdisait de traiter de « bourreaux » les exécuteurs des

arrêts criminels et leurs aides. Or, dans une ordonnance royale du 1er juillet 1786, rendue à propos des peines disciplinaires encourues par les déserteurs, se trouva le mot : bourreau. Les exécuteurs du Royaume, Charles-Henri en tête, se cabrèrent. Ils adressèrent au maréchal de Ségur, ministre de la Guerre, une véhémente protestation. Le Roi, présent en son Conseil d'Etat, tenu à Versailles le 12 janvier 1787, rendit un arrêt contre-signé par le baron de Breteuil, ministre de la Maison du Roi, qui donna entière satisfaction aux exécuteurs.

Trois ans plus tard, l'abbé Maury, au cours de la séance de l'Assemblée Constituante du 23 décembre 1789, contesta aux exécuteurs les droits du citoyen actif. Trois jours après, Sanson adressa à la Constituante un long mémoire en vue d'obtenir pour les exécuteurs tous les droits du citoyen actif, entre autres celui d'être éligibles.

En 1790, Sanson chargea Maton de la Varenne, député, de présenter à l'Assemblée Constituante un long mémoire où il réfutait le préjugé qui vouait les exécuteurs à l'infamie.

L'avocat de Sanson demanda que, les exécuteurs n'étant pas des citoyens, il fût voté que seraient éligibles, non pas tous les citoyens, mais tous les Français, ou que les exécuteurs seraient des citoyens actifs, donc éligibles.

Quelque temps après, la Constituante décida que les exécuteurs seraient des citoyens actifs.

Vers la fin de l'année 1789, Prudhomme, éditeur et rédacteur du journal *Les Révolutions de Paris,* prétendit que les aristocrates avaient installé dans la cave de Sanson une presse destinée à l'impression de libelles royalistes.

Dans son journal *Le Courrier de Paris dans les provinces,* Gorsas ayant fait allusion à cette dénonciation fut condamné, à la demande de l'exécuteur, pour diffamation par le Tribunal de Police.

Enfin Camille Desmoulins, dans son journal *Les Révolutions de France et de Brabant,* parla de prétendus soupers fins d'aristocrates qui avaient lieu chez Sanson. Celui-ci assigna Camille Desmoulins devant le tribunal de Police, demandant 3.000 livres de dommages et intérêts applicables aux pauvres de la paroisse Saint-Laurent et l'affichage du jugement dans Paris. Camille Desmoulins riposta vivement et termina son article par ce méchant vers :

J'appelle un chat un chat, et Sanson le Bourreau.

Il fut condamné à cent livres d'amende et à l'affichage de deux cents exemplaires du jugement.

Un historien a dit que Sanson était un exécuteur « humanitaire ». Il est hors de toute contestation, en effet, que durant sa longue carrière, Charles-Henri fit preuve de la plus grande humanité à l'égard des malheureux qu'il devait mettre à mort. On n'a jamais pu lui reprocher la moindre brutalité, le plus petit geste d'impatience et toujours il chercha à adoucir les derniers moments des condamnés. Aussi surveillait-il de près ses aides, dont quelques-uns furent quelquefois indécents ou brutaux. A ce propos on rappellera la phrase par laquelle les Goncourt terminèrent leur récit de la mort de la Reine : « Il ne devait y avoir en ce jour-là de décents que les bourreaux. »

Fouquier-Tinville trouvait naturellement que Sanson avait trop de prévenances pour les condamnés du Tribunal Révolutionnaire. Il n'osait toutefois pas les lui reprocher ouvertement, et se contentait de l'accuser d'incivisme, mot très courant alors et chargé de menaces. Sanson n'en continua pas moins à se comporter vis-à-vis de ces malheureux avec décence, calme et dignité. C'était lui qui avait voulu que les condamnés eussent sur les charrettes le dos tourné au cheval et sur le lieu du supplice le dos tourné à l'échafaud.

Maître Sanson avait, on peut l'affirmer, une profonde horreur de son triste métier. Dès 1789, il comprit que de graves événements allaient se produire et, sans doute, devina quel rôle il pourrait être appelé à remplir. Le 13 septembre 1790, par acte passé par-devant Girardin, notaire à Paris, il démissionna en faveur de son fils aîné. Le garde des Sceaux refusa d'accepter cette démission et Charles-Henri dut continuer à exercer ses fonctions qui, de jour en jour, lui devinrent plus odieuses.

Il avait une aversion insurmontable pour la guillotine dont il évitait de prononcer le nom en l'appelant « la machine ». Henri a dit que son père et lui ne faisaient, pendant la Révolution, que surveiller leurs aides qui étaient chargés du « travail ».

Charles-Henri n'exécuta très probablement que le Roi et la Reine, et cela parce qu'il en avait reçu de la Convention l'ordre formel.

Un jour Fouquier-Tinville fit à Charles-Henri reproche de sa façon de faire. Sanson lui répondit tranquillement « qu'avant l'invention de la machine, il fallait force et adresse pour décapiter avec une épée. Depuis, n'importe qui était capable de faire tomber « le tranchoir ». Son rôle à lui était

de surveiller les aides et surtout de les forcer à hâter l'accomplissement du supplice. Fouquier-Tinville parut approuver Sanson, mais en le quittant il haussa les épaules et lui dit qu'il aurait l'œil sur lui et qu'il ne l'oublie pas. Sinon... et d'un geste de main il lui fit comprendre qu'il pourrait bien être à son tour décapité.

Charles-Henri, on le voit, ne craignait pas de tenir tête à Fouquier-Tinville, alors tout-puissant et redouté de tous.

Une autre fois ce fut au citoyen Langlois, juge au Tribunal Révolutionnaire, qu'il eut à s'adresser. Celui-ci, quelques jours après l'exécution des Dantonistes qui avait eu lieu le 16 germinal an II (30 mars 1794), rencontra Sanson et, lui parlant de Danton, dit : « Il était soûl, n'est-ce pas? » « Pas plus que môi, répliqua l'exécuteur, mais il était superbe. » « Prends garde, Sanson! » grommela Langlois en s'éloignant, tandis que Sanson haussait les épaules.

Charles-Henri voulut hâter le plus possible les exécutions pour épargner aux condamnés alignés devant l'échafaud les affres que leur causait l'attente de leur tour.

On sait que Marie-Antoinette dit à Sanson : « Hâtez-vous » et Philippe-Egalité : « Dépêchez-vous. » Sans nul doute, beaucoup d'autres malheureux, à leur heure dernière, eurent la même pensée s'ils ne l'exprimèrent pas. Les vingt et un Girondins furent décapités en trente-huit minutes; les trente et un de la journée « des Fermiers Généraux » en trente-cinq minutes; les cinquante-quatre de la journée « des chemises rouges » en seulement vingt-huit minutes; les douze de « la conspiration des prisons » en vingt minutes; enfin les quinze condamnés, parmi lesquels était Fouquier-Tinville, en vingt minutes.

Nombreuses sont les circonstances connues de nos jours où Sanson fit preuve de décence et d'humanité. En voici quelques-unes. Quand Sanson arriva à la Conciergerie, le jour de l'exécution de Charlotte Corday, il s'aperçut que la concierge avait l'air souffrante et il lui en fit la remarque. La brave femme, qui connaissait le naturel compatissant de Charles-Henri, lui répondit : « Attendez tout à l'heure et peut-être le cœur vous défaillira-t-il plus qu'à moi. » Sur la charrette, Charlotte Corday resta debout. L'exécuteur l'approuva et lui dit : « Vous faites bien, les chaos vous fatigueront moins. » Peu après d'ailleurs, il lui offrit une chaise, la malheureuse ayant eu une défaillance, mais celle-ci la refusa. Elle ne voulut pas non plus tourner le dos à l'échafaud

comme le lui demandait Sanson auquel elle répondit : « J'ai bien le droit d'être curieuse, je n'en avais jamais vu. » Le 18 brumaire an II (8 novembre 1794), Mme Roland demanda, au pied de la guillotine, à Sanson, d'exécuter avant elle un certain Lamarche qui était dans un état lamentable de prostration. D'abord l'exécuteur refusa, cet homme devant être, selon les ordres qu'il avait reçus, décapité après Mme Roland, parce que plus coupable qu'elle. Puis la noble femme ayant dit : « Pouvez-vous refuser à une femme sa dernière requête? » Sanson fit comme elle demandait.

Le 19 messidor an II (7 juillet 1794), fut exécuté place du Trône renversé l'abbé de Salignac-Fénelon, qui avait consacré les dernières années de sa longue vie au redressement moral et au bien-être matériel des petits ramoneurs savoyards. Ayant aperçu de la plate-forme quelques-uns de ces enfants, il demanda à Sanson de lui accorder la grâce de les bénir une dernière fois. L'exécuteur y consentit tout de suite. Alors Sanson et une partie des assistants baissèrent religieusement la tête en même temps que les petits Savoyards, détail précieux à connaître que l'on tient d'un témoin oculaire.

Enfin, le 4 thermidor an II (22 juillet 1794) eut lieu le supplice de quarante-cinq condamnés qu'un témoin, l'abbé Carrichon, a longuement raconté. Le prêtre dit qu'il remarqua très nettement que Sanson, et sur ses ordres ses aides, aidèrent les condamnés à descendre des charrettes, et cherchèrent visiblement à hâter les apprêts des exécutions. Ils s'arrangèrent de leur mieux pour éviter aux malheureux la vue des décapitations successives. L'abbé ajouta : « Je sus gré aux exécuteurs de la tenue qu'ils observèrent et de leur sérieux constant, sans aucun air rieur ou insultant. »

Voilà beaucoup de preuves de l'humanité de Sanson; n'a-t-on pas le droit de dire qu'on doit en ignorer nombre d'autres? En effet, il est naturel que l'on ait des détails sur les exécutions sensationnelles (si l'on ose parler ainsi), comme celles que l'on vient de raconter. Au contraire, on ne sait à peu près rien des exécutions de petites gens, lesquelles étaient de beaucoup les plus nombreuses, dont les spectateurs étaient clairsemés, mais il est permis de penser qu'à tous ces humbles Sanson donna aussi des preuves de son humanité.

Fatigué, déprimé et, aussi, malade, Sanson démissionna le 13 fructidor an III (30 août 1795) et son fils le remplaça le 18 fructidor (4 septembre). Pendant quelques années, il conserva une certaine activité, mais ne sortit guère que pour

aller à l'église Saint-Laurent et venir à Brie-Comte-Robert. Peu de temps avant sa mort, il alla voir ce qui subsistait de l'église située là où se trouve de nos jours l'église de la Madeleine, église qui avait été commencée en 1764 et dont la Révolution avait interrompu la construction. Napoléon avait projeté de faire construire à cet endroit un temple à la gloire de la Grande Armée.

Sanson était à peine arrivé que survint l'Empereur, suivi d'une brillante escorte. Sanson se dissimula de son mieux, mais Roustan le découvrit et l'amena devant Napoléon. Celui-ci lui demanda ce qu'il faisait là et lui prit des mains un volume des œuvres de Racine. Puis le dialogue suivant s'engagea : « Qui êtes-vous? » « Sire, je suis Sanson l'exécuteur. » Napoléon jeta le livre et reprit : « Remplissiez-vous vos fonctions en 1793? » « Oui, Sire. » « Si un jour une réaction contre moi...? Si des misérables osaient...? » « Sire, j'ai exécuté Louis XVI. » Napoléon pâlit et reprit avec brusquerie : « Ramassez votre livre et sortez de ma présence. » Cette anecdote, dont Henri Sanson a dit qu'elle était parfaitement authentique, ne prouve-t-elle pas mieux que beaucoup de phrases que Maître Sanson était « quelqu'un »?

Peu de temps après, Charles-Henri perdit rapidement ses forces. Il mourut le 4 juillet 1806, âgé de soixante-sept ans et demi, après avoir reçu le sacrement de l'Extrême-Onction. Un service funèbre fut célébré en l'église Saint-Laurent et le corps inhumé dans un caveau provisoire au cimetière du Nord (actuel cimetière Montmartre).

Le 24 février 1829, Henri acheta une concession de terrain à perpétuité pour son père, son propre fils et lui-même.

Jusqu'en 1904 la tombe des Sanson fut entretenue et fleurie. Depuis lors, seuls quelques curieux viennent encore, de temps en temps, voir la sépulture où reposent pour l'éternité les corps des trois derniers Sanson (1).

(1) Cette biographie de Charles-Henri Sanson est le résumé d'une biographie qui est le chapitre principal d'une *Histoire des Sanson* actuellement achevée, mais inédite. (Note de l'auteur.)

LA JEUNE FILLE DE NANTES

par MADELEINE BARIATINSKY

La vieille grand-mère essuya ses yeux avec le mouchoir bien propre et plié en quatre qu'elle venait de sortir de son sac, un sac usé comme elle, mais qui, à son exemple, durerait encore un bout de temps.

— Ainsi donc, ma pauvre fille, te voilà repartie, disait-elle à sa petite fille, assise sur la banquette. La grand-mère était debout au milieu du compartiment, embarrassée par les étrangers qui s'y trouvaient, nous, et un jeune soldat, cigarette au bec, installé nonchalamment dans le coin près du couloir. La paupière à demi baissée, il observait la grand-mère, mais il ne paraissait pas un mauvais garçon.

— Pourquoi donc que t'as voulu retourner à Angers, ma pauvre fille? poursuivait la grand-mère. Pour sûr qu'ici on t'aurait trouvé une place aussi bien, sinon meilleure. Je ne ferai plus de vieux os, tu serais restée près de moi.

La fille ne répondit pas. Impassible, elle regardait droit devant elle. Elle éclatait dans un corsage enjolivé d'une broche ovale, genre ancien, sur laquelle une bergère Trianon faisait des grâces. La jupe de la fille, d'un rouge pourpre qui s'empoignait avec le rouge sang du corsage, était tendue à craquer sur ses cuisses et sur ses genoux. Elle avait des bas en soie artificielle, des talons hauts un peu tournés, une indéfrisable que la pommade ne parvenait pas à calmer, un collier de perles fausses, et, presque à chaque doigt, une bague à « dix francs dans la sciure ». Blafarde, luisante de crème, sa figure était couverte de pustules; et elle aurait eu l'air complètement stupide sans une lueur

qui, par intermittence, allait et venait dans ses petits yeux gris.

Avec le coin de son mouchoir, la grand-mère fit disparaître une larme qui descendait lentement le long de sa joue tannée.

— Dis, ma fi, t'aurais pas été aussi bien ici qu'à Angers? Tu serais venue passer le dimanche avec moi.

La fille ne paraissait pas entendre. Le reste de la famille était sur le quai, rangée en rang d'oignon, le visage levé vers la fenêtre du compartiment, pour la politesse. Il y avait un homme, une femme, deux enfants, un garçon et une fillette. La fillette tirait sur le bras de son père pour s'en aller. Le garçon, du bout de son soulier blanc de poussière, dessinait sur l'asphalte des ronds invisibles. Sa mère lui donna une tape. A n'en pas douter, l'homme était le fils de la vieille. Il lui ressemblait, mais de façon molle, fuyante, comme s'il n'avait pas eu le courage d'assumer ses traits simples, nets, et qu'il ait jugé plus prudent de les recouvrir de joues, de bajoues, de doubles mentons, afin de ne pas risquer d'être entraîné par eux vers la bienveillance, la dignité, l'oubli de soi. Alors que sa mère se tenait si droite, bien ajustée dans son corsage de satin noir, élimé mais très pourpre, lui, laissait glisser son ventre et tomber ses épaules. Il portait une chemise ouverte; il avait tort. Malgré la température, sa femme s'embellissait d'un renard qu'elle inspectait de temps en temps, furtivement, avec satisfaction. C'étaient sûrement des gens « dans le commerce », point trop fiers d'avoir pour mère une paysanne. Du reste, ils ne faisaient aucun effort pour engager la conversation avec le compartiment. Ils étaient là en figurants, attendant le départ du train pour emmener la grand-mère qui, j'en avais peur, devait demeurer chez eux.

La grand-mère avait laissé passer un instant, espérant une réponse qui ne vint pas; puis elle toussota deux ou trois fois, intimidée à la pensée que nous et le soldat devions la regarder.

— C'est que, vois-tu, reprit-elle d'une voix basse et presque hésitante, quand on est vieux, on s'attache.

Elle avait l'air de chercher des excuses. Ce n'était pas la peine, la fille était absente.

La grand-mère jeta un coup d'œil autour d'elle. Le soldat avait eu le temps de baisser les paupières; Jean, qui était fatigué, avait une expression si lointaine qu'elle ne s'occupa pas de lui; quant à moi, j'examinais justement le quai avec attention. Elle ne prit pas garde, la pauvre vieille, que le champ du regard est assez vaste pour qu'on puisse voir de côté, même si l'on paraît absorbé par ce qui se passe devant soi. Elle leva lentement la main, une main que l'on eût dit pesante et pas trop sûre encore de ce qu'elle allait faire, étendit le bras, et, du bout des doigts, toucha l'épaule de sa petite-fille. La fille ne sourcilla pas. Pendant un court moment, la grand-mère abandonna sa main où elle l'avait posée, la contemplant comme un objet qu'elle était la première étonnée de trouver là, séparé d'elle; oui, comme un objet que l'on aurait oublié dans un endroit incongru. Et pourtant, n'était-ce pas sa place? Cette épaule inerte, combien de fois n'avait-elle pas dû la laver, la choyer, la dorloter, quand la fille était petite? La grand-mère retira sa main et recula imperceptiblement.

— Tu sais bien, dit-elle d'un ton un peu oppressé, tu sais bien que les autres, c'est pas pareil que toi. A leur mode, ils ne sont pas mauvais; ne te fais surtout pas des idées, lorsque tu seras loin. Les petits sont mignons, et, quand ils sont malins, plus souvent qu'à leur tour, c'est de leur âge. Toi, autrefois, t'étais comme eux, et, avant toi, ma pauvre Phémie... C'est pourquoi toi, vois-tu, c'est pas pareil; tu es tout ce qui me reste de ma Phémie...

On ne peut même pas dire que la fille ait été de pierre : elle avait tout simplement disparu sans laisser d'adresse, tout au moins à l'intention de sa grand-mère; — parce que, dans ses yeux trop rapprochés, vacillait une flamme dure, sournoise, et qui donnait à penser. Elle se dépêcha de l'éteindre et redevint bloc des pieds à la tête.

Cette fois, la main de la grand-mère se crispa sur son sac. Elle ne pleurait plus. Son visage s'était fermé; comme si sa peau de parchemin, tellement utile pour

faire front contre le vent, la pluie, le soleil, était devenue un masque derrière lequel elle allait pouvoir, pendant une fraction de seconde, s'abriter et reprendre des forces. Son regard s'était tourné vers l'intérieur, et, au tréfonds d'elle-même, elle avait dû retrouver l'image de la fille, quand celle-ci était toute petite, quand elle venait en trébuchant déposer au creux de ses jupes un bout de chiffon, une plume de pigeon (de celles du dessous, toutes douces, encore à demi duvet) ou bien l'image plus ancienne où elle lui tendait les bras, quand elle apprenait à marcher, bien moins hardie que le poulain du voisin dans la prée, hésitant, se reprenant, se décidant tout à coup à tanguer de sa petite chaise jusqu'à la table où la grand-mère, qui la guignait du coin de l'œil, était à écosser des pois, puis se jetant enfin contre ses jambes en criant de bonheur... Il y avait aussi l'image du jour où elle avait été pour la première fois à l'école du bourg, où elle s'était pendue au tablier de sa mémé en la suppliant de la ramener à la maison, tant les autres et le maître lui faisaient peur, à cette grosse petite boulotte si sotte... Pourtant, le matin même, un matin de début d'octobre (de fines brumes s'élevaient au-dessus des prairies, à la fraîche), elle n'avait pas été peu fière, la petite, de voir préparer son cartable!... On y avait mis une ardoise neuve, un crayon d'ardoise tout neuf aussi, une petite éponge, et, pour finir, dans un mouchoir propre, un quignon de pain frotté de rillettes pour la récréation de dix heures. Ah! c'était une bonne petite, dans ce temps-là, la petite, et, quoi qu'elle soit devenue depuis (la grand-mère ne l'avait pas ramenée à la maison, et, de l'instant qu'elle s'était accoutumée à l'école, elle n'avait plus jamais été la même); oui, quoi qu'elle soit devenue, elle n'en avait pas moins été sa petite, ce bout de bonne femme ronde comme une pomme, trébuchante et piaillante dans ses jupes. Aux genoux, ces portes faites pour recevoir d'abord un homme, puis un enfant qui trébuche et vient demander protection, la vieille avait eu une faiblesse. Puis elle s'était redressée pour laisser monter en elle le sourire qui allait éclore sur ses joues raidies par le sel des larmes, sur

ses lèvres qui jamais n'avaient désappris à sourire. J'avais le cœur serré. Comment se faisait-il, elle si fine, si digne, elle qui devait en savoir si long sur le relatif de la vie, comment se faisait-il — surtout dans un tel cas — qu'elle crût encore à la maternité, loterie pire que le mariage, que l'amour, presque toujours duperie, à moins que l'on ne se dupe soi-même? Et *qui* en aurait le courage?

Elle en avait le courage. Après tout, c'était son rêve, et chacun a droit à un rêve, même au plus humble, même sachant que ce n'est qu'un rêve. Le sien, elle le tenait bien. A la voir, on croyait voir Phémie devant soi. Car, désormais, il ne s'agissait plus de la fille. Phémie était là, gaie, franche, généreuse, point avare de son cœur, comme sa mère; mais, par malheur, pas trop chiche non plus de son corps. Eh bien, tant pis. Elle avait eu son plaisir, et, si elle avait fait du mal, du moins ça n'avait été qu'à elle seule. Bonne Phémie!... La grand-mère eut soudain un sourire de jeune fille, le reflet de celui de Phémie, le soir qu'elle s'était donnée pour la première fois au bord de la prairie, protégée par une haie vive d'églantiers. Il y avait déjà longtemps qu'elle attendait ce moment-là, et un garçon ou un autre ne faisait rien à l'affaire.

— Phémie,... commença tendrement la vieille. Elle s'arrêta net. Elle eut un regard vers la fille, pour voir si le nom de sa mère avait eu le pouvoir de l'éveiller. Bien sûr que non. La grand-mère n'insista pas; mais, cette fois, elle n'allait pas se laisser frustrer de la présence de Phémie, de cette réalité qu'elle venait de ramener toute chaude du fond de ses entrailles : Phémie dure à l'ouvrage et toujours de bonne humeur; Phémie qui, à la nuit tombante, à l'heure où les galants passent à bicyclette sur les routes, courait vite à son bout de miroir pour lisser ses cheveux; Phémie dont elle croyait encore entendre le rire; Phémie pleurant à gros sanglots, les coudes appuyés sur la table, le soir où elle était revenue de la ville avec un poupon dans les bras. Non, elle n'allait pas se laisser dépouiller de Phémie, elle qui avait serré si fort sur son cœur la mère et la petite, pour bien leur faire comprendre qu'elles n'avaient plus rien à craindre. Elle se détourna

résolument de la fille et nous examina l'un après l'autre. Nous, nous étions d'une autre espèce. Pas trop tirés à quatre épingles, c'est vrai, surtout après une journée flânée au grand soleil, dans la poussière du port de Nantes; mais malgré tout des étrangers, et peut-être même des Parisiens, puisque le train allait jusqu'à Paris. J'étais un peu déçue de n'avoir pas été choisie par la grand-mère pour être honorée du cadeau de Phémie, mais je connaissais trop la réputation que le reste de la France fait à mes concitoyens pour m'en étonner beaucoup. Restait le soldat. Nul besoin de préparation avec lui. Il paraissait même s'attendre à ce qui allait arriver. Il s'était redressé sur la banquette, il avait jeté sa cigarette, et, sans dévisager absolument la grand-mère, ce qui n'aurait guère été poli, son regard était près à recevoir le sien à la première occasion. Il avait de jolis yeux bruns caressants, une petite moustache, un teint uni et coloré par le grand air, des cheveux plus longs que ne l'autorise le règlement, un calot de fantaisie et une chevalière avec ses initiales entrelacées. Mais on voyait bien que ce n'était pas un mauvais garçon. Un peu faible peut-être... Bah! cela passerait; il était jeune.

La grand-mère lui sourit et il lui rendit son sourire en lui faisant un petit salut de la tête, comme s'ils étaient déjà d'anciennes connaissances.

— Si vous aviez connu ma Phémie... dit-elle.

Elle s'arrêta de nouveau. Mais, cette fois, ce n'était pas par vergogne, loin de là. Le soldat était tout disposé à entendre parler de Phémie, à apprendre sur elle tout ce qu'on voudrait bien lui en dire. Il restait l'oreille en suspens, l'œil intéressé. C'est justement pourquoi il convenait de garder les formes.

— Vous faites votre congé? demanda la vieille.

— Oui, c'est long, soupira le soldat, l'air abattu soudain.

— Dame, chacun doit y passer, dit la grand-mère.

— C'est pas une consolation, assura le soldat.

— Vous êtes bien nourris, au moins?

— Ça dépend, dit le soldat. Souvent, c'est fayots sur fayots.

— Et la viande?

— Faut pas se plaindre. Le plus dur, c'est de se tourner les pouces toute la sainte journée.

— C'est-y pas malheureux, s'écria la grand-mère, de vous garder à ne rien faire quand les grands travaux vont commencer! Vous êtes de la campagne?

— Oui, dit le soldat.

— Vous devez leur manquer, à la ferme.

— Oh! dit modestement le soldat, ils ont gagé quelqu'un d'autre. Je suis un gars de l'Assistance.

— Pas possible! s'exclama la vieille.

— Si, dit le soldat.

La grand-mère eut un petit geste en direction de la fille.

— C'est ce qu'elle aurait été, dit-elle, si je ne m'étais pas trouvée là. C'est une enfant de l'amour.

— Oui? dit le soldat avec beaucoup de politesse, comme s'il ne pouvait y avoir le moindre rapport, sur le plan social, entre l'aventure arrivée à sa propre mère et, à peu près à la même époque, à la fille de son interlocutrice. Elle a eu de la chance de vous avoir, ajouta-t-il en lançant un regard furtif vers la fille. Plus de chance que moi.

— Vous pensez bien, dit chaleureusement la grand-mère, que j'allais pas les laisser sur le pavé! Si vous aviez connu ma Phémie à cet âge; il n'y avait pas plus belle fille. Toujours allante, avantageuse à l'ouvrage. Ah! elle m'a donné de l'agrément. Seulement, elle était trop bonne; c'est ça qui l'a perdue.

Le soldat leva un sourcil interrogateur.

— Forcément, dit la grand-mère. Faut vous expliquer que j'étais restée veuve. Le patron avait eu des malheurs, et, pour tout vous dire, il buvait. Je ne lui en veux point, pauvre homme, ça arrive bien que trop souvent. Mais il a tant fait qu'il s'en est allé de la poitrine. On en a eu, du mal, moi et la Phémie, à cause des dettes. Le monde était bon pour nous; Phémie n'a même pas

fini son école : on la demandait partout, parce que, comme je vous le disais, le travail lui fondait dans les mains.

Je me demandais si le travail fondait aussi dans les mains de la fille. Elles étaient posées, sans vie, sur ses genoux épais. Leurs bagues bon marché creusaient chacune un petit sillon entre deux bourrelets de chair. Elles me produisaient une impression horrible, ces mains cramoisies, monstrueusement parées. C'est comme si elles avaient été chargées d'exprimer le silence de la fille, ou plutôt le degré de l'opacité derrière laquelle elle s'était retranchée. La grand-mère continuait :

— On gagnait assez bien; mais, dame, deux femmes seules, c'est dur. C'est alors que ma Phémie a eu l'idée d'aller en ville.

Le soldat réfléchit un moment; il devait peser le pour et le contre.

— C'était peut-être pas une mauvaise idée, dit-il enfin. Il y en a beaucoup qui vont en ville.

— Elle aurait mieux fait de rester par chez nous; on ne connaît pas son destin, allez. Au début, elle n'était pas malheureuse. Elle m'écrivait; j'avais mon mandat tous les mois. Mais est-ce que j'aurais pas mieux aimé l'avoir, elle? L'argent ne remplace pas l'amitié.

C'est presque avec emportement que la grand-mère avait dit ces derniers mots. Ah! elle avait dû en avoir du regret de l'absence de Phémie! Que la maison avait dû lui paraître vide, quand elle rentrait à la nuit tombée, une fois sa journée faite. Vide et sonore, comme toutes les maisons où l'on vit seul, au point que parfois l'on n'ose pas déplacer une chaise, ou poser sans précaution un bol sur la table pour ne pas déclancher un bruit qu'aucune oreille humaine ne sera là pour recueillir et pour interpréter. Je voyais la grand-mère assise, les mains ballantes auprès de l'âtre, sans autre compagnie que le tic-tac démesuré de l'horloge. A quoi bon ranimer les tisons, et pour qui? Dans ces temps de solitude, elle avait dû plus d'une fois aller se coucher sans souper. Elle n'a guère de saveur, la beurrée que l'on ne partage pas.

La vieille grand-mère avait eu un regard presque involontaire pour sa petite-fille. Mais, cette fois, c'était un regard qui malgré lui jugeait, qui prenait la mesure et qui faisait le tour de cette créature assise en face d'elle et pourtant à mille lieues d'elle, issue de Phémie et pourtant aussi différente de Phémie qu'il est possible de l'être. La grand-mère soupira. Il y avait de quoi.

— Personne ne pourra jamais remplacer ma Phémie... dit-elle à mi-voix, comme à elle-même. Puis, après un instant, de nouveau toute animée, toute disposée à reprendre son récit et même se reprochant ce temps d'arrêt où elle avait été égoïste, où elle avait plus pensé à elle, à Phémie, qu'à celui qui l'écoutait si obligeamment, elle ramena ses bons yeux affectueux sur le soldat et lui sourit. Et il lui rendit son sourire, comme un brave garçon qu'il était, dans le fond.

— Oui, au début, ça n'allait pas trop mal. Faut bien endurer ce qu'on ne peut empêcher, pas vrai? Puis voilà qu'un mois, deux mois se passent; les mandats arrivaient toujours, mais plus de nouvelles. Alors, j'ai fait un bout de billet et je me suis mise à attendre. Mais, à chaque fois, le facteur passait sans s'arrêter. Du coup, je me suis décidée d'aller en ville. Avec le train, c'est pas trop difficile, quoique, dans ces temps-là, je n'avais point encore voyagé et je croyais que les gens dans la rue riraient en me voyant. Pourtant, je me disais, avec une langue on se tire toujours d'affaire.

— C'est vrai, dit le soldat.

— Un soir, j'étais en train de balancer quand je partirais. Le lendemain, il y avait la laverie à la mère Tessé, la boulangère, mais le jour d'après je pouvais me mettre en route. Voilà qu'on heurte à la porte! Mon sang ne fait qu'un tour. On dirait la façon de Phémie, je me dis; mais pourquoi donc qu'elle frappe si bas, comme si elle ne voulait pas montrer que c'est elle? Il faisait grand'nuit, mais j'ai pas été longue à ouvrir. Et qu'est-ce que je reçois dans mes bras? Ma Phémie. Et celle-là, qui ne pesait guère à l'époque...

— Elles ont eu de la chance de vous trouver, répéta le soldat.

— Est-ce que c'était pas ma fille? dit la vieille. Fallait voir comme elle pleurait! c'était une pitié. J'essayais bien de la remonter; mais c'était la honte.

— Ça se comprend, dit le soldat.

— T'es pas la première, que je lui répétais. Ni la première, ni la dernière. Et ta petite, est-ce qu'elle n'est pas mignonne? Ils vont nous montrer du doigt, qu'elle disait, Phémie. Et quand je pense que c'est moi, mère, qui ai amené ça sur votre tête. C'est tout ce qu'elle savait me répondre. Où prenait-elle ces idées-là? Qu'est-ce que ça pouvait me faire puisqu'elle était revenue? Et même si c'était vrai, c'était pas une raison pour se laisser mourir. A force de pleurer, elle a fait comme son père, elle s'en est allée de la poitrine; elle m'a laissée seule.

— Il y avait la petite, hasarda le soldat.

— Oui, il y avait la petite, dit distraitement la grand-mère.

— Et le père? demanda le soldat, qui avait de l'usage.

— J'ai jamais pu savoir qui c'était. Quand je lui en parlais, à ma Phémie, elle pleurait encore plus fort. Je lui disais : c'est-y quelqu'un de la ville? Je ne veux rien dire, qu'elle criait, ils m'ont fait trop de mal... Trop de mal... Jusqu'hannui, j'ai jamais su si c'était un marin, un monsieur, ou un ouvrier du port...

Le soldat était plongé dans ses réflexions. Peut-être songeait-il à son père, ou à sa mère, tout aussi inconnus.

— Ce que c'est que la vie, dit-il en soupirant.

— Oui, dit la grand-mère en écho... Mais c'est pas tout ça, l'heure tourne; il va falloir que je descende.

La fille allait-elle enfin sortir de sa torpeur puisqu'en effet l'heure avait tourné et que le train allait partir dans quelques minutes? La grand-mère s'était remise à la considérer, et, petit à petit, sur sa bonne figure, renaissait toute l'affection qu'elle avait pour elle, dès qu'elle n'avait pas le malheur de la voir avec les yeux des autres ou de la comparer en esprit à Phémie.

— T'as bien tout ce qu'il faut? demanda-t-elle à la fille.

— Oui.

Elle avait la voix de son visage; grasse, maussade, une voix à ne pas prendre avec des pincettes. Et, naturellement, elle n'avait pas daigné changer la direction de son regard.

La grand-mère, fébrilement, s'était mise à fouiller dans son sac, s'embrouillant dans sa hâte à trouver quelque chose que, pourtant, elle avait dû préparer à l'avance. Enfin, elle sortit un billet soigneusement plié. Cinquante francs, cent francs peut-être, économisés non sans mal.

— C'est pour toi, dit-elle à la fille.

Celle-ci leva une main nonchalante, saisit le billet et le glissa dans son corsage. Elle oublia de remercier. Le soldat détourna la tête. La grand-mère eut un gros soupir.

— Allons, il faut que je parte, dit-elle.

— Au revoir, dit la fille.

Le soldat s'était levé et se tenait debout dans le couloir, devant la porte. La grand-mère se pencha et embrassa la fille sur les deux joues. Elle se laissa faire.

— Au revoir, ma pauvre fille, dit la grand-mère.

Avant de passer la porte, elle eut un dernier regard en arrière. Cette fois, la fille la regardait aussi, tandis que sur sa figure s'ébauchait une grimace que l'on pouvait interpréter comme on voulait, au choix. La vieille, soudain, eut l'air perdue, pressée de s'en aller comme si elle venait de recevoir un coup. En sortant à l'aveuglette, elle se heurta contre le soldat.

— Oh! pardon, dit-elle.

Le soldat avait une expression encore plus gênée que la sienne. Mais, en la voyant devant lui, contre lui, toute menue et désemparée, tout à coup il se mit à sourire, d'un sourire de plus en plus attendri, d'un sourire de petit-fils, et il lui tendit la main.

— Au revoir, grand-mère, dit-il. Et bonne continuation.

Le visage de la grand-mère s'illumina. Je la voyais de profil. Elle avait des larmes plein les yeux, mais elle était contente.

— C'est-y à Angers que vous allez? demanda-t-elle au soldat.

Il eut un air penaud que sur le moment je ne m'expliquai pas.

— Oui, dit-il assez bas, comme à regret.

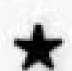
La grand-mère ouvrit de nouveau son sac, et, cette fois, trouva tout de suite ce qu'elle cherchait : un second petit billet qu'elle mit dans la main du soldat.

— Tiens, mon gars, dit-elle; ça sert toujours. Tu penseras à la grand-mère en buvant à sa santé.

Le soldat restait interdit, le billet dans le creux de sa main entr'ouverte, comme si quelque chose le retenait d'accepter. La vieille, bien plus petite que lui, le regardait d'en dessous, prête à rire, jeune, ravie de la bonne idée qu'elle venait d'avoir. Le soldat n'y put résister; il l'embrassa.

— Merci, grand-mère, je penserai à vous; c'est promis.

Quel dommage qu'il n'ait pas été du côté de la fenêtre pour faire signe à la grand-mère tandis que le train s'éloignait. Le dos tourné au compartiment, il était resté dans le couloir. La fille, sans se déranger, agita deux ou trois fois en l'air une main qui lui appartenait à peine. Traînant la semelle, la famille était déjà loin. La vieille demeurait presque seule sur le quai, les épaules secouées de sanglots, le mouchoir à la bouche. De qui se sentait-elle si cruellement arrachée, de la fille ou du soldat?



Nous avions quitté la gare de Nantes; Jean s'endormait, exténué. C'est que, le matin, nous étions partis de bonne heure pour aller prendre le train, coupant à travers les prés tendus de l'argent des toiles d'araignées de l'aube — et puis, quelle belle journée nous venions de passer!... Une fois dans la ville, une fois bu le premier

verre de Muscadet en l'honneur de la cité, le soleil, l'air léger nous avaient fait signe et nous avions commencé d'errer par les rues coupées, comme autrefois de deux couleurs le costume des hérauts et des pages, mi-partie d'ombre, mi-partie d'aveuglante lumière; puis, nous avions gravi les cent marches qui mènent au chemin de ronde du joli château de la duchesse Anne, gris tendre, gris roucoulant contre l'azur du ciel; puis nous étions passés par un marché, charmant marché! marché aux fleurs et aux légumes, aux toiles de tente faiblement agitées, frais comme le printemps et arrosé de frais, nous offrant avec un abandon royal le secret des cœurs de choux et de laitue, la barbe emmêlée des poireaux, l'innocence des oignons nouveaux et le coup de clairon des tomates, et où, pour l'honneur de notre jardin, à cent kilomètres de là, nous avions débattu le prix de plantes en pots que nous n'avions nullement l'intention d'acheter; puis, d'un pas silencieux, nous avions franchi le porche de la cathédrale, parcouru les travées solennelles où, soudain, s'était trouvé devant nous le fameux tombeau de Michel Colombe, et nous avions admiré la beauté des gisants aux pieds raidis desquels veille à jamais la levrette et les quatre figures de coin dont l'une, la Luxure, à moins que ce ne soit l'Illusion miroir en main montre de face un visage ravissant qui rappelle, par son sourire tendrement équivoque, celui des Vénus de Cranach, tandis que de dos, à la place de la chevelure, se renfrogne et grimace un ermite. Chère journée! journée hors du temps, hors souci, journée où nous nous efforcions, l'un et l'autre, de repousser dans l'inconscient tout ce qui aurait pu brouiller, gâter les ondes. Ce n'était pas difficile; nous étions de bonne volonté. Ce n'était pas non plus très facile, car précisément le bonheur ne se laisse pas capturer à volonté, ni la paix de l'esprit, ni l'âme détendue. Un peu mélancoliques — mais faisant semblant de ne pas l'être — nous étions ressortis sur la place écrasée de soleil, et, après avoir décrété que nous avions grand faim, nous avions été manger des babas et des éclairs au

café, nous régalant, ou prétendant nous régaler, prétendant être tout simplement là en vacances, comme si l'on pouvait être en vacances quand une ombre, si subtile soit-elle, persiste, quand on se sent le cœur un peu, un tout petit peu lourd. Mais... était-ce vraiment ainsi? Ne nous étions-nous pas, au fond, vraiment régalés, comme ces enfants que l'on conduit, dans leurs beaux habits du dimanche, choisir après la grand-messe justement des éclairs au café et des babas au rhum que la « demoiselle » de la pâtisserie arrose vite d'une main experte? Oui, à la réflexion, je crois que nous nous étions régalés. En tout cas, nous étions repartis bras dessus, bras dessous et nous avions piqué droit sur le grand vide qu'ont laissé les bombes, en plein centre de la ville, mais dont personne ne semblait tellement se soucier, tant était vivante et joyeuse, ce matin de mai-là, l'activité de la foule. Sans parvenir à la trouver, nous cherchions la place Graslin et nous tournions dans l'enchevêtrement des rues qui auraient dû nous y conduire mais qui se refusaient à nous la restituer, ainsi que des voyageurs pris, la nuit, dans le cercle des fées. Naturellement, nous avions parlé de fées, de korrigans, des esprits de la lande. N'étions-nous pas aux portes de la Bretagne? Il ne faut jamais laisser passer l'occasion de voyager, quand on voyge, même s'il ne s'agit que d'une excursion de rien du tout, même si quelque chose vous murmure que peut-être, le soir, les soucis vous attendront à la maison bien qu'ils vous aient, n'est-ce pas? résolument quittés pour la journée. Enfin, nous l'avions découverte, cette place Graslin, ronde comme une montre dont le remontoir serait ce délicieux petit théâtre à colonnes intact, Dieu soit loué, malgré quelques égratignures. Assis à la terrasse d'un café, nous avions bu un second verre de Muscadet. Etait-ce de nouveau pour rendre hommage à la cité, ou pour nous donner du montant? Nous nous étions levés si tôt!... Eh bien, pour nous remonter tout à fait, nous avions décidé de faire un bon déjeuner. Le garçon du café — un très gentil garçon de café — avait justement, tout proche, un restaurant renommé à nous

recommander, et, vraiment, nous avions fait un excellent déjeuner. En souvenir des étés d'enfance, en Bretagne, des palourdes, du bouquet, des bigorneaux et du beurre frais, et, en suite, une de ces matelottes d'anguilles! Peut-être n'étions-nous pas très bavards — on ne peut pas toujours parler, après tout — mais réellement, cette fois, l'espoir recommençait tout doucement à palpiter au dedans de nous, à nous chuchoter mystérieusement qu'il était tout prêt à renaître pour de bon, de sa belle vie d'espoir aussi peu frelaté que le Muscadet qui accompagnait notre repas, qu'il allait s'envoler et que nous n'avions qu'à le suivre. Quelle nouvelle! Pour l'encourager, cet espoir chéri, nous avions repris du café, et, effectivement, le voyant devant nous, mouette blanche et grise qui battait des ailes, nous nous étions laissés emmener jusqu'au port.

Qu'il était beau, ce jour-là, le port de Nantes, belle l'île aux chantiers, solidement amarrée au milieu du fleuve, belle la courbe du fleuve, miroir du ciel nuancé de fumées, beau le bleu fin du ciel sur lequel se dressaient des mâts, des vergues et des cheminées. C'était comme un cadeau, un secret à la portée de la main, dévoilé à des milliers de personnes, dévoilé à nous seuls. Nous allions et venions à pas lents sur les quais. Les bateaux, dans les bassins de radoub, brillaient rouge vif, car ils venaient d'être passés au minium, et au loin éclatait, verte comme une salade, la toile d'un cirque, énorme cylindre posé au milieu du panorama. C'est alors que nous avions déclaré que nous partions pour les Antilles, et, chaque fois que notre promenade nous ramenait en direction de Saint-Nazaire, en aval, nous jurions sentir déjà l'odeur marine, le vent du large. Justement, au bout de l'île, sur l'autre rive, se trouvait un grand navire. L'éloignement nous empêchait de distinguer son nom, mais il nous convenait parfaitement : il appareillerait un jour; quelle belle traversée nous allions faire! Pour le moment, on n'apercevait personne sur le pont, que deux jeunes femmes ou jeunes filles, l'une en rouge et l'autre en blanc, à l'avant, accoudées au bastingage.

Nous nous demandions, par jeu, qui elles étaient, quand, tout à coup, sans crier gare, Jean avait levé le bras et leur avait fait des signaux que sans doute elles n'avaient pas pu voir non plus, ou qu'en tout cas elles n'avaient pas retournés; et il avait été un peu déçu — juste l'ombre d'une ombre glissant sur ses traits — de n'avoir pas obtenu de réponse de ces belles inconnues (car sûrement elles étaient belles) avec lesquelles, parmi des milliers d'autres, on voudrait faire un grand voyage, danser chaque nuit pendant la traversée et aux escales, auxquelles on raconterait tout, son passé, son présent, ses projets au clair de lune, tandis que s'élargit derrière soi la traîne étincelante du sillage et que précisément le vent du large relève les cheveux et fait flotter les plis de la robe du soir de la bien-aimée éphémère, de la bien-aimée pour toujours. Tant pis : il ne manque pas d'inconnues par les rues, par les ports, par le monde. Nous leur avions tourné le dos et nous nous étions remis à marcher. Il était clair, cependant, que nous n'allions plus aux Antilles. Mais il ne fallait pas, surtout, perdre courage. Certes, le rêve a une puissance terrible, capable de faire éclater les cadres de la vie; pourtant, cette matelotte d'anguilles aux lardons fumés, ce Muscadet partagés en commun qui, tout à l'heure, avaient de nouveau jeté entre nous un pont — bien modeste, c'est vrai, quant à son origine — cette matelotte et ce Muscadet n'avaient peut-être pas encore fini de faire leur office, et, peut-être, si nous avions la chance de poser les yeux sur quelque spectacle qui non seulement détournerait le cours de nos pensées, mais nous permettrait d'extraire de nous-mêmes un sourire échangé sans réticences ou l'une de ces petites phrases qui n'ont guère d'apparence pour autrui, mais qui démontrent de façon éclatante qu'au fond l'on s'entend merveilleusement bien sur presque tous les sujets, peut-être alors pourrions-nous retrouver la mouette blanche et grise qui, une demi-heure auparavant, nous avait conduits jusqu'au port. Quelque chose me disait — nous disait, peut-être — qu'elle n'avait pas à jamais disparu.

Pendant que, prenant de grandes précautions vis-à-vis d'elle, l'un envers l'autre, nous la poursuivions d'une allure un peu trop tranquille, comme s'il ne s'agissait que de nous promener, notre mouette s'était curieusement métamorphosée. Elle était devenue une petite place, bien close de trois côtés, plantée d'arbres au fond — c'étaient, je crois, des tilleuls — avec vue sur le port et premier plan de monument. Car, cinq minutes plus tôt, ne nous doutant encore de rien, nous nous étions mis à gravir une pente assez raide s'élevant au-dessus des quais, puis quelques marches conduisant à un monument consacré aux Morts de la Marine devant lequel, par vague à l'âme, nous nous étions assez longuement arrêtés, puis, le contournant, nous avions débouché sur cette petite place. Elle était entièrement déserte. à l'exception d'une fillette en sarrau noir, aux cheveux blond paille, brillants et coupés courts, qui, à cloche-pied, poussait de la semelle un palet dans les cases d'une marelle qu'elle avait entrepris de jouer contre elle seule — et de gagner — et aussi d'une vieille tricotant au soleil, assise sur un des bas-côtés du socle du monument. Beaucoup auraient contesté le pouvoir magique d'un tel lieu, complètement dépourvu d'animation et même d'intérêt esthétique, car il n'avait rien de remarquable que la couleur d'or vert que prenaient les rayons du soleil passant à travers les feuilles, que la couleur du ciel, d'un bleu plus soutenu que sur le port à cause de l'absence de fumées, de l'intensité de valeur de la masse foncée des arbres et de l'écran éblouissant des maisons basses et régulières. Par quel étrange phénomène cet endroit nous paraissait-il tellement émouvant, tellement fait, par son immobilité même, à peine rompue (et peut-être rendue plus sensible) par l'imperceptible balancement des branches, par le frémissement sur le sol de l'ombre et de la lumière, par les mouvements rêveurs de la petite fille qui prenait son temps, par la menue agitation des aiguilles d'acier de la vieille, oui, tellement fait pour nous rendre cette confiance dont nous avions besoin? Je sentais Jean se détendre, son sourire naissait

lentement, s'accentuait, devenait peu à peu un sourire d'homme sinon tout à fait heureux, du moins provisoirement en accord avec ce qui l'entoure; mon sourire à moi, ô avec quelle reconnaissance je le laissais s'installer dans mes yeux, prendre possession de mon visage... A ce moment, la petite fille avait levé le nez et nous avait lancé un regard où il y avait de la gaîté, une sorte de douce complicité et un peu de confusion, comme si elle avait voulu nous expliquer qu'elle n'ignorait pas qu'il est absurde de jouer seule à un jeu pour lequel il faut au moins être deux; mais qu'il vaut mieux encore s'amuser ainsi que de ne pas s'amuser du tout. Et voilà que, brusquement, nous savions de nouveau ce que d'ailleurs il ne faut pas être grand clerc pour savoir (il suffit d'avoir un peu de bon sens et la mémoire de l'expérience, qui n'est pas donnée à tout le monde), nous savions qu'il n'est pas de peine qui ne s'allège, ne fût-ce qu'un instant, un tout petit instant, si l'on prend soin de laisser quelque porte ouverte. Pourquoi l'oublie-t-on si souvent?

Un dernier coup d'œil à la petite place et nous étions redescendus sur le port. Le pont du navire était vide. Pas de regrets, plus de regrets à donner à des inconnues qui n'attendent pas votre retour pour s'en aller, qui n'attendent même pas, accoudées au bastingage, pour voir si vous allez revenir. Dieu merci, celles-là resteraient de vraies inconnues, d'honnêtes inconnues, des inconnues sur lesquelles on pouvait compter et non de celles qui, envoyées par une cousine lointaine, par exemple, frappent à votre porte un dimanche après-midi et s'installent dans votre vie sans qu'on les en ait priées, ou encore de ces amies d'enfance, ombres jusque-là, qui soudain s'irradient des couleurs de la vie. Quelle gratitude envers les inconnues du navire! C'étaient la femme et la fille du capitaine; elles allaient faire le tour du monde et, avec un peu de chance, on ne les reverrait pas de sitôt. Bon voyage, chères inconnues. Vous, épouse du capitaine, soyez fidèle à votre mari, ce marin au cœur loyal, éprouvé par les tempêtes; vous, jeune fille, trouvez

un fiancé à bord et suivez l'exemple de votre mère. Nous étions maintenant dans une rue chauffée à blanc, bordée d'entrepôts. Adorables entrepôts! Ils fleuraient d'une lieue le vieux loup de mer, le brûle-gueule, le cabestan, le mât de misaine et le grand perroquet. Nous retournions aux Antilles, mais par la bande, par Gustave Aimard, les flibustiers, les marchands de bois d'ébène, les chansons à virer, hé hisse hé ho, par Valparaiso, par le ciel léger sur nos têtes, nos cœurs flottant au gré de l'heure, nos regards au gré de l'humeur, par la grâce d'une main amicale passée sous un bras qui se serre doucement pour la retenir. Rien n'était plus joli que Nantes, que la place au bout de la rue, que le tramway où nous grimpions et qui, brinqueballant à travers la ville avec un terrible bruit de ferraille, nous proposait en prime, au passage, la ravissante grille du Musée et, derrière cette grille, en supplément, une cour et un puits Renaissance; rien de plus exquis, de plus incongru que la sensation d'être touriste à cent kilomètres de chez soi, rien de plus frais que le dernier verre de Muscadet, pour nous non seulement le meilleur, mais le premier, l'unique; rien de mieux organisé, de plus heureusement ferroviaire que la gare de Nantes; rien de plus précieux, pensait Jean, que de se donner enfin au sommeil pendant une heure, jusqu'à Angers — il a bien mérité de dormir, pensais-je, quelle journée!...

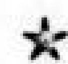
Le train volait vers Ancenis, dominant la plaine inondée par la crue de printemps du fleuve. Sur l'étendue unie des eaux que troublait à peine, par instants, un frisson courant sur leur surface et la crespelant sous la plus subtile caresse, puis venant expirer à nos pieds, tout contre le remblai, les collines gris de plomb, hyacinthe, se resserraient au loin dans un branle-bas romantique tandis qu'autour de nous, partout où pouvait se porter la vue, l'extrême sommet des haies — parfois une simple ligne, ou un reflet —, les hautes branches et les troncs gercés des ormeaux émergeant dessinaient avec modestie, mais rigoureusement, les limites des champs, des prairies, pour quelque peuple

aquatique. Le soleil se couchait derrière les collines; on ne le voyait pas. Mais c'était lui qui les chargeait de pourpre et de cendres, qui les forçait à défier la couleur du ciel. Le ciel... Ah! quelle douceur que ce ciel, me disais-je pendant que, sur ce rythme auquel on peut si bien accrocher celui d'une chanson, d'un poème, se précipitait le train, pendant que Jean dormait, me prêtant à son insu ce visage tendre, lisse, entièrement abandonné et sans ombre aucune, le visage qu'il avait dû avoir, enfant, la première fois que son père l'avait pris par la main pour le mener dans le bois qui borde sa ville natale, la première fois qu'il avait mis sa confiance en cet homme parangon de toute force et de toute bonté qu'était pour lui son père. Heureux Jean, pensais-je, il a cru, enfant, à quelqu'un, à quelque chose qui ne l'a pas trahi, il n'a pas eu à se tourner, dans le noir, le nez collé à un mur haïssable, tapissé de papier vert à palmes jaunes, pour se battre et se déchirer à sanglots démesurés contre l'écroulement de son univers; heureux Jean, cher Jean. Je pensais aux Jean que j'aimais, Jean de Sponde, Jean de La Fontaine, Jean Giraudoux. Comment peut-il, me disais-je en regardant le Jean endormi, délivré par le sommeil qui était devant moi, comment peut-il souffrir, pourquoi se bat-il, lui aussi? Tout enfant dont l'enfance a été protégée, respectée, me suffoque, comme s'il était un richard, comme si tous les autres étaient *le* petit pauvre faisant corps au point d'en sentir les arêtes incrustées en lui avec le marbre précieux de la devanture du pâtissier, au luxe duquel jamais il ne pourra participer. O Jean, pensais-je, heureux Jean protégé depuis l'enfance, dont maintenant l'univers de défaillances est personnel, qui n'a pas besoin de répondants pour fuir, pour faire souffrir, pour vous glisser entre les doigts ainsi que le Roi des Poissons du conte. Derrière les collines le ciel pâlissait, pâlissait, prenait cette teinte exquise, proprement indéfinissable, faite du souvenir de la couleur des myosotis quand ils vont passer, de celle de l'argent poli, et où tremble aussi, comme si on le devinait au fond, tout au fond de l'éther,

le plus ténu souvenir de la turquoise ou de l'aigue-marine, et, puisqu'il se reflétait à l'infini dans les eaux dont aucun frémissement ne troublait plus la surface, car la brise était tombée, il semblait que le train, avec son ronron monotone, était lancé entre deux ciels. Quelle douceur, pensais-je, que cet instant si paisible, suspendu dans la clarté, presque désincarné, où rien ne se passe, où Jean dort tout simplement, où je le regarde dormir d'un sommeil que nul rêve ne déchire ou n'enchante et dont il va émerger tout à l'heure, allègre comme après un bain, pour s'engager sur la route qui, depuis la petite gare plantée aux confins du bourg ainsi que la seconde pièce maîtresse, après l'église, d'un jeu de construction décoloré par l'usage, nous conduira jusqu'à notre porte entre les haies envahies par la nuit; route amicale où nous ne rencontrerons personne, sauf peut-être un ou deux cyclistes attardés glissant mystérieusement, tous feux éteints, le long du talus d'herbe, où nous n'entendrons que le murmure du vent léger qui s'élève après le crépuscule, que la flûte en cascadelle des rossignols chaque fois que nous passerons un chemin creux, que le grondement assoupi, puis mezzo-voce, puis fracassant, puis de nouveau s'atténuant pour n'être plus qu'un subtil bourdon d'abeille de l'écluse qui tranche de biais la rivière, que l'envol prophétique d'un grand-duc ou d'un chuiñ éveillé trop tôt par le bruit de nos pas et qui s'échappera en tempête d'un pommier arc-bouté contre le Nord, au-dessus du fossé — où nous aurons tout le temps, pendant une heure et demie, de commencer à composer petit à petit les souvenirs de notre journée, de notre divine journée de Nantes dont rien, n'est-ce pas? n'est venu risquer de ternir l'enchantement, de défigurer le charme; rien, absolument rien, ni avant, ni jamais, surtout pas au départ d'Angers, ni sur le port, pas un geste, pas un mot, ni deux mots, ni la moindre inflexion de voix, ni aucune expression de visage; quelle douceur, en vérité, d'avoir pu réaliser ce rêve, caressé depuis si longtemps... On a vraiment tort de ne pas s'offrir plus

souvent ce modeste luxe, étant donné le faible prix du voyage et les facilités de transport.

Quel déchirement, en vérité, quel désastre, me disais-je avec une sorte de rage et sentant malgré moi les larmes me gagner, que le bonheur soit chose si instable, si fugitive, obtenue seulement par un travail d'équilibriste, ou par surprise, sur le sommeil de l'autre, dont on n'a pas de contrôle et qui délivre *quels* montres? pendant que les yeux grands ouverts on rêve de douceur et de paix, comme si l'on ne savait pas que derrière ce front que l'on donnerait sa vie pour protéger s'agite obscurément, sous le glacis fragile et rayonnant de l'amitié, tout ce qui ne demande qu'à vous être ennemi. Ah! quel désastre que le bonheur ne puisse être un objet, par exemple une unique parcelle de ce cristal de roche né de siècles de patience et de volonté de perfection de la nature, et que l'on retiendrait à jamais entre ses doigts refermés... Hélas! il faudrait bientôt les ouvrir : une main, même la gauche, est faite pour aider; et pour voler aux besognes.



Nous n'avions pas dépassé les faubourgs de Nantes que déjà les doigts de la fille remuaient vaguement, comme, dans une poche d'eau tiède et trouble, les pattes et les pinces de crabes ou de homards sur la carapace desquels, dans ce cas particulier, le caprice d'un empereur de la Décadence aurait fait clouter des bijoux de fantaisie. Ils paraissaient doués d'une existence propre et ne rien devoir à la fille, toujours ailleurs, les yeux mi-clos. Pourtant, ses paupières avaient cillé. Non, je ne me trompais pas, elles avaient positivement bougé une ou deux fois, et voilà qu'elles livraient passage à un regard vert-de-gris qui se coulait autour du compartiment, nous effleurant à peine et néanmoins prenant note de nous, des pieds à la tête, avec une incroyable sûreté de touche, puis se posait un instant, juste au creux des épaules, sur le

dos du soldat encore tourné vers la fenêtre du couloir et revenait se tapir, aussi vite qu'il était sorti, derrière les cils drus et courts, maladroitement englués de rimmel. Puis, plus rien — pendant un bon moment. Le soldat ne se déplaçait pas d'un pouce. On aurait dit qu'il résistait de tous ses muscles au mouvement du train, comme s'il ne voulait pas se laisser aller à quelque chose; c'était même assez curieux; et j'étais sûre, bien qu'il se cramponnât à la barre d'appui, qu'il serrait toujours dans sa main le billet plié de la grand-mère. Un imperceptible sourire s'accrocha au coin des lèvres de la fille; elle eut un petit bruit de gorge, sorte de gloussement préliminaire, puis, tout à coup, tout d'une pièce, les yeux maintenant bien ouverts et triomphants, elle fit volte-face sur la banquette et cria au soldat :

— Eh ben, qu'est-ce que t'attends? C'est-y que tu boudes?

On voyait que, pour des raisons différentes, probablement, de celles de la grand-mère, elle avait décidé de nous compter pour rien, Jean déjà submergé par les vagues du sommeil et moi perdue, à ce qu'il paraissait, dans la contemplation des dernières pyramides de coke, des dernières voies de garage, et de ces énormes foires à la ferraille injustement privées de bonimenteurs et de chalands qui, depuis la fin de la guerre, offrent en vain leurs trésors sur des terrains pelés, aux abords des villes. D'ailleurs, eussions-nous été tous deux attentifs, l'œil aux aguets, qu'elle s'en serait souciée comme d'une guigne. Bien plus, qui sait si un brin de public n'ajoutait pas pour elle un piment au ragoût? car, en dépit du peu de succès de sa question, cherchant mon regard et le forçant malgré moi à rencontrer le sien, son air de triomphe s'était encore accentué et il n'aurait pas fallu la pousser beaucoup pour l'entendre s'écrier : « Hein, qu'est-ce que vous en dites? C'était bien joué, pas vrai? »

Je la laissai exulter à loisir et je regardai le soldat. Non seulement il n'avait pas répondu, mais il avait ramené sa tête entre ses épaules et s'était ramassé en entier sur lui-même. Aucun dos ne pouvait témoigner

plus clairement le dégoût, le mépris de l'autre, et par-dessus tout le désir d'être débarrassé pour toujours de la fille. Celle-ci n'était pas abattue pour si peu : « Allons, cria-t-elle de cette voix qui donnait aussitôt envie de lui appliquer un bâillon ou mieux de l'étouffer sous d'épaisses couvertures de laine et de l'y maintenir, solidement cordée; allons, fais pas le mauvais gars, amène-toi... »

Le soldat se redressa lentement. Etait-ce pour « s'amener »? Non. De sa main restée libre, la droite, il plongea dans sa poche et en sortit une cigarette. La fille ricana.

— Des sèches, j'en ai, fit-elle, et des meilleures que toi. Des « méricaines ». C'est un matelot qui me les a passées.

Le soldat vira délibérément. Face au compartiment, il actionna la molette de son briquet, et, fixant la fille, détachant les syllabes et les faisant tomber une à une, comme des pierres :

— Tu me répugnes, dit-il.

Elle était déjà sur lui, lui tirant le bras aussi fort qu'elle le pouvait pour l'empêcher d'allumer sa cigarette.

— J'te répugne, j'te répugne, criait-elle; dis tout d'suite que j'te dégoûte, pendant qu'tu y es!

Sans chercher à dégager son bras, tranquillement le soldat se pencha à la rencontre de la flamme, tira une bouffée, referma son briquet du pouce, se releva et dit :

— Tu me dégoûtes.

— Ben alors, ben alors!... cria la fille, médusée. D'où qu'il croit qu'il sort celui-là! J't'ai pas toujours dégoûté, pas vrai? Ni répugné, comme tu dis. Pas plus tard que c'te nuit, hein? quand t'es sauté par la fenêtre, même que tu rigolais parce que la vieille était dans le lit d'à côté, qu'elle dormait sans se douter de rien... T'as beau m'regarder noir; tu songeais pas à y quémander des sous, à c'moment-là...

Elle continuait sur ce ton. Elle voulait sa gifle; elle l'eut. Les yeux froncés par la colère, le soldat serra les mâchoires, se jeta en arrière d'un geste brusque, et vlan! envoya sur la joue de la fille la main qui tenait le bri-

quet. Cela fit une jolie marque. Le briquet était tombé par terre.

Une expression de joie sauvage, vraiment diabolique, éclata sur les traits de la fille. D'un tour de rein, elle s'était mussée contre le soldat : « Bise-moi, mon mignon, bise-moi, criait-elle. » Evidemment, elle devait ignorer que le murmure existe.

Il la repoussa mollement. Il était anéanti, comme si sa force s'était vidée du coup. Il avait l'air d'un nageur épuisé pour avoir lutté pendant des heures contre un poulpe et qui sans espoir tente par un reste de défense de rejeter le tentacule le plus pressant, celui qui lui barre la poitrine. La fille n'était pas décidée à lâcher prise; elle s'était ressoudée à lui; elle lui avait entouré la nuque de son coude; elle avait vu en un clin d'œil où il en était; elle savait tout; elle l'attirait : « Viens, mon gars, viens... Sitons-nous, disait-elle. »

Il la suivit docilement dans le compartiment. Il s'installa près d'elle sur la banquette, les yeux fermés, la tête en arrière, battant contre le bandeau de moleskine. Elle n'avait pas perdu le Nord, elle s'était placée dans le coin, à gauche de lui, du côté de la main qui tenait, qui retenait encore — mais déjà moins fortement, moins courageusement — le billet de la grand-mère. Cette main, elle la caressait doucement, insidieusement, aussi doucement qu'étaient capables de caresser ses mains à elle, écarlates, grises pourtant, à cause des engelures mal soignées de l'hiver. C'est vraiment dommage, pensais-je, qu'elle n'ait pas de vernis rouge, écaillé, sur les ongles. Je m'aperçus qu'ils étaient rongés.

Le train était arrivé à l'un de ces moments où, ayant pris depuis peu de la vitesse, il se délecte d'un rythme allongé, celui d'un cheval au trot, roulant bord sur bord sur lui-même et ne se croyant encore obligé de bousculer ni d'assourdir personne. Je ne perdais aucune de leurs paroles.

— Voyons, disait-elle, qu'est-ce que t'as? Qu'est-ce qui te gêne?

— Rien... répondait-il dans un souffle.

Jean avait beau être au fond des mers, et moi au diable, le soldat ne se faisait pas à cette promiscuité. Quant à la fille, j'aurais donné un million pour qu'elle ait appris à l'école qu'il est possible de parler bas.

— Que si, reprenait-elle. T'as une affaire qui te tracasse.

Il ne répondait pas.

— Quoi c'est?

— Eh bien, ta vieille, répondait-il tout à coup.

— Quoi, ma vieille?

— Tu as entendu; ce que je lui ai promis...

— Quoi donc?

Elle disait « quoué don », comme les vieux de par chez nous. C'était même la seule chose qui la rendait à peu près supportable. Elle ne s'était pas encore complètement faite aux façons de la ville, ni à celles des alentours des casernes. Il est vrai que celles-ci sont peuplées par les garçons de nos campagnes.

— « Quoué don »? insistait-elle, l'autre se taisant de nouveau.

Il repartait par saccades.

— Tu le sais bien; je lui ai promis de penser à elle.

— Eh ben?...

— Rien...

— Si donc. Quèque c'est?

— A cause... à cause des sous...

— Si c'est qu'ça!... disait-elle en riant. Et dextrement, sans même avoir à vaincre la moindre résistance, elle ouvrait tous grands les doigts qui laissaient aller leur conquête, attrapait le billet et l'enfournait entre ses seins, avec l'autre.

— Si c'est qu'ça!... répétait-elle, fardée de ce sourire pour lequel j'aurais voulu la lapider. Et pourtant, je ne suis pas méchante.

— Pauvre vieille... soupirait-il. Elle avait l'air d'une bonne vieille.

— Ben quoi? C'est-y ta vieille ou c'est-y la mienne? Faut pas t'y fier. Elle a l'air brave comme ça; mais, quand j'étais gosse, elle m'en a flanqué des tournées.

— Tu les avais méritées, dit-il dans un suprême éclat d'énergie.

— P't'êt' ben; mais elle me les flanquait quant' même.

Elle serrait les « ê », comme ceux de notre coin. C'était ce qui m'empêchait de crier, de me précipiter sur eux pour les avertir que nous avions la phtisie galopante, et que c'était contagieux.

— Allons, maintenant, bise-moi.

Il l'embrassa sur la joue. En dépit de tout, nous le retenions.

— Pas comme ça, dit-elle.

Il lança sa bouche qui, sans parti pris, était sensible et délicate, sur celle de la fille. Elle l'engloutit. Au fond, il ne valait pas mieux qu'elle.

— Attends.

Elle avait la voix encore plus rauque. Elle fila dans le couloir. Lourde comme elle était, il faut avouer qu'elle avait une rude façon de rouler de la hanche. A bout de course, le soldat semblait mettre son dernier espoir dans ses paupières toujours serrées, cadenassées sur ses prunelles. Il avait des cils recourbés, plus clairs que ses cheveux. La fille était revenue au bout d'une seconde.

— Viens, dit-elle; c'est vide à côté.

Ils disparurent juste avant les collines que j'aimais tant, juste avant la courbe du fleuve qui annonce Ancenis. Dieu soit béni, Jean dormait. Il n'avait rien vu, rien entendu. Rien senti non plus; car la fille avait laissé traîner derrière elle un parfum de pacotille, odieux, qu'une peau grasse et épaisse comme la sienne décuplait, faisait flamboyer, pour ainsi dire. Avec son uniforme de drap, le soldat aurait pour des semaines à s'en débarrasser. Tant pis pour lui. Moi, j'avais du mal à me reprendre; j'étais obligée de me concentrer, de ramasser toutes mes forces pour penser à Nantes, à notre journée de Nantes, notre cadeau. Heureusement qu'il y avait le soleil chavirant derrière les collines, et l'inondation.

A Angers, la fille et le soldat descendirent avant nous, encore embrouillés dans nos songes. Lui tenait résolument la fille par la taille; il avait l'air faraud. Il nous

avait oubliés et ne leva pas la tête en passant devant notre fenêtre; mais elle me lança un regard humiliant : « C'est comme ça qu'on les attrape, semblait-elle dire. C'est comme ça qu'on les garde. » Je ne sais pourquoi, je baissai le nez. Jean n'avait rien vu.

Nous devions changer de train. Pour assassiner le temps, nous bûmes un verre au buffet de la gare, assis sur des banquettes de peluche rouge, aux ressorts défoncés. Le vin était trop sucré. J'étais lasse, lasse, comme si le poids de la journée était soudain tombé sur moi. Je n'avais pas envie de penser à la fille. Jean se sentait bien. Il était très amical.

MERCVRIALE

LETTRES

ETUDES SUR LE TEMPS HUMAIN. — Bergson nous a familiarisés avec l'idée du « temps humain », différent du temps que mesurent les horloges, et dont chacun se fait plus ou moins un temps à soi. Personne ne s'était encore demandé si ce sentiment personnel du temps n'apparaissait pas dans toutes les grandes œuvres littéraires et s'il n'avait pas varié avec les époques. Caressant cette double hypothèse, un professeur français à l'Université d'Edimbourg, M. Georges Poulet, s'est aperçu que, de Montaigne à Proust, aucun grand écrivain n'a cessé de se mesurer avec le temps, de sentir par rapport à celui-ci sa propre dépendance, et n'a presque jamais cessé d'essayer de la surmonter. Il constate en outre que le « temps » de Corneille n'est pas celui de Rousseau et qu'à son tour celui de Rousseau n'est pas celui de Vigny. Il tire de cette double constatation des conséquences au plus haut point intéressantes et fécondes (1). En étudiant la perception que chaque écrivain se fait du temps et la réponse particulière qu'il donne à ses sollicitations, M. Georges Poulet remonte aux causes les plus subjectives de la plupart des œuvres et découvre leur véritable originalité.

Il n'est pas question de résumer ici des études qui portent sur dix-huit des plus grands écrivains de notre littérature : Montaigne, Corneille, Racine, Rousseau, Diderot, Baudelaire, etc. Si l'on ne trouve parmi eux ni Balzac, ni Stendhal, ni Hugo, ni Rimbaud, on ne doute pas que l'auteur ne se réserve le droit dans un second volume de leur faire subir le même traitement. Sans savoir quelles raisons précises ont guidé son choix, nous avons assez d'exemples sous les yeux pour juger de sa méthode. Il l'expose en quelques pages d'introduction, à quoi nous bornerons notre examen.

Pour le chrétien du Moyen Age, déclare M. Georges Poulet,

(1) *Etudes sur le temps humain* (Plon).

il n'y avait aucune distinction entre se sentir exister, se sentir *être* et se sentir subsister. L'existence et la durée coïncident. Il existe une nature des choses, une nature humaine et une surnature qui sont comme autant d'étages de la durée. Cette durée a une direction et une finalité : elle emporte le chrétien vers Dieu. Le monde est une « création continuée » dont Dieu est la cause transcendante.

La Renaissance et la Réforme substituent à la cause transcendante la cause immanente. Dieu devient « le pouvoir interne qui, de l'intérieur, soutient et prolonge inlassablement le mouvement universel par lequel les choses et les êtres accomplissent leur destin temporel... » Il s'ensuit, chez Ronsard par exemple, une ivresse à se sentir dans la création, à s'appréhender comme une partie de la durée, à se donner l'assurance que l'homme crée lui-même son destin. Pour les Réformés eux-mêmes qui ont remplacé la nature divine de l'homme par une nature déchue, la grâce prédestinée « surimpose » la volonté divine à la durée humaine. Il suffit de croire pour être.

La vraie coupure survient avec le XVIIe siècle. C'est l'époque, écrit l'auteur, « où l'être individuel découvre son isolement ». La pensée se distinguant des choses afin de les penser s'extrait de la durée : « la conscience se trouve réduite à une existence sans durée. Elle est toujours au moment présent. » Le temps, à son tour, devient un « chapelet d'instants »; il est discontinu. Pour que la conscience puisse ressaisir la durée, il faut qu'elle la reconstruise, soit qu'elle coure comme chez Montaigne « à la surface du flux des phénomènes », soit qu'elle se reporte comme chez Descartes « à un moment initial qui serait un moment d'intuition pure », lequel projette sa lumière sur la chaîne des moments du temps. Descartes comme Corneille vivent des moments privilégiés « d'illumination et de plénitude » où la conscience saisit globalement la durée et où l'existence cohabite avec l'être. Ce sont les moments où, chez Descartes apparaît dans le champ de la conscience « l'idée claire et distincte », où s'affirme, chez Corneille, le vouloir humain « dans un acte instantané » : « Voilà quelle je suis et quelle je veux être », ou encore, dans *Cinna* : « Ma haine va mourir que j'ai crue immortelle; Elle est morte... » Le héros cornélien, au plus haut de son période, devient une espèce de Dieu.

Mais tous les instants n'ont pas cette valeur privilégiée et, surtout, l'homme du XVIIe siècle découvre que ce sont des instants, moments fugitifs qui ne suffisent pas, mis bout à bout, à faire une durée. Il souffre de la discontinuité du temps.

Elle est pour les orateurs sacrés, Massillon ou Bossuet, la preuve de l'imperfection de notre nature, pour Boileau une inquiétude : « Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés », pour La Rochefoucauld, sur le plan de la vie affective, l'image de cette succession des passions qui forme la vie du cœur. Réduire celle-ci au moment présent constitue une impossibilité que marque égalemen tla tragédie racinienne. M. Georges Poulet montre celle-ci qui se déroule tout entière au passé, accomplie déjà au moment où elle se dénoue sous nos yeux. Tous les héros raciniens sont lourds d'un passé dont ils ne parviennent pas à s'affranchir obligés qu'ils sont de subir sans fin l'effet des fautes et des crimes autrefois commis. Il faudra que Racine effectue le saut, qu'il retrouve une cause transcendante à l'existence, Dieu, pour soustraire son théâtre à la fatalité du passé.

Cependant, le retrait de Dieu s'est accentué avec le siècle. Au XVIII[e], le « suprême horloger » qui s'abstient d'intervenir dans la marche du monde devient une hypothèse dont se passe un d'Holbach, pour qui « l'univers est une chaîne immense de causes et d'effets qui sans cesse découlent les uns des autres ». La cause première (transcendante ou immanente) fait place aux causes secondes, tandis qu'au fond des instants privilégiés ce n'est plus Dieu que l'homme découvre, mais lui-même. Qu'est-il, essentiellement? La sensation qu'il éprouve et par laquelle il s'exprime, par laquelle il prend conscience de son existence : la statue de Condillac *est* « odeur de rose »; « c'est la seule sensation... qui non seulement détermine mon existence, mais qui, littéralement, la fait et la crée. » Comment passer de l'existence à l'être, de l'instant à la durée? Par une sensation si forte que le moment qui la contient contienne aussi l'éternité, comme chez l'abbé Prévost et surtout Sade, par des sensations si multiples qu'elles aboutissent à une continuité de sensations. Il faut éprouver fortement et sans cesse. Alors, déclare Rousseau, « on se suffit à soi-même comme Dieu ».

En outre et précisément par Rousseau, le XVIII[e] siècle découvre la possibilité de faire revivre les sensations anciennes, de les actualiser par le souvenir. Que sont *les Confessions,* sinon un retour sur toutes les sensations autrefois éprouvées et qui, embrassées d'un coup d'œil, fondent avec l'existence, la durée? « O homme! s'écrie Rousseau, resserre ton existence au dedans de toi et tu ne seras plus misérable. » C'est-à-dire : fais revivre tes sensations passées, baigne-toi dans toutes celles que tu as éprouvées et qui, dans les premiers âges de la vie, furent si fortes qu'en elles se résumait le monde, et tu atteins l'éternité. La

durée est devenue pour lui le produit de la mémoire affective par la vivacité de l'imagination : « Je ne vois bien que ce que je me rappelle. » De plus, nous le savons surtout par *les Rêveries*, ce « resserrement au dedans de soi » n'est pas un repliement; il porte au contraire Rousseau à se perdre dans l'univers, à prendre de celui-ci une sensation globale et complète : « Je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre, pour ainsi dire, dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière. »

Après Rousseau, un Benjamin Constant déclare également que « le passé est la seule chose qui parle à (son) cœur », mais, créature « travaillée par le temps », il sait aussi que ce passé est définitivement mort, qu'il ne lui appartient plus. Plus que ce passé, il voit la coupure, l'abîme, qui l'en sépare; il comprend « la vraie signification du temps ». Quelque chose d'essentiellement moderne naît avec lui : la perception de deux vides, antérieur (le passé) et postérieur (le futur) à l'instant présent, lui-même impossible à fixer. Le romantique échoue à se créer dans l'instant; les naturalistes échouent à se créer dans la durée (pour Maupassant le passé ne sera qu'un « émiettement d'événements disparus »), et plus qu'aucun autre, Baudelaire sent cette double impuissance. Son temps, écrit Georges Poulet, est devenu un « temps infernal ».

Toutefois, parallèlement à cette dépossession du temps, s'en effectue la reconquête par un Michelet, un Balzac, un Gautier, un Flaubert, un Renan. Ce n'est plus leur propre « temps » qu'ils vivent, mais un temps qu'ils se donnent et qui peut être celui de l'histoire comme celui du cosmos, comme celui de leur imagination créatrice. La conscience individuelle se trouve des analogies, se donne des appuis. Elle annexe la conscience historique, la conscience cosmique, la conscience magique. Jusqu'à nous les deux courants s'avancent de front. Le premier aboutit avec Mallarmé à la volonté de non-création. Le second, avec Bergson, à la reconstitution de la durée comme création libre. D'une part, le temps est détruit, d'autre part il devient la seule réalité. Il y a moins, chez nos contemporains immédiats, contradiction, que renversement du problème. Alors que leurs prédécesseurs s'épuisaient à chercher l'être au fond de l'existence, ils posent eux, au centre de celle-ci le néant. Et c'est à partir de ce néant, sur cette *tabula rasa* que l'esprit, non plus Dieu, construit. Du néant mallarméen, on voit surgir l'instant gidien (« Chaque instant, dit Gide, ne prendrait pas cet éclat admirable, sinon détaché pour ainsi dire sur le fond très obscur de la mort »), on voit se former les concré-

tions diamantines du temps valéryen, le temps du possible (« Au commencement, sera et non était »). Par ce détour, par cette révolution, le XX[e] siècle « retrouve et repense, mais sur le plan de l'esprit, assure Georges Poulet, la notion de création continuée dont le Moyen Age avait fait un acte de foi. On le voit assez chez Proust, qui veut « retrouver » le passé en le reconstruisant à partir du présent, chez Sartre qui fait de chaque instant l'instant du choix et de l'acte. La création du temps est devenue la création infinie de soi-même : « Faire, et, en faisant, se faire. » Création imparfaite sans doute et qui vaut autant que vaut l'homme. Création humaine, conclut Georges Poulet, « trop humaine ».

De Montaigne à Proust, de Pascal à Sartre, il y a donc bien une évolution dans la façon dont l'homme résiste aux attaques du temps et dans celle par laquelle il croit pouvoir s'emparer de lui. S'enlève-t-elle aussi clairement et aussi nettement sur le fond de l'évolution littéraire du XVI[e] siècle à nos jours? Personne ne le pense, l'auteur moins que quiconque. Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait en effet qu'existât une conception collective du temps codifiée à chaque époque par les philosophes et dont les écrivains fussent pleinement conscients. Or, chacun de ceux que Georges Poulet étudie crée son propre temps, reprend pour soi le combat en son entier. Le problème perpétuellement se repose sans que les acquisitions de l'un éclairent celui qui le suit, et sans qu'à son tour celui-ci enseigne ses successeurs. Même à l'intérieur de mouvements collectifs comme le romantisme ou le naturalisme, il existe autant de façons de se mesurer avec le temps qu'il existe d'écrivains. Par contre, ne seraient-ils pas parents ceux qui, comme Rousseau, Chateaubriand et Proust vivent dans le passé, ceux qui, comme Corneille et Gide, veulent vivre dans l'instant, ceux qui, comme Benjamin Constant, Baudelaire et Rimbaud, détruisent consciemment passé et présent? Jusque dans la notion de temps, il existe une parenté entre les écrivains d'une même époque; la démonstration de M. Georges Poulet est à ce propos incontestable. Cette parenté n'est toutefois pas plus étroite que celle qui, par-dessus les siècles, peut unir en une même conception du temps des écrivains d'époques différentes.

Aussi, M. Georges Poulet prône-t-il moins une nouvelle méthode critique qu'une originale méthode d'approche. Chercher comment les poètes, les romanciers, les écrivains ont tenté d'appréhender la durée afin de parvenir à l'*être*, voilà qui non seulement nous en apprend infiniment sur eux, mais nous place souvent au cœur de

leurs intimes préoccupations L'insigne mérite de M. Georges Poulet est d'avoir trouvé ce « cœur » à partir duquel toutes les recherches peuvent rayonner, d'avoir, si l'on ose dire, jeté les bases d'une critique irradiante. Elle pourrait bien constituer un point de départ pour toute critique à venir.

Maurice Nadeau.

Le Voyage de Patrice Périot, par *Georges Duhamel;* in-16, 288 p., 300 fr. (Mercure de France). — Ce qui fait l'importance de ce livre, c'est d'abord la gravité des problèmes qu'il met en forme romanesque; car le classique, biologique et nécessaire conflit des générations se confond aujourd'hui avec des conflits moraux et spirituels d'une bien autre portée. C'est aussi qu'il apporte, d'une certaine manière rétrospective, une des clés de l'œuvre de Duhamel. Un des thèmes qui rôdent depuis de longues années dans ses ouvrages est cette fois empoigné pour lui-même, et devient le centre du roman. Le mordant, l'amertume qui transparaissaient parfois sous le sourire, la bonhomie et la volonté de confiance, ici rompent les digues. La politique, si longtemps contenue, fait irruption à visage nu. C'est, si l'on veut et grossièrement, la réponse du monde à la *Possession du Monde,* — cette réponse étant : non. A l'humanisme optimiste du temps de l'Abbaye, fondé, par exemple, sur cette évidence indiscutable que la guerre est impensable, la réalité n'a cessé de répondre par des camouflets cuisants; on en aperçoit les traces de livre en livre, au long des années. L'optimisme a tenu le plus longtemps possible, mais de plus en plus a vacillé. Est-il maintenant abattu tout à fait? Une porte, à la fin, semble s'entr'ouvrir sur une solution, — mais sur une solution qui n'est plus de ce monde; non pas chrétienne encore, mais déjà, timidement, mystique.

Les personnages — le vieux savant comblé d'honneurs mais, en dépit des apparences, toujours modeste; ses quatre enfants cruels qui, inexorablement, suivent chacun sa pente; et tous les comparses — ont quelque chose de schématique. Nourris pourtant d'une sève puissante; et les allusions, les souvenirs, les échos de l'expérience, sans doute même les personnalités, circulent vivement à travers les pages; au surplus, Laurent Pasquier et Salavin lui-même ne sont pas fort loin derrière. Mais il fallait qu'ils eussent dans leur comportement quelque chose de rigide et de mécanique : le roman l'exigeait. Roman d'individus aujourd'hui perdus pour l'individualisme, d'idées plus dévorantes et plus sanguinaires que les fauves, de forces qui ballottent les êtres dérisoires; de l'*engagement* enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Qui a tort? Nul n'a tort : ces hommes et ces femmes, ces garçons et ces filles sont ce qu'ils sont; seulement le destin, ou, pour dire le mot (puisque nous vivons un temps où il reprend sens), la

Fatalité abat sur eux une patte autrement lourde qu'au début du siècle. On sait ce qui finit (on le sait mal sans doute, mais on croit le savoir) : qui voit clair dans ce qui commence? La jeunesse se jette à corps perdu dans les brumes de ce qui commence, par foi, ou, à défaut, par foi en quelque Foi. Mais les hommes d'âge, ceux qui jadis ont joué leur vie sur une certaine idée de l'homme dans le monde, ceux qui, ayant vécu, ont vu en eux l'expérience remplacer la croyance, à quoi se raccrocheraient-ils, quand tout ce sur quoi ils se fondaient s'ébranle et croule? Ont-ils eu tort d'être eux-mêmes? Est-ce leur faute si le monde change plus vite que ne peut le supporter la plasticité humaine? *Le Voyage de Patrice Périot* est le roman désespéré de cette ruine.

Désespéré; non désespérant. Le drame de Patrice Périot est celui d'un homme fait pour vivre plus tôt, à l'époque de Flaubert et de Renan, où l'on pouvait s'isoler dans l'Art ou la Science et, comme Flaubert le dit si souvent, tourner le dos à la Vie. Nul, aujourd'hui, n'est plus, comme eux, préservé. Mais n'y a-t-il pas aujourd'hui d'autres moyens de faire son salut? C'est pourquoi ce sombre roman finit peut-être par être, indirectement, plus tonique que d'autres plus détendus et plus confiants. Toucher le fond pour rebondir. Patrice Périot a fait confiance à toute l'humanité en bloc, et l'humanité a mal répondu; mais il ne fait pas confiance à ses propres enfants. Sauf tout à fait à la fin; et c'est peut-être le *sens second* de l'épisode où on le voit s'incliner devant les certitudes de son petit cagot de fils. Le livre refermé, on peut rêver du roman futur de Thierry, de Christine-Véra, ou même d'Edwige par ses propres enfants. Alors s'entreverrait le thème final de la *Pastorale,* sentiments de joie et de gratitude après l'orage... *Utinam!* — S. P.

Les Jeux sauvages, par *Paul Colin;* in-16 (14×21 cm.), 352 p., 460 fr. (Gallimard). — Prix Goncourt. Plusieurs de nos meilleurs critiques, et aussi différents entre eux qu'André Rousseaux et Maurice Nadeau, ont dit de ce livre tout le mal qu'il est possible d'en dire. On hésite à faire moins. Et il est vrai que si la vraie sauvagerie est *cette* sauvagerie, la vraie cruauté *cette* cruauté, la vraie révolte *cette* révolte, — alors, vive la *Bibliothèque de ma Fille* qui, dans le genre opposé, n'est pas pire, et à qui du moins on ne donne pas le prix Goncourt. Ne parlons pas de Sade; l'auteur joue au sadisme à la manière des petites filles jouant à la dame. Le tiers central du livre est terne et mort. Quant aux scènes de frénésie, elles font non pas rire mais rigoler.

Il reste ce qui reste; on n'en dit pas autant de tous les romans. Il reste un univers enfantin. Il reste un domaine en Sologne, la forêt, l'étang, le vent, les chevaux. Il reste une fluidité du récit, un Temps liquide qui s'écoule; chez les héros, une fidélité à la pureté d'un âge que le monde des adultes n'est pas parvenu à étouffer...

On songe au mot de notre Météorologie nationale sur cette profonde dépression atlantique qui se complaît à diriger sur notre pays un flux d'air maritime instable. — S. P.

Les orgues de l'enfer, par *Pierre Molaine;* in-16, 200 p. (Corrêa). — Du paroxysme bien servi. Et, par mesure de garantie, dans un asile de fous. Histoires de fous entre fous. Parfois jaillit une image d'une vraie beauté; parfois, des effets naturalistes, éprouvés depuis tantôt un siècle. Et, dans l'ensemble, une sympathie humaine et un ton de sincérité qu'a reconnus le prix Renaudot. — S. P.

En arrière, par *Marcel Aymé;*

in-16, 272 p., 350 fr. (Gallimard). — Notre Buster Keaton est en pleine forme. C'est-à-dire inégal; puisque, comme on sait, quand il ne réussit pas tout à fait, il rate très bien. Par chance, dans ce recueil de nouvelles, tous les ratés sont dans les ratées : les bonnes sont bonnes, sans peur et sans reproche; et elles sont bien cinq ou six sur dix. Bonnes : du meilleur Marcel Aymé, toutes variées de ton, et chacune, somme toute, accomplie. — S. P.

Etudes françaises, par *Edouard Herriot;* in-16, 272 p. (Milieu du Monde). — Le plus humaniste de nos hommes politiques réunit ici le texte de treize études, conférences ou discours récents, dont la plupart sont consacrés à des écrivains, de Vaugelas à Anna de Noailles. — S. P.

Vie, enquêtes et aventures de l'inspecteur Chabrol. On tue pour moins, par *Germaine H. Béraud;* in-16, 160 p., 180 fr. (Plon). — Ce roman ou plutôt cette nouvelle, qui ouvre une série policière, retient l'attention pour deux raisons : la signature est celle de Mme Henri Béraud, et le cadre est, sinon le Lyon secret, du moins la marge de cette ville mystérieuse. L'intrigue transpose un des *Treize crimes parfaits* narrés par Léon Treich; elle n'est pas pire que bien d'autres, ni meilleure. — S. P.

Les Chevaliers de la Lune, par *Jean de Baroncelli;* in-16, 444 p., 450 fr. (La Table Ronde). — Une belle mine de caractères aventureux, cette famille de Lestaque — riche de passé, pauvre de biens; tous rameaux divergents solidaires à la base poursuivant leurs chimères au bon train de leurs convictions. Ce n'est pas le grand œuvre sans doute, mais un récit dont l'intérêt ne faiblit pas (meilleur d'ailleurs en sa partie seconde), juste de ton et souvent savoureux. — S. B.

Notre ami Dimitri, par *José-André Lacour;* in-8° couronne, 256 p., 360 fr. (Julliard). — Petites causes, redoutables effets : l'auteur ne craint pas de conduire son Dimitri, grand cabotin déchu qui a été reconnu par les siens sous la défroque du Père Noël dans un grand magasin, jusqu'au crime par affolement, toutes sottises précédemment commises. L'enchainement est valable et dûment orchestré. — S. B.

Une certaine nuit..., par *Edouard Peisson*; in-8° couronne, 310 p., 375 fr. (Grasset). — Nommer Peisson, c'est penser mer. Elle est ici à l'arrière-plan, mais présente. Un marin, contraint pour un temps aux plates besognes terriennes, échoue en qualité de scribe dans un bureau de rapatriement à Marseille; de tristes épaves aboutissent à ce carrefour sordide. — S. P.

Fausse route, par *Pierre Merindol;* in-8° couronne, 128 p. (Edit. de Minuit). — Le camion qui passe, la femme qui monte, les routiers qui la prennent. Et cela dure et marche bien. Survient le troisième larron, le tout jeunot dont on ne se méfiait pas. Ce qui s'ensuit est sombre, sombre... Certes, le noir ne plait point à tous; mais il s'échappe de ces pages assez denses une poésie d'un âpre réalisme qui sait à sa façon retrouver la fraicheur. — S. B.

Cochon de métier, par *Renée Pierre-Gosset*; in-8° couronne, 312 p., 360 fr. (Julliard). — ... celui de journaliste pour qui serait censé l'ignorer (apostrophe lancée avec l'attendrissement de rigueur). Une autobiographie désinvolte à la verve acide qui de la métaphore plaisante fait un abusif usage. On s'amuse ferme pour un bon tiers, on se renfrogne au second; au dernier, qui pourtant n'est pas le plus mauvais — mais la recette s'écule — l'énervement gagne. — S. B.

« ... de notre envoyé spécial », par *Paul Bodin;* in-16 jésus, 280 p., 390 fr. (Corrêa). — Encore un du bâtiment contant (mais sous le couvert de la fiction) les à-côtés de la vie d'un grand reporter étroitement mêlée aux grands événements de 44 à 47; à l'arrière-plan, une intrigue tant soit peu symbolique. Le livre est rude, sans faire grâce d'aucun détail, par souci de vérité sans doute, brutale mais non cynique. — S. B.

Montherlant et les femmes, par *Jeanne Sandelion*, in-8 carré, 262 p., 360 fr. (Plon). — Par une qui passe pour avoir servi de modèle à l'une des héroïnes des *Jeunes Filles*, et en tout cas le connaît bien, une étude exhaustive de ce côté de l'œuvre (et de l'homme) sur lequel on n'a pas fini d'épiloguer. Intraitable sur certains points qui peut-être la concernent, Jeanne Sandelion, sur d'autres, voudrait nous faire percer la gangue irritante d'orgueilleuse agressivité de son héros. Elle ne nous convainc pas toujours. — S. B.

Le vert paradis, par *André Brincourt*, in-16, 255 p. (La Table Ronde). — Ce bateau de poésie qui emmenait les « enfants terribles », où est-il? Les enfants ne cherchent plus à s'enfermer dans leur monde merveilleux, ils en défoncent la beauté pour singer la cruauté et la sensualité des grandes personnes. — A.-M. B.

L'ombre suit le corps, par *Dominique Rolin*, in-16, 240 p. (Coll. « Pierres vives », Ed. du Seuil). — Un style vigoureux qui n'est pas sans profondeur. Mais on commence à être blasé d'une certaine cruauté inutile. Ces vies enfermées, desséchées par une sensualité égocentrique, prouvent-elles vraiment l'existence de Dieu? — A.-M. B.

Le feu qui prend, par *Jean Cayrol*, in-16, 256 p. (« Cahiers du Rhône », Ed. du Seuil). — Enfin le réalisme ne se confond plus avec l'ignoble. Les personnages ne sont pas des saints, mais ils ont cette qualité humaine qui permet au lecteur de s'attacher à eux et de suivre le roman avec émotion. Bien vivants, parfois durs, mais jamais secs. Une mère qui cherche à se protéger de la souffrance par l'insensibilité. Un homme désespéré qui a besoin d'amour et de tendresse. Les murailles d'indifférence que sa mère avait édifiées autour d'elle s'écroulent le jour de sa mort. Armand la retrouve et découvre en même temps l'amour vrai pour une femme et la présence de Dieu chez les êtres qu'il aime. — A.-M. B.

Vie exemplaire du commandant d'Estienne d'Orves. Papiers, carnets et lettres, précédés d'une préface de *Guillain de Bénouville*. 1 vol. in-16 de 335 p., 360 fr. (Plon). — Mieux qu'une biographie suivie, fût-elle écrite avec le talent qu'y aurait mis G. de Bénouville, la publication de ces carnets intimes, écrits sans préoccupation littéraire, nous rend au naturel le caractère, les goûts et la ligne d'existence de ce héros de la Résistance. Issu de la noblesse provinciale, ardemment attaché à ses traditions, d'Estienne n'en est pas moins ouvert à tous les courants de la pensée française et va d'emblée aux plus généreux : voir ses réflexions sur l'affaire Dreyfus, sur l'antisémitisme réveillé par le régime Pétain, etc... Les notations — en particulier celles du « Journal de Famille » — sont d'un trait bref et juste : de quelqu'un qui sait voir et sentir. Un livre d'une grande richesse humaine. — M. M.

Livres reçus. — *Le goût du risque*, par P.-L. Borel (H. Messelier, Neuchâtel); *Maguelonne*, par Gilles Nançay (Editions du Seuil); *Le compagnon de route*, par Bertrand Defos (Gallimard); *Je ne veux jamais l'oublier*, par Michel Dion (Plon); *Heurtemont et Heurtebise*, par Fred Bérance (Emile-Paul); *L'Amour*, par Henri Birnbaum (Robert Laffont); *Du côté de chez Malaparte*, par Raymond Guérin (La Boîte à clous); *La trêve olympique*, par Georges Magnane (Albin Michel); *Malgré lui, malgré elle*, par Jeanne Mézeray (Grasset); *Les Dieux ne nous aiment pas*, par Max Servais (Corrêa); *Réflexions sur la conduite de la vie*, par A. Carrel (Plon); *Un été torride*, par R. Marguerit (Gallimard).

POESIE

RAYMOND QUENEAU ET LA POESIE. — La poésie, « terre bénie des rhétoriqueurs et des faiseurs de règles », est depuis toujours le domaine du jeu et de la distraction. Parmi nos contemporains, Raymond Queneau le sait mieux que personne, qui se livre à mille facéties « pour se chatouiller lui-même, afin de se faire rire le premier, et puis après les autres », comme disait son ancêtre Etienne Tabourot. Mais voilà qui est plutôt mal vu des confrères : on a si peur, aujourd'hui, de faire rire *aux dépens* de la poésie que l'on exige le plus grand sérieux de la part de ceux qui exercent officiellement cette sacro-sainte

profession. Or ce « sérieux » paraît fort déplacé à Raymond Queneau, qui partage l'opinion de Malherbe disant à Racan « qu'un bon poète n'était pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles ». Et il rappelle volontiers, chaque fois qu'il le peut, cet autre propos prêté au même Malherbe par le même Racan : « Quand on lui demandait son avis sur quelque mot français, il renvoyait ordinairement aux crocheteurs du Port au Foin, et disait que c'étaient ses maîtres pour le langage. »

Ici, je crois bien que Raymond Queneau est aussi sérieux que Malherbe lui-même, et n'admet en aucun cas qu'on le plaisante sur cette question. « Le langage populaire, écrit-il en manière d'adage, est le terreau qui permet les plus hautes œuvres. » Et les plus hautes œuvres, à son goût, sont celles de Rutebeuf, Villon, Jacques Jacques, Boileau, Chénier et Péguy. A l'exception des deux premiers noms cités (et sans doute du troisième, qui désigne dieu sait quelle illustration de tréteaux), ce très classique aréopage est bien fait pour esbaudir le lecteur de Raymond Queneau. Mais puisque nous sommes sur la pente du sérieux, il est préférable que le lecteur sache tout de suite à quoi s'en tenir sur ce poète qui abomine le « moderne » sous presque toutes ses formes; qui est aussi intraitable, et plus « réactionnaire », s'il se peut, que son maître Despréaux. Qu'on en juge par cette profession de foi (jamais reprise en volume) qu'il publia voici quelque douze ans :

Le classicisme, lorsque « arrivé », se perd dans la stérilité parce qu'en s'appuyant sur la prépondérance de l'homme sur la nature (il y est bien obligé pour se constituer), il a tendance à s'éloigner de la fontaine vivante du langage, la *materia prima* populaire, l'usage de la langue telle qu'elle continue dans les rapports « concrets », « humains », « vivants ».

Tout romantisme en donnant la prépondérance à la nature sur l'homme tend à perdre tout contrôle, à confondre *dans l'autre sens* parole et écriture, bavardage et style. D'où verbalisme, c'est-à-dire débordement de l'écriture sur la langue véritablement, authentiquement parlée — jusqu'à l'écriture automatique y comprise. On meurt alors dans le précieux. Entre les *coussinets d'amour* de Somaize et la *rosée à tête de chatte* de Breton, il n'y a qu'une différence de mode.

Dans l'un et l'autre cas le résultat est d'ailleurs le même, on s'éloigne de la nature, et de l'homme. La fonction, l'une des fonctions du poète, est de rétablir l'harmonie entre les deux termes du rapport.

J'ai plaisir à citer tout au long ce vigoureux manifeste parce qu'il apporte, semble-t-il, une solution enfin équitable à l'éternelle Querelle des Anciens et des Modernes : au lieu de les ren-

voyer dos à dos, comme cela s'est fait pendant des siècles, Raymond Queneau demande à chaque partie d'y mettre un peu du sien, et de jeter beaucoup de lest. Ses préférences vont d'ailleurs aux Anciens, je veux dire aux classiques. On l'a bien vu, en 1938, quand il prit l'innocent auteur de *L'Expérience Poétique* comme tête de turc pour dire son fait à l'Inspiration. On le vit davantage encore quand il se mit à fulminer plaisamment contre « cette avant-garde, qui, loin d'être toute la poésie, n'est en réalité qu'un petit peloton d'éclaireurs qui ont perdu leur boussole ». Ici, Raymond Queneau apparaît tout à coup comme un fils dénaturé (je m'étonne, en passant, qu'on ne l'ait pas mis aussitôt « dans l'impossibilité de nuire »), puisqu'il entre en rébellion ouverte contre son tendre père le surréalisme. Mais peut-être n'est-il pas mauvais, aujourd'hui, de rappeler ce qu'il écrivait à propos de ce dépotoir de tous « les résidus psychiques d'une époque », et de sa prétendue défense de la poésie :

Défendre la poésie a consisté à réduire le champ entier de l'activité créatrice au simple enregistrement des soi-disant merveilles d'un soi-disant inconscient. On a commencé par ne plus appeler poésie que la poésie lyrique, puis un certain lyrisme, puis les éléments incoordonnés de ce lyrisme. On ne consentit plus à s'extasier que devant des énumérations de métaphores distendues, semées le long de lignes inégales. Les deux termes d'une comparaison ne durent plus avoir aucun rapport entre eux. Tout le reste fut nié.

(Rappelons qu'à la même époque Raymond Queneau n'avait guère d'illusion sur « l'humour à perpétuité » — noir ou rose, peu importe — qui « est véritablement une forme de la lâcheté intellectuelle ».)

En somme, Raymond Queneau n'a pas une très haute idée de la poésie dite moderne. Il va même jusqu'à prétendre, et je ne crois pas que ce soit par paradoxe ou plaisanterie, qu'elle « est actuellement dans un état de dessiccation assez comparable à celui dans lequel elle se trouvait au XVIIIe siècle et duquel tentèrent de l'en faire sortir et Chénier et Delille ». Puis il ajoute fort utilement, car personne n'y va jamais voir, que « des poètes non méprisables comme Jean-Baptiste Rousseau ou Le Franc de Pompignan n'eurent point, à cet égard, leurs mérites ».

Voilà une opinion sans doute originale, mais dont le caractère sibyllin nous embarrase beaucoup. Pour lui restituer sa saveur et sa force, il convient de l'actualiser un peu, ou si l'on préfère, de trouver l'autre terme de la comparaison. Il convient de chercher qui pourrait bien être, aujourd'hui, notre Jean-Baptiste

Rousseau (les détracteurs de *Charmes* ont déjà dit que c'était Paul Valéry), qui notre Le Franc de Pompignan (on pense tout de suite à Saint-John Perse, à cause de cette éloquence prompte à déchaîner les éléments), qui notre Delille et qui notre Chénier. Ce petit jeu des substitutions de noms peut se poursuivre à l'infini (qui notre Chaulieu, qui notre La Fare, etc.), mais pour ne pas sombrer dans la manie, il vaut mieux nous en tenir à notre Boileau, je veux dire à Raymond Queneau.

Eh bien, théoriquement, Raymond Queneau n'est pas du tout indigne de Boileau, en ce sens qu'il fait son possible pour nous rappeler « qu'en dehors du petit poème métaphoreux, il existe *aussi des genres*, tels que la fable, par exemple, et la satire, dont la renaissance serait éminemment salubre ». Avec lui, enfin, il ne faut pas badiner avec le grand genre qui reste, comme chacun sait, le « genre épique » illustré de nos jours par Joyce, dont « le rattachement direct à Homère exprime la dernière vérité de la littérature occidentale ». Mais trêve de théories. Voyons maintenant si, dans la pratique, Raymond Queneau est aussi « régulier » qu'il veut le faire croire vis-à-vis de ces différents genres. Voyons plutôt comment il les illustre lui-même dans sa poésie.

•

Il faut remarquer tout d'abord que la poésie de Raymond Queneau est principalement satirique — c'est-à-dire blagueuse, érotique et burlesque comme pouvait l'être celle d'un Sigogne ou d'un d'Esternaud. Avec cette différence, toutefois, que Raymond Queneau sort assez peu des limites de la bienséance, brandit rarement l'espadon vengeur, et ne blasonne point trop ses contemporains. Il peut écrire, d'aventure, un *Repas ridicule*, à la nouvelle mode, mais ce qu'il raille de préférence, c'est la poésie en général, et les conditions pas toujours très circonstanciées de son enfantement :

Quand les poètes s'ennuient alors il leur ar-
Rive de prendre une plume et d'écrire un po-
Eme on comprend dans ces conditions que ça bar-
Be un peu quelquefois la poésie la po-
Esie

Ce qu'il bafoue le plus délibérément c'est, n'en doutons pas, « l'essence même » de la poésie. Témoin son fameux et très

satirique poème (mis récemment en musique par René Leibowitz), *L'Explication des Métaphores* :

Loin du temps, de l'espace, un homme est égaré,
Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore,
Les naseaux écumants, les deux yeux révulsés,
Et les mains en avant pour tâter le décor

— D'ailleurs inexistant. Mais quel est, dira-t-on,
La signification de cette métaphore :
« Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore »
Et pourquoi ces naseaux hors des trois dimensions?

Si je parle du temps, c'est qu'il n'est pas encore,
Si je parle d'un lieu, c'est qu'il a disparu,
Si je parle d'un homme, il sera bientôt mort,
Si je parle du temps, c'est qu'il n'est déjà plus.

Si je parle d'espace, un dieu vient le détruire,
Si je parle des ans, c'est pour anéantir,
Si j'entends le silence, un dieu vient y mugir
Et ses cris répétés ne peuvent que me nuire.

Et le poème poursuit imperturbablement, pendant dix strophes encore, son explication du rôle néantisateur (pour parler comme Sartre) de la métaphore qui se penche tour à tour vers l'avenir et sur le passé, mais s'avère tout à fait incapable, dans le présent, de se saisir de la moindre parcelle de réalité. La grande machinerie lyricosophique n'étant jamais que le besogneux camouflage de cette absence fondamentale de matière, on ne voit pas pourquoi le poète se priverait de la satisfaction minime mais certaine de réussir un calembour, une contrepetterie, un vers rétrograde ou une pièce lettrisée. Raymond Queneau prêchait d'exemple quand il donnait à son premier recueil, qui est un excellent manuel à l'usage des poètes excentriques, ce titre incroyable, *Les Ziaux*, qui joue sur l'équivoque *les yeux* et *les eaux*, et permet au poète de célébrer les uns et les autres quand il fredonne : « les ziaux bruns, les ziaux noirs, les ziaux de merveille »...

Dans le même genre d'amusettes dignes d'un troubadour pris de boisson ou d'un comique de music-hall, il faut citer, doucement satyrique :

Mademoiselle a de petits seins
qui font cui-cui
quand on les touche...

Ou la chanson *C'est bien connu*, qui est présentement le grand succès de Mlle Gréco :

Si tu t'imagines
si tu t'imagines
fillette fillette
si tu t'imagines
xa va xa va xa
va durer toujours
la saison des za
la saison des za
saison des amours
ce que tu te goures
fillette fillette
ce que tu te goures

Cependant, il ne faudrait pas croire que Raymond Queneau est contenu tout entier dans ces fantaisies et ces bigarrures. Fort digne homme à ses heures, il peut, aussi bien qu'un autre, composer de placides églogues :

Les oiseaux bleus dans l'air sont verts dans la prairie
le vent marcheur l'hirondelle qui ne se lasse
les bourrées de jonc rare les blés qui dépassent

et faire que ses lecteurs puissent

comprendre le buisson comprendre la chanson
comprendre tout l'été comprendre la musique
et se taire à midi lorsque le soleil siffle
le grand air d'opéra qui charme les moustiques.

Ces *Bucoliques*, écrites sans autre prétention que d'amuser les petits enfants, témoignent d'un sentiment très vif pour le paysage agreste où

Le chien torrent se jette en un joyeux élan
ébrouant son poil gris gai briard fantastique

et pour cette sorte d'hallucination printanière et crépusculaire qui prend aussitôt tournure de fable ésopienne ou de vieille légende. Ainsi le beau poème de *L'Arbre* :

Un arbre est venu sur la route
se reposer un soir de mai
Il s'appuyait sur un poteau
télégraphique il s'appuyait
sur un bel arbre camarade
il s'appuyait un soir de mai.

Mais la campagne, ce n'est pas seulement les prés en fleurs et le village en fête, c'est aussi la grande plaine lugubre, la

« cambrousse » vagissante et éructante d'où *Le Rural* a tant de peine à se tirer :

J'arrivais dla campagne sans un sou dans ma poche
un pain moisi mes pieds pourris la main tendue
J'emmenais avec moi à la smell de mes bottes
le gras patois des champs fossés prés et talus

Cet être irrémissiblement englué dans le grotesque, ce pauvre hère « qui pousse et passe et pince et pisse et pense », représente typiquement l'humanité de Raymond Queneau. Pédezouille ou banlieusard, rentier minable ou rôdeur de barrières, joueur de manille coinchée ou d'appareil à sous, il porte à tout jamais ce masque parodique — un peu de carnaval — qui est la marque de fabrique, en quelque sorte, de Raymond Queneau.

Mais un homme parfois s'échappe de ce vaste champ de foire; un homme étrangement seul déambule dans le froid et la nuit, et notre moderne jongleur trouve soudain des accents dignes de la Pauvreté Rutebeuf pour fixer la condition lamentable de *L'Homme du tramway* :

Cet homme qui marche le long du quai la nuit
le long de la Seine entre Asnières et Courbevoie
cet homme dont l'ombre à chaque instant fuit
suit son chemin droit et sa courbe voie

cet homme a mal aux pieds, misère,
et la fatigue ligote ses épaules
cet homme danse chacun de ses pas
longs comme des nuits d'hiver

La vanité de cette existence est enfin le grand thème de Raymond Queneau. Dix ans avant de lui consacrer tout un recueil, *L'Instant fatal*, il écrivait *Chêne et Chien*, roman autobiographique et psychanalytique en vers, qui est déjà, à sa manière, un poème de vieillesse et de mort. Car le poète se voit très peu en noble patriarche ou en Second Faust : il n'attend du grand âge que déboires et désaffection :

Je suis vieux et je suis lourd
mon âge compte on le soupèse
et l'on me dit que vieux et lourd
j'attendrai que la mort me baise
dans un coin — comme un vieux et comme un lourd.

Par bonheur, « toujours l'instant fatal viendra pour nous distraire » — l'instant fatal qui délivre de l'angoisse des futures catastrophes, et annule les vivants et les morts. On s'étonnera peut-être que Raymond Queneau, poète désopilant s'il en fût,

se livre avec tant d'abandon aux désolantes rêveries de l'Ecclésiaste. C'est qu'à force de tourner en rond dans ce monde « ras et risible », que raréfie encore le vent glacé du ricanement, il en vient à se persuader que le grand chambard, la fin de tout le tohu-bohu triomphant ne serait pas une mauvaise chose. Au point de vue épique, bien entendu. Car Raymond Queneau garde l'espoir de voir triompher le grand genre, et il suffirait en somme d'une légère distraction de l'Univers, miracle ou cataclysme, pour que le genre humain et le genre épique, dans le sein du Cosmos, se rejoignent en un instant. Et voilà peut-être pourquoi, en fin de compte, la verve de Raymond Queneau n'est pas sans mélange : il s'agit d'une poésie certes réjouissante, mais qui fait toujours un peu froid dans le dos...

●

Malgré la bonne opinion que j'ai de l'œuvre, en général, de Raymond Queneau, je ne sais trop que penser de son dernier poème, *Petite Cosmogonie portative*, qui est en alexandrins, et (« c'est le genre qui veut ça ») en six chants. Mais de quel genre s'agit-il? Raymond Queneau se défend d'avoir voulu écrire un poème didactique : son ambition ne va pas encore jusque là. Pour le moment, il se contente de traiter cavalièrement la science en objet lyrique, ou en thème d'exaltation poétique tout juste un peu moins ressassé que les autres. Du reste, et toujours selon ses indications, il y a « une explication du poème à l'intérieur du poème même ». C'est, au troisième chant, la prosopopée d'Hermès que voici :

Malgré son irrespect nous leur expliquerons
à ces lecteurs français son dessein bénévole
Au lieu de renoncule ou bien de liseron
il a pris le calcium et l'abeille alvéole
Compris? au lieu de banc ou de lune au printemps
il a pris la cellule et la fonction phénol
Compris? au lieu de morts d'ancêtres ou d'enfants
il a pris un volcan Régulus ou Algol
au lieu de comparer les filles à des roses
et leurs sautes d'humeur aux pétales qui volent
il voit dans chaque science un registre bouillant...

Et voilà, toujours selon lui, la répartition des sciences et connaissances humaines à travers ces six chants : « les trois premiers sont consacrés à la formation de la Terre et à l'apparition de la Vie. Le quatrième va de l'amibe aux termites;

le cinquième jusqu'aux singes. L'histoire de l'humanité est résumée dans les deux premiers vers du sixième chant :

Le singe sans effort le singe devint homme
lequel un peu plus tard désagrégea l'atome

et ce sixième chant se termine sur les grandes machines à calculer. »

Comme on voit, Raymond Queneau n'a pas grande considération pour l'espèce humaine, dont il fait tenir l'histoire en quelques lignes. A l'époque où ce poème paraissait en tranches dans *Les Temps Modernes*, un chant ultime devait célébrer le citoyen du Monde Garry Davis : je regrette sincèrement, pour ma part, qu'il ne soit venu couronner l'édifice.

— Un peu bien compact, cet édifice, malgré la note rigolote et un air de bamboula à peu près continu :

Cristal tu cristal pas cristal pas cristal tu
comptine des sommets des faces des arêtes
cristal pas cristal tu cristal tu cristal pas
clivez vous nettement clivez puisque vous êtes

Les rondes enfantines succèdent ainsi aux calembours de préfecture et l'oiseuse monotonie de l'écriture automatique aggrave volontiers le ronron de l'alexandrin. Tout cela fait que, malgré la grande variété des gags et des cocasseries, cette prestigieuse salade cosmogonique est parfois moins digeste et « portative » qu'on n'aimerait. Mais Raymond Queneau n'en a cure. A la suite des *Exercices de Style* et pour leur faire pendant, il s'est tout bonnement proposé d'établir un nouveau record de littérature. Et de fait, c'en est un : Raymond Queneau, en vérité, empaille comme Max Jacob et rempaille comme Péguy. C'est vertigineux, fascinant, énorme, mais lassant à la longue, et un peu trop « les doigts dans le nez ». On en sort passablement tourneboulé, et l'on a grand besoin de se rafraîchir dans quelque fable, ballade ou villanelle, comme Raymond Queneau en a publié jadis, de loin en loin. Et comme il en écrira des monceaux plus tard, j'en suis sûr, une fois qu'il sera revenu de ces grandes machines un peu trop exclusivement pataphysiques — une fois qu'il aura bouclé la boucle de ces harassantes olympiades rhétoriques et qu'il mettra enfin à exécution, les pieds bien à l'aise et le cœur bien au frais, ce chaste et confortable projet :

Un jour je chanterai Ulysse ou bien Achille
Enée ou bien Didon Quichotte ou bien Pança

Un jour je chanterai le bonheur des tranquilles
les plaisirs de la pêche ou la paix des villes.

Maurice Saillet.

L'œuvre poétique de Raymond Queneau : *Les Ziaux* (1943), *Bucoliques* (1947), *L'instant fatal* (1948), *Petite Cosmogonie portative* (1950), est éditée chez Gallimard, qui annonce d'autre part la réimpression de *Chêne et Chien,* roman psychanalytique en vers (1937).

THEATRE

LE FEU SUR LA TERRE,* de François Mauriac *(Théâtre Hébertot). — Aprement discutée à son apparition, durement accueillie par certains critiques, la pièce de François Mauriac répond à toutes les objections de la seule manière qui soit incontestable : en durant. Elle vit, comme ses personnages vivent, et parce que ses personnages vivent. Chacun d'eux, même les moins amplement partagés à la scène, apporte la densité d'une destinée complète : on les sent enfantés par le romancier, invinciblement, plus qu'agencés par l'auteur dramatique pour le mirage de la rampe. Comment dire? Quand on assiste à une pièce de Mauriac, réussie ou non, on a toujours l'impression que le décor est une vraie maison, et on ne peut se défendre de suivre les êtres à la fois dans les autres parties du logis, et dans les autres années de leur destin. Pour la même raison, on n'en a pas fini avec eux en quittant ce spectacle : ils s'imposent, ils se prolongent dans le souvenir, ils se mêlent aux vivants quotidiens, à peine moins réels qu'eux, et on se surprend à les leur comparer. Laure et Maurice Duprat de la Sesque, les héros du *Feu sur la Terre,* sont ainsi doués de cette mystérieuse existence. Peu importe qu'ils irritent ou qu'ils révoltent : ils sont.

Peut-être justement a-t-on fait erreur — et François Mauriac lui-même — en multipliant à leur sujet dans les avant-premières des manières de références historiques ou psychologiques à des couples fraternels célèbres et exceptionnels, comme Maurice et Eugénie de Guérin, ou comme Ernest et Henriette Renan. Il me semble que ces précautions oratoires étaient peu nécessaires, et même qu'elles ont, à l'épreuve, un peu égaré les imaginations. Faut-il recourir aux biographies littéraires pour être capable d'imaginer ce drame de l'homme qui ne réussit pas à s'affranchir un jour de ses liens d'enfance, de la fille qui ne réussit pas à éclore en femme, parce que dans la solitude elle a fourvoyé sur une seule exaltation toutes ses puissances? J'entends bien

qu'avec les habitudes d'accrocheuse brutalité que nous donne l'actuel commerce de la pornographie littéraire, Mauriac a senti peser — et a voulu écarter — l'hypothèse (ou l'espérance?) d'un beau petit inceste bien éloquent dans les prévisions du public.

C'est qu'il s'agit, en effet, de tout autre chose, et qui ne pouvait être décelé, suivi et remonté au jour que par cet extraordinaire chasseur de ténèbres, ce poursuiveur d'anges noirs, accoutumé aux replis obscurs des âmes malades.

D'une certaine manière, on pourrait soutenir que Maurice et Laure, tout bêtement incestueux, seraient plus proches d'une certaine normale : monstres sociaux sans doute, criminels selon la loi morale et religieuse, certainement, mais pour avoir suivi d'aveugles déchaînements d'instincts en somme tout simples. Ici, il en va bien autrement. Maurice, tempérament d'artiste et de voluptueux, grandi dans une famille étroitement bourgeoise et accablé en outre sous la préférence obstinément gardée à un frère mort en bas âge, n'a trouvé accord et refuge que chez sa sœur. Elle le comprend, elle le protège, elle l'encourage. Devenu jeune homme, il courra les cueillettes amoureuses ici ou là, mais parmi les exigences de sa virilité, quelque chose lui restera dans l'âme de féminin; il demeurera lié et soumis à cette première emprise; ce n'est que par sournoiseries et dérobades qu'il tentera de ruser avec une tyrannie qui l'étouffe et le réconforte tout à la fois. C'est qu'auprès de ce Don Juan à l'âme féminine veille et brûle une sœur à l'âme virile. Elle s'est, dès l'enfance, enivrée de protection combative en faveur de ce faible, et en face de ces autres faibles qu'étaient ses parents. Je la vois, cette grande fille un peu dépourvue de grâce, ardente et rude, en qui les naturelles mollesses féminines se sont gâtées, sous une écorce un peu trop ligneuse. Son dévouement devient monstrueux, parce qu'il est minutieux comme celui d'une mère, jaloux comme celui d'une épouse, et violent comme celui d'un soldat. Etouffée dans la mesquinerie provinciale — telle que Mauriac, une fois de plus, a pris un plaisir cruel à nous la dépeindre — enragée par la lente décadence familiale, envahie par le culte fraternel, son âme tragique est devenue difforme.

Tandis que le frère, pendant sa longue absence d'étudiant, a pris femme, nulle tentation d'infidélité n'est venue solliciter la sœur, nulle passagère faiblesse n'est venue la rendre à un destin humblement humain. Elle demeure, stérile et brûlante d'un feu de tourbe inextinguible, comme ce sol des Landes incendiées qui entoure sa maison. *Il n'y a pas de chemin pour elle.* Nous serions soulagés, dans la pitié horrifiée qu'elle nous inspire, de

la savoir morte. C'est, au même titre qu'Hermione ou que Roxane, une héroïne de tragédie.

A propos de tragédie, s'est-on avisé que ces fortes passions fraternelles n'ont guère été traitées au temps de nos classiques? Mais il m'est arrivé devant Laure de rêver aux farouches Electres, aux justicières Iphigénies qui, en Argos ou en Tauride, retrouvaient et animaient dans le théâtre antique, le fatal Oreste...

Dussane.

CINEMA

UN DUR METIER. — Louis Chauvet est le critique du *Figaro.* Sa rubrique compte parmi les trois ou quatre sur lesquelles un lecteur de quotidien peut, à la semaine la semaine, fonder une confiance raisonnable. Son ambition est celle d'un spectateur-témoin assez averti et qui s'efforce à prononcer selon les critères sociologiques, celui du bon goût et celui de la crédibilité. Ce sont là des données mouvantes et qui ne prétendent pas à l'universalité, mais elles entretiennent entre le critique et son audience un dialogue, une sorte de complicité même. Néanmoins, le quotidien doit parer au plus urgent, qui est de conseiller le spectateur parmi les genres les plus hétérogènes et les ambitions les plus inégales. Il faut bien que le critique reprenne les choses d'un peu plus haut pour se mieux faire entendre en introduisant des perspectives. Ce qu'a fait Chauvet, avec un agréable talent de chroniqueur, chose plutôt rare dans la corporation. Un double malheur, malheureusement, s'est abattu sur lui. Tout d'abord, il y a le titre, *Le porte-plume et la caméra* (1) qui annonce un essai sur un problème compliqué. Que n'est-il amorti par une préface où l'auteur expliquerait, avec sa modestie et sa bonne grâce coutumières, que son propos est tout entier dans une réflexion aimable sur quelques films récents! Le malaise et le malentendu deviennent plus apparents encore comme l'on avance dans le livre, car c'est toute l'esthétique qui est en cause, de la façon que sont titrés les chapitres. L'auteur annonce ainsi tour à tour qu'il va nous entretenir des rapports du cinéma avec la littérature, puis avec le théâtre; de l'influence du metteur en scène; de la nouvelle école italienne; des excès de la technique; de la poésie du film; de l'auteur total. Vigoureuse ossature, croyez-vous. Malheureusement, ce ne sont que propos aimables,

(1) Flammarion.

fort rebattus, où l'on ne trouve guère à quereller sur l'essentiel, mais guère à glaner non plus, et qui vont leur gentil train en digressions et illustrations — trois pages sur la *Chartreuse de Parme*, cinq sur *Hamlet*, ainsi de suite —, d'une littéralité désolante. Le premier malheur, c'est ainsi que l'auteur soit trahi par ses propres titres. Le second est hypothétique. C'est qu'il risque d'être pris plus au sérieux qu'il ne se prend au sérieux lui-même. C'est, par exemple, qu'on ouvre son ouvrage au chapitre : « Influence du metteur en scène », et qu'on lui demande compte de ses vues, selon la rigueur des termes.

On serait alors un peu atterré par l'amateurisme et par l'insuffisance. Tout d'abord, pour tout potage, deux noms : Wyler et Ford. Rien sur... mais il faut renvoyer le lecteur aux manuels. Enfin, passons Wyler et Ford. Sur le premier, trois lignes laudatives (il est vrai qu'il est longuement mentionné auparavant). Restent seize pages où l'auteur montre, selon le seul exemple de John Ford, quelle peut être l'heureuse influence d'un metteur en scène. Il le fait avec habileté et pertinence dans tout le détail de son analyse; sauf toutefois sur un point : il est inexact que *les Sacrifiés (They were expendable)* soit, pour Ford, simple commande de circonstance; il s'agit, au contraire, d'une œuvre où il a mis beaucoup de lui-même, et si son nom est suivi au générique de son grade dans la marine américaine, ce n'est pas là misérable astuce commerciale. Mais laissons cette broutille. Voici maintenant mes étonnements. Comment Chauvet, ayant réduit son propos avoué — l'influence du metteur en scène — à un seul cas (exemplaire si l'on veut, mais il en est tant d'autres!) et qui se trouve être un cas américain, peut-il ne pas se demander où commence la liberté de son metteur en scène devant le scénario? ignorer ses scénaristes (Dudley Nichols, par exemple, qui a écrit quatorze films pour lui)? ignorer aussi l'admirable opérateur Gregg Toland, et attribuer à Ford seul les « paysages poignants » des *Raisins de la colère?* Comment peut-il omettre de dire, puisqu'il s'agit de l'influence du metteur en scène selon un exemple américain, qu'Hollywood ne tolère pas le montage par le réalisateur, sauf exceptions rarissimes, dont justement celle en faveur de Ford? ou, plus généralement, que le réalisateur américain n'est qu'un simple directeur de comédiens, sauf, encore, quelques exceptions, dont, encore, celle de Ford? Louis Chauvet, enfin, écrit : « Dans l'œuvre entière de ce diable d'homme, l'on chercherait vainement une production dont il aurait à rougir », ce qui relève, hélas! de ce journalisme entre guillemets et qui fait sourire. Il est devenu difficile d'écrire sur

John Ford sans avoir lu l'étude magistrale de Lindsay Anderson dans *Sequence;* mais je conviens que ce n'est pas une publication répandue en France. Toutefois, le livre de Sadoul et la simple collection de l'*Ecran français* apprennent que Ford a commencé de tourner en 1917 et qu'un grand nombre de ses films sont inconnus ou complètement oubliés. Nul ne le lui reproche, et nul ne pense qu'il en doive rougir. Mais nul ne devrait trancher non plus sur son « œuvre entière », pour autant d'ailleurs qu'on puisse parler d'œuvre au sujet d'un long apprentissage consacré aux westerns dits de catégorie B.

Le chapitre sur la poésie cinématographique, qui s'attache principalement à Cocteau, Flaherty, Rouquier et Disney, est pareillement hâtif, et, par le fait même de la diversité des références, peut-être plus notable encore par ses omissions. L'erreur de la conception centrale éclate là plus qu'ailleurs. Car rassembler et analyser toutes les œuvres où la poésie est présente est en tout cas une entreprise un peu folle, ou du moins qui voudrait du génie. Poétiques, les dessins animés de Mac Laren et *Que viva Mexico,* Méliès et Bunuel, Painlevé et Tennings. Mais pourquoi ne pas parler des documentaires de Jennings, des films scientifiques de Painlevé, des dessins animés sans caméra de Mac Laren, du sens épique d'Eisenstein, ainsi de suite, puisque la vie est courte, et qu'il vaut mieux se faire comprendre? Tout de même, Flaherty et Cocteau gagneraient, tous mérites dûment rendus à leurs poésies respectives, à ne pas siéger ici côte à côte.

Louis Chauvet est plus à l'aise dans sa critique des transpositions. Il proteste, avec raison, qu'il en est trop, et il appuie sa thèse sur de bons exemples. Trop de livres ou de pièces classiques, qui ne sont que spéculations mercantiles et gageures perdues. J'ajouterais à son arsenal d'arguments l'incapacité, probablement *sui generis,* dont témoigne le cinéma à apprivoiser la durée, qui fonde l'essence et le prestige des grands romans. Un trouble de la même nature est perceptible dans la relation théâtre-cinéma. Le théâtre est assez inapte à capter le temps qui passe; mais, tout art dramatique et soumis à l'action qu'il soit, du moins peut-il montrer la maturation progressive des caractères. Or, c'est plutôt le domaine spatial — mouvement, simultanéité, ubiquité —, qui est celui de l'écran. Chauvet a raison de proposer *Henri V* comme le bon film entre tous qui ait été tiré d'une pièce connue, en partie parce qu'il apporte le spectacle et le mouvement qui manquent à la pièce et qu'elle paraît appeler. Pour *Hamlet,* il montre ce que la réussite a d'exceptionnel aussi. Une moindre réussite, d'ailleurs (et qui, entre

cent autres choses, donne à réfléchir sur le sens dramatique des entr'actes, et sur ce que l'on perd à leur suppression). Enfin, Chauvet parachève sa démonstration sur le caractère exceptionnel des bonnes transpositions de la scène à l'écran en s'interrogeant sur le processus contraire. Impossible, avance-t-il, d'adapter au théâtre la *Dernière chance* et le *Voleur de bicyclette*. Il est vrai que les deux arts dramatiques sont en général irréductibles l'un à l'autre. Mais le propos eût gagné à être ici considérablement nuancé et développé sur un plus grand nombre d'exemples, ou mieux choisis. Car *Ruy Blas* ne prouve rien, ni *César et Cléopâtre*. Il me semble qu'il y aurait à dire sur la théâtralité d'un film bâti sur scénario original tel qu'*Alexandre Newski*, théâtralité qui n'est pas du théâtre; ou sur l'apport des gros plans, grâce auxquels une pièce gagne parfois à l'écran une vision plus profonde et plus intérieure, comme en a confirmé la preuve Jean Cocteau dans son auto-adaptation des *Parents terribles*; ainsi de suite. Au terme de quoi l'auteur aurait perçu, sans doute, la dualité et la dialectique interne du cinéma, dont les deux termes et les deux pôles sont sa spécificité et sa plasticité. Au passage, que Chauvet me permette une autre correction. Au *Voleur de bicyclette* et à la *Dernière chance*, il ajoute un troisième exemple de film dont la transposition au théâtre « n'est même pas concevable » : or, c'est *Brève rencontre*, dont l'origine est une pièce, justement, une pièce en un acte de Noël Coward.

Sur la plupart des autres conclusions — éminence du vérisme italien, vœux pour l'unanimisme, plaidoyer pour l'auteur unique —, accord total, mais non sans que l'envie vienne de faire en chemin quelques autres questions à l'auteur. Sa répulsion pour l'utilisation dramatique du silence étonne, et l'on ne voit pas qu'il ait pris le soin de l'expliquer? Son éloge du film italien d'après-guerre ne fait-elle pas litière des origines (cf. notamment Lo Duca, *Rencontres cinématographiques*)? Son procès de la technique n'est-il pas simplet? Il faudrait tout de même commencer à distinguer entre ce qui est des moyens matériels et ce qui est du langage. La profondeur du champ dans Wyler, les plafonds dans Welles, le camion de son lors des débuts de l'école documentaire anglaise, ce sont là des éléments du langage. Si l'on appelle technique l'emploi du travelling, alors la technique elle-même est constitutive du langage (Bazin a pu dire qu'il n'y aurait pas de *westerns* s'il n'y avait pas de travellings). Au nom de l'abus de la technique, Chauvet exécute Orson Welles, à propos de la *Dame de Changhaï*, auquel, d'un même mouvement de plume, il impute, en outre, le scénario, scénario d'un autre,

qu'il a tourné contre son gré, et qu'il a ridiculisé à loisir, pour tirer son épingle du jeu; à l'abri de quoi il a introduit quelques scènes de virtuosité gratuite, qui sauvent le film de l'oubli. C'est donc justement là l'un des rares cas où l'audace de l'écriture, où Chauvet s'obstine à voir de la « technique », est de quelque utilité jusque dans son inappropriation au sujet. Enfin l'on pourrait se demander si l'auteur sait qu'il est aussi un cinéma russe?

Le porte-plume et la caméra est précédé d'un chaleureux texte de présentation d'Alexandre Arnoux, visiblement conçu pour être récité à haute et forte voix, de préférence avec un accent synthétique d'au-dessous de la Loire. L'auteur y professe que le métier de critique de cinéma est un dur métier. Bien qu'il y ait d'autres durs métiers, le débirentier et le décatisseur, c'est le point sur lequel, s'il m'est permis d'être juge et partie, j'oserai dire qu'il n'exagère pas.

Jean Quéval.

RADIO

A MI-SIECLE. — La radio, comme la presse, comme le music-hall, comme le cinéma, a évoqué et continue d'évoquer 1900. Et le temps qui a précédé la « Grande Guerre ». (Laquelle tend à perdre cette belle appellation, un peu faraude et naïve.) Et le temps qui a séparé les deux « premières » guerres mondiales.

La radio, et probablement toutes les radios du monde. Peu ou prou. Avec ou sans arrière-pensée. La plupart pour nous amuser ou nous instruire. Et parce que la radio a un immense besoin de sujets, et que sans cesse elle se bat les flancs. Et que l'évocation d'un passé si proche et si lointain, si pittoresque, est un sujet en or.

J'ai écouté nombre de ces émissions françaises et étrangères. Au rebours des films, la plupart sont loyales. La moquerie y reste légère et de bon goût.

Le cinéma, lui, bon ou mal gré qu'il en ait, ridiculise. Il profite, s'il est malintentionné, de ce que l'on prenait alors moins d'images à la seconde. Les personnages des actualités qu'il ressuscite ont le geste saccadé et le pas précipité. Le jeu n'est pas très élégant.

Radio ou cinéma, nous avons à l'égard de ces temps révolus un complexe de supériorité. Nous prenons avec eux de grands airs. Turgot voyait juste : la perfectibilité de l'homme est indéfinie. Lente encore au XVIIIe et au XIXe siècles, l'espèce a fait depuis

trente ou quarante ans des pas de géant. Le moyen pour un homme de 1950 de ne pas regarder de haut un temps, si proche parent soit-il, où l'on ne fumait qu'entre les repas et où la guerre était définie « le combat de la partie armée d'une nation contre la partie armée d'une autre nation? »

La radio, elle, ne triche pas. C'est qu'elle est jeune et que sa mémoire est courte. Je veux dire qu'elle n'a pas ou guère d'enregistrements.

Si elle avait des enregistrements de 1900, elle pourrait être aussi féroce que le cinéma. Toutes les discothèques ont un disque de Sarah Bernhardt (il était dans le commerce avant la dernière guerre) dans une scène de *Phèdre*. L'enregistrement n'était pas encore électrique. On est curieux de la fameuse voix d'or, et l'on entend une voix de plomb.

La radio a un faible pour les chansons. Elle ne retient des petites musiques de 1900 que celles que le succès a consacrées, que les meilleures. Et elle nous les redonne orchestrées au goût du jour, parées de ressources nouvelles. Ses photos sont habilement retouchées.

Le cinéma, qui use de documents maladroits, de témoignages simplistes, est bien près de trahir, et souvent s'y complaît. La radio n'exhume pas, elle recrée. Car le passé ne vit que s'il se transforme en légende. Il lui faut se transmuer ou périr.

J'ai vu un fait, je lis un excellent récit de ce fait par quelqu'un qui ne l'a pas vu. Je laisse les images plus belles et mieux arrangées se substituer à l'humble film de ma mémoire.

Bien des auditeurs ont vécu ces « vieux temps » que l'on évoque, ou du moins y ont vécu. Il est rare qu'ils contredisent. Un portrait flatté de ce qui nous touche nous convainc aisément.

L'action de l'artiste soutient à merveille celle du journaliste. Les femmes que nous connaissons ou que nous rencontrons dans la rue ne ressemblent que rarement aux jeunes déesses schématiques ou réelles des pages de la mode. C'est sur des documents de cet ordre que nous imaginons les sujettes de Louis XV ou de Napoléon III.

C'est une question si le grand artiste contribue davantage à témoigner son temps ou à le façonner. Pour moi, je pense que plus un artiste s'élève, moins son œuvre témoigne. On m'a montré les Romains d'Auguste dans Virgile, les Français de Louis XV dans Watteau. Les temps que j'ai connus et qui sont révolus, on les recherche dans les ouvrages que quelque génie a préservés; j'assure dès aujourd'hui à la lointaine postérité que ces temps furent autres.

L'artiste propose, il offre à son siècle des modèles. Lequel ne demande pas mieux que de s'y reconnaître. L'avenir poursuivra et grossira le jeu. « Le monde, disait Marcel Proust, n'a pas été créé en une fois, mais aussi souvent qu'un artiste original est survenu. »

Un trait commun à toutes les rétrospectives, c'est le propos de souligner les différences. Elles sont apparemment considérables. Deux guerres mondiales ont créé un double abîme entre des temps que moins de quarante ans séparent.

Ce qui me frappe, tout au rebours, quand je me reporte au passé que j'ai connu de près, c'est l'identité de l'homme sous la grande différence des mœurs. Il y a des Fallières dans la salle qui s'esclaffe à la vue du pantin à barbiche, mais ils sont glabres et sont venus en traction. (Jean Quéval, mon pertinent voisin, ne m'en voudra pas d'avoir parfois et par force mis aujourd'hui le bout de mon pied dans son pré.) Ce qui a changé frappe, mais ce n'est qu'une écorce. Il se vérifie qu'après tout les mœurs ne comptent guère.

En gros les femmes se sont toujours réparties et se répartiront toujours en ménagères et en courtisanes. Les hommes au temps de Jean-Paul Sartre comme au temps d'Hippolyte Taine, se distribuent assez bien en amoureux, en observateurs et en imbéciles.

Si le vêtement, les mœurs, les régimes, la science pouvaient changer l'homme capitalement, la littérature serait inconcevable. (Je ne parle pas des belles-lettres d'un jour.) Le fait qu'Homère ou Balzac peuvent encore nous intéresser doit, selon les cas, nous incliner à la modestie ou nous rassurer.

A. Dubois La Chartre.

ARTS

LE PAYSAGE HOLLANDAIS AU XVII[e] SIECLE *à l'Orangerie des Tuileries.* — Il n'y a qu'un seul paysage en Hollande : une immense bande de terre plate sous un grand ciel nuageux. Sur cette bande de terre horizontale se découpent parfois des canaux; des moulins, quelques arbres se dessinent. Mais le vrai jeu de la nature est au-dessus. C'est le ciel qui différencie les paysages. C'est lui qui distribue la lumière, qui traduit les saisons, qui marque les variations des heures. La terre garde toujours quelque chose d'inhumain, de fabriqué, de monotone. Elle rappelle un peu la tristesse de ces lacs artificiels dont les bords ne sont

pas couverts des mêmes fleurs que celles qui ornent les lacs créés par la nature. Chose étrange, c'est dans ce pays où la nature avare a eu besoin des hommes pour exister que se sont trouvés les premiers et les plus grands paysagistes du monde. Sans doute, le style plus que la beauté marque les hommes, explique leur attachement à leur pays natal (témoin Barrès et la Lorraine), car les plus beaux lieux du monde n'ont pas donné, à beaucoup près, une équipe de peintres comparable à celle qui, au XVII[e] siècle, s'appliquait à reproduire les polders hollandais.

Ce sont ces peintres : Avercamp, Van de Velde, Van Goyen, Ruysdael, Saenredam, Seghers, Rembrandt, Ver Meer, etc., que nous trouvons aujourd'hui réunis à l'Orangerie. Au début du siècle, les artistes de Harlem cherchent d'abord à rendre le plus fidèlement possible l'image de leur pays. « Les meilleurs peintres, écrivait le poète Buderoo, sont ceux qui s'approchent le plus de la vie. » Par la minutie du détail, par un réalisme fragmentaire, ils s'efforcent d'approcher de la réalité. Mais, avec Van Goyen, avec Ruysdael, cette conception s'élargit. Le paysage est vu de plus loin, on cherche à donner une impression de vastitude et d'unité. Dès lors, les peintres tendent vers la monochromie, ou plutôt vers le choix d'une couleur dominante, dorée presque toujours chez Van Goyen.

Mais les paysagistes hollandais ne vivent pas coupés du reste du monde. Certains d'entre eux ont fait le voyage d'Italie, de France. Ils connaissent des horizons plus variés que ceux de la plate Hollande. Ceux-là même qui n'ont pas eu la chance de voir Rome s'inspirent des notations et des tableaux des voyageurs. Claude les influence. Des réminiscences se mêlent à leur peinture d'après nature. Et la Hollande véritable, plate et monotone, où l'eau paraît plus haute que la terre, se transforme et devient une Hollande de rêve, coupée de collines, parfois de montagnes et de bois, de buissons et d'arbres séculaires. C'est de cette Hollande de rêve que Rembrandt est le paysagiste. Paysagiste admirable, du reste, soit qu'il consacre uniquement ses tableaux à la représentation de la nature, soit qu'il fasse de ses paysages les fonds merveilleux de ses compétitions.

Faut-il appeler également paysages les peintures figurant une ligne de maisons au bord d'un canal, l'Hôtel de Ville d'Amsterdam, la maison de campagne de Pieter de Hooch, la Ruelle de Ver Meer? Nous n'allons pas chicaner les organisateurs de l'exposition sur une question de vocabulaire. Nous sommes trop heureux de voir ici les Ver Meer et les Berckheyde. Mais ces paysages urbains mériteraient à eux seuls de faire l'objet d'une exposition

qui serait sensationnelle. Autant que les paysages de plein air, ils déterminent le caractère de la Hollande et ils définissent son style d'une façon moins monotone et plus colorée.

Le détail et la minutie de ces images urbaines ne nuisent ni à la personnalité, ni à la valeur de l'œuvre. (Ce n'est pas parce qu'il faisait petit et exact que Meissonier n'était pas un grand peintre.) Par contre, l'exotisme de Post nous éloigne un peu trop de la Hollande.

L'effort immense accompli au XVII[e] siècle par les Hollandais pour exprimer leur pays, a fini par nous imposer une certaine vision de la Hollande, si bien que nous nous demandons avec M. de Vries si « le touriste étranger emporte avec lui l'image d'une Hollande qu'il a vue de ses propres yeux ou le souvenir des tableaux d'Avercamp, Van Goyen, Potter ou Van der Merr... » En France, bien longtemps après, les impressionnistes eux-mêmes, bien qu'ils aient rajeuni la nature, n'ont pas renouvelé ce miracle. Seul, peut-être, Courbet y est arrivé avec le pays d'Ornans et les bords de la Loue, et aussi Corot avec l'Ile-de-France.

CHEFS-D'ŒUVRE DES COLLECTIONS PARISIENNES, *au Musée Carnavalet.* — Ceux qui écriront un jour l'histoire des grandes collections parisiennes auront beaucoup de déboires, car il n'y a plus que des collectionneurs anonymes. Tous les tableaux prêtés à Carnavalet viennent d'une « collection particulière » et c'est fort méritoire d'avoir réussi à les en faire sortir.

L'exposition de Carnavalet n'est pas, au dire de ses organisateurs, une exposition des chefs-d'œuvre de l'art des XVII[e] et XVIII[e] siècles, mais une exposition des « chefs-d'œuvre des collections parisiennes ». Elle apporte à ce titre une importante contribution à l'histoire du goût en France. Peu de Flamands; beaucoup de Hollandais du XVII[e] siècle, quelques portraits anglais du XVIII[e] siècle, et surtout, les peintres du XVIII[e] siècle français (en majorité les portraitistes). Les Italiens ne figurent ici que grâce aux Vénitiens du XVIII[e] siècle.

De toutes ces œuvres, quelques-unes sont de la classe Musées : quelques Rembrandt, des esquisses de Rubens, un beau portrait de Nattier, des Fragonard, des Hubert Robert, un Lancret. Signalons aussi quelques dessins de Callot, Puget, Claude, Tiepolo, Chardin et de l'Anglais John Brown, si bizarrement fantaisiste.

Carnavalet est le cadre rêvé pour les présentations de cette nature. Le caractère intime de ses petits salons convient à ces

œuvres qui paraissent, dans leur logis temporaire comme chez leurs propriétaires, réunies pour la délectation de quelques familiers de la maison.

Lucie Mazauric.

Aulanier (Christiane) : **Le Salon Carré**. Paris, Musées Nationaux, 1950. — Erudition pas morte. Voici un livre qui devrait satisfaire tout le monde. Un texte clair, bien fait, nourri de documents d'archives. Et, pour ceux que l'érudition rebute : 66 planches photographiques illustrant l'histoire du Salon Carré. Il faut espérer, comme on nous l'annonce, qu'après la Grande Galerie et le Salon Carré, Mme Aulanier va poursuivre cette étude et s'occuper de tout le vieux Louvre. — L. M.

La peinture française au XVIIIe siècle, Paris, Edit. du Chêne, 1950. — Le texte est vraiment trop réduit, les illustrations mal réussies du point de vue de la couleur. Dans ce cas-là, pourquoi ne pas se contenter du blanc et noir? — L. M.

Lettres de Van Gogh à Van Rappard, Paris, Grasset, 1950. — Van Gogh a correspondu avec son ami le peintre Van Rappard de 1881 à 1885, c'est-à-dire au début de sa carrière. Cette amitié, qui paraissait assez solide, fut interrompue après quelques remarques de Van Rappard sur la peinture de Van Gogh. Elle a donné lieu à une correspondance d'un intérêt un peu inégal. Quelques lettres sont longues, banales, mais parfois, Van Gogh a, comme dans la correspondance avec son frère Théo, quelques bonheurs d'expression : « ...Entre lions, on ne se singe pas... » « Il ne faut pas parfumer un tableau de paysans... » — L. M.

Salles (Georges) : **Au Louvre**, Paris, Domat, 1950. — La tradition des directeurs lettrés n'est pas éteinte. Comme il est reposant d'entendre parler des beaux-arts dans une bonne langue! Sous une forme élégante, les problèmes essentiels de la vie du Louvre sont posés. Et il n'est pas simple, en 1950, après la coupure de la guerre, de conserver au Louvre sa place dans le monde. — L. M.

MUSIQUE

REFLEXIONS SUR L'ORATORIO : ŒUVRES DE HENRY BARRAUD, JACQUES DUPONT ET GUSTAVE BRET. — D'où vient que nous assistions présentement à une véritable renaissance d'un genre qui, quelque temps, fut fort négligé : l'oratorio? On aurait pu célébrer cette année 1950 le trois cent cinquantième anniversaire de sa naissance. Ce n'aurait point été tout à fait exact, puisque la *Rappresentazione di anima e di corpo* ne fut pas, comme on le crut longtemps, le premier ouvrage de Cavalieri, créateur du genre, mais bien une *Ascensione* du même musicien, antérieure de trois ans, et que l'on donna à Rome vers 1598. Le R. P. Martin en a découvert récemment le manuscrit dans une bibliothèque romaine et en a fait exécuter des fragments. Du coup, l'opéra que l'on croyait né quelque peu avant l'oratorio, cède son rang d'ancienneté à celui-ci. Mais peu importe au fond. Ce qui nous intéresse aujourd'hui c'est de voir la faveur présente d'une forme musicale quasi abandonnée

des compositeurs modernes. Bien des raisons les en ont longtemps détournés. L'oratorio, cessant d'être exclusivement religieux, était devenu un « opéra de concert ». Or, tout comme l'opéra destiné à la scène, il exige orchestre, chœurs et solistes; et chacun sait que les associations symphoniques ne montrent guère d'empressement à recevoir des œuvres dont l'exécution entraîne des frais considérables, tout en éloignant un public pour lequel toute la musique se résume en deux noms : Beethoven et Wagner. Un jeune compositeur de génie eût-il écrit un pur chef-d'œuvre nécessitant un tel luxe d'interprètes, il était poliment éconduit. La Radio vient aujourd'hui à son secours, la Radio, cette affamée de musique qui dispose des moyens manquant aux associations. Et c'est ainsi que nous avons pu connaître, en quelques semaines, *le Mystère des saints Innocents* d'Henry Barraud, *San-Martin, le saint à l'épée de lumière*, de Jacques Dupont, et retrouver *Les Pèlerins d'Emmaüs*, de Gustave Bret, créés à Amsterdam par Mengelberg et le Concertgebouw il y a tout près de cinquante ans et fort injustement oubliés. N'est-ce point là le signe d'une véritable renaissance? On médit beaucoup de la Radio. Reconnaissons que dans le domaine de la musique, nous lui devons quelque reconnaissance; car ce ne sont point de médiocres ouvrages qui ont fait l'objet de son choix, mais des œuvres qui tiennent un rang plus qu'honorable dans la production contemporaine.

Henry Barraud a pris à Charles Péguy le texte de son oratorio — un texte que ses redites, que son style, ses développements, semblaient destiner à être mis en musique. Les cinq tableaux qu'il offrait au compositeur lui fournissaient des contrastes pareils à ceux des mouvements d'une symphonie; et dans chacun d'eux, il trouvait assez de variété pour qu'il fût possible d'éviter la monotonie — trop fréquente dans les oratorios où l'on voit mal, évidemment, se placer un *allegro vivace* ou un *scherzo*. Rien de tendu, rien d'ampoulé dans les *Saints Innocents* de Barraud; mais de l'émotion, qui pour être discrète n'est que plus touchante, mais des effusions même, et qu'une sorte de pudeur rend plus sensibles; une vision d'angoisse vers le milieu : la nuit du Golgotha, et la colère divine apaisée par l'innocence. Le musicien sait, ici et là, trouver une phrase mélodique qui « chante »; il sait inventer pour le chœur d'enfants un accompagnement transparent, cristallin, qui, sur le frémissement léger du quatuor à cordes, s'unit aux voix fraîches de la maîtrise. Car, aux ressources ordinaires de l'orchestre et des chœurs, la Radio joint ce qu'elle seule possède à l'heure présente : une maîtrise,

qu'Henry Barraud créa il y a quatre ans, et qui est aujourd'hui en pleine floraison, qui déjà est en train de sauver le chant choral français parce qu'elle est la pépinière dont les premiers fruits ont pu dès maintenant être cueillis, et que d'autres, nombreux encore, viennent à maturité. Ce fut Paul Klecki qui dirigea l'ouvrage. Son exécution fait souhaiter que nous le réentendions bientôt.

San-Martin, le saint à l'épée de lumière doit son titre à Juan-José San-Martin, le libérateur de l'Argentine, du Pérou et du Chili qui naquit en 1778 à Yapeyu et mourut en France, à Boulogne-sur-Mer en 1850 au bout d'un long exil volontaire. Sa « sainteté », le libérateur la doit, plus qu'à son nom, à ses vertus patriotiques, à sa foi agissante, et puis à son renoncement, sa tâche accomplie, à son abandon de tout ce que d'autres, moins nobles, eussent considéré comme une juste récompense, et qu'il préféra délaisser. Une vie exemplaire, certes, mais non sans combats intérieurs, sans débats de conscience, plus périlleux encore que les batailles sanglantes livrées pour l'affranchissement des peuples opprimés. Beau sujet de drame, et longuement développé dans le poème de M. Randal Lemoine-Escalada mis en musique par M. Jacques Dupont. Sept parties, variées de nature autant que de forme, et qui opposent tour à tour des scènes intimes à des épisodes pittoresques — tout ce qui peut offrir à un compositeur les effets les plus divers. Le premier danger pour celui-ci tenait à la longueur d'un texte qu'il n'était point possible de réduire sans nuire grandement à sa clarté. Il fallait donc procéder comme on fait lorsqu'il s'agit d'écrire pour le film — plus librement, certes, et sans se rendre autant esclave d'un impitoyable « minutage », mais en évitant quand même de s'attarder où la situation l'eût permis. M. Jacques Dupont a su se plier à cette dure contrainte, et c'est un premier mérite : son œuvre est longue et ne le paraît point. Elle contient de fort belles pages : ainsi, au moment où San-Martin longe les côtes d'Espagne sur le navire qui l'emporte vers son destin, il lui semble entendre les voix venant d'une terre sur laquelle il a grandi, sur laquelle il a combattu contre la France, et gagné ses galons de colonel. Et ces voix lui disent qu'il est un ingrat, un parjure peut-être, puisqu'il va bientôt n'être plus qu'un rebelle. Mais sans doute M. Jacques Dupont révèle-t-il le meilleur de son talent dans deux épisodes singulièrement expressifs : une scène où Fray Luis Beltran prêche la révolte, et, s'échauffant, haussant le ton, finit son homélie en chant de guerre. La page est haute en couleur et traitée de main de maître. Elle a trouvé en M. Jean

Giraudeau l'interprète qu'elle méritait. L'autre épisode est la chevauchée du messager qui porte à Buenos-Ayres le bulletin de victoire de San-Martin après la défaite des Espagnols. Brûlant les étapes, il galope à travers les Andes, puis la pampa. Le halètement de la course, la fatigue surmontée, le rythme les traduit de telle manière que l'on songe au *Mazeppa* de Liszt, mais c'est tout autre chose pourtant; ce qui domine dans cette musique, c'est bien moins un effet imitatif que le sentiment moral, que l'exaltation enivrante d'une victoire dont la conséquence est la liberté. La réussite de la scène où la mort apparaît à Maria de los Remedios, l'épouse de San Martin, n'est pas moins complète, et le musicien a su trouver des accents déchirants pour son adieu à la vie, loin de son héros : une simple phrase : « Ta petite épouse est morte. » Il n'est pas besoin de beaucoup de mots — ni de beaucoup de notes — pour qu'elle prenne une résonance profonde; quelques mesures suffisent à l'orchestre pour prolonger le texte jusqu'où les paroles ne peuvent aller. La musique y va tout droit, tout simplement, et c'est cette simplicité dont on loue le musicien.

Si l'on a dû ces deux oratorios à l'Orchestre National — *San Martin* était dirigé par M. Ernest Bour qui s'est acquitté de sa tâche en chef consommé — c'est à l'Orchestre radiosymphonique de Paris qu'incomba le soin d'exécuter *Les Pèlerins d'Emmaüs* sous la baguette de l'auteur, M. Gustave Bret. On sait les services que celui-ci a rendus à la musique; on sait qu'il fonda la Société J.-S. Bach, et que, pendant plus de trente ans, il a poursuivi son apostolat et révélé au public parisien l'œuvre presque entier du cantor de *Leipzig.* Il s'y est si complètement consacré qu'il en oublia ses propres ouvrages. L'audition des *Pèlerins d'Emmaüs* nous fait mesurer l'étendue de ce renoncement et de notre regret devant l'injustice faite à un homme que ses pairs, puisqu'il n'y songeait point lui-même, auraient dû ne point oublier. La réparation est venue, bien tardive. Elle a été, grâce à l'Orchestre radiosymphonique de Paris et à la chorale Yvonne Gouverné, éclatante, mais la qualité de l'œuvre n'avive-t-elle point nos remords?

Le livret est tiré des évangiles de saint Luc et de saint Jean, et les suit de très près. Aux deux disciples qui font route sur le chemin d'Emmaüs, Jésus apparaît sans se faire d'abord reconnaître. Ils pleurent le Maître crucifié; ils espèrent son retour, puisque des femmes ont retrouvé le sépulcre vide, et que des anges leur ont révélé que le Christ était vivant. Cette première partie est surtout un dialogue auquel le Christ ne prend part qu'à la fin; elle s'achève par un chœur des anges, commencé très

doucement *a cappella*, puis qui s'enfle en un magnifique *alleluia* soutenu par l'orchestre. Dans la seconde partie Jésus donne les preuves de son retour à la vie terrestre : ses pieds, ses mains, son flanc, Thomas l'incrédule les peut toucher; et comme tout à l'heure l'*alleluia*, c'est l'hymne de la Résurrection, c'est l'*O filii et filiae* dont le thème développé, magnifié, va servir de conclusion à l'ouvrage.

Les influences conjuguées de Bach et de Franck s'y décèlent : qui s'en étonnerait? Le plan des *Pèlerins*, à lui seul, imposait une forme de développement qui est exactement celle des cantates de Bach; quant à Franck, Gustave Bret, organiste, élève de la Schola pour la composition, ne l'a point tellement suivi qu'il n'ait laissé s'épanouir sa propre personnalité. Celle-ci se manifeste par maints détails, par la ligne mélodique aussi bien que par l'orchestration. La palette instrumentale, le maniement des chœurs attestent en même temps l'habileté de l'écriture et son originalité. *Les Pèlerins d'Emmaüs* ont été donnés pour la première fois en 1903, par Mengelberg au Concertgebouw d'Amterdam. Combien d'ouvrages pourraient, au bout d'un si long délai, reparaître sans laisser voir moins de vieillissement que celui-ci, qui, composé sans souci de flatter les modes d'un moment, a gardé, en récompense, le privilège de ne point se démoder?

René Dumesnil.

Le ballet contemporain, par *Pierre Michaut* (Plon, in-4°, 388 p., avec 129 photographies hors texte, une couverture illustrée par Cassandre, 960 fr.). — L'engouement du public pour la danse est si grand à l'heure présente qu'il semblait indispensable de publier un livre offrant à tant d'amateurs passionnés du ballet les renseignements désirables sur l'évolution récente de l'art chorégraphique. M. Pierre Michaut l'a compris : il vient de faire paraître un volume abondamment illustré, et qui, mieux qu'un répertoire (et très complet), mieux qu'une somme de documents, est aussi un guide. Les tendances de chaque école, les caractéristiques de chaque œuvre nouvelle, créée aussi bien à l'étranger qu'à Paris, y sont nettement définies. Une table analytique et alphabétique permet de trouver sans difficulté une date, un titre, un nom d'ouvrage ou d'interprète — qu'il s'agisse du musicien, du librettiste, du chorégraphe ou du décorateur. Et, ce qui ne gâte rien, le volume est fort joliment présenté.

Portraits de Chopin, texte de *Suzanne Tenand*, couverture et lavis de *Marc Chagall* (publication du Comité du Centenaire de Frédéric Chopin, édit. A L'Enfant-Poète, 31, rue de Bourgogne, 224 p.). — Voici un beau livre — au sens que donnent à ce mot les bibliophiles, car la présentation typographique et les lavis de Marc Chagall en font un livre précieux — mais aussi un livre que le texte de Suzanne Tenand rend intéressant pour les fidèles du maître romantique. Ils y trouveront une biographie, non point « romancée », mais écrite d'une plume alerte, comme si l'auteur avait été le témoin direct de cette vie pathétique.

Sociologie de la Musique, par *Marcel Belvianes*. (Edit. Payot, in-8°, 256 p., 540 fr., avec une préface de Marcel Samuel-Rousseau). — M. Marcel Belvianes s'est proposé de montrer le rôle de la musique dans l'histoire de la civilisation : la musique, remarque M. Marcel Samuel-Rousseau dans sa préface, nous aide à comprendre

les **siècles écoulés ou les pays lointains, aussi bien, sinon parfois mieux que les illustrations les plus fidèles.** Rien n'est plus vrai, car la musique nous livre ce que nulle image, ce qu'aucune phrase ne parvient à traduire, parce qu'elle seule est capable d'exprimer l'inexprimable. Les divisions du livre de M. Belvianes montrent l'étendue de son enquête — qu'on aurait souhaitée, ici et là, plus approfondie : éléments affectifs de la musique, la danse, musique et magie, la musique et les mœurs, la musique et le langage, la musique et le travail, la musique qui guérit, la musique populaire, la musique guerrière et la musique révolutionnaire.

Haydn, son art, son époque, sa gloire, par *H.-E. Jacob*, avec une préface de *Thomas Mann*, traduit par *M. Buchet* (Edit. Corrêa, 292 p., 450 fr.). — Décidément, la musicologie n'est point une science ennuyeuse, et voici un livre sur Haydn qui, lui aussi, « se lit comme un roman ». La biographie de l'auteur des cent quatre symphonies et des soixante-dix-sept quatuors d'archets — sans compter ses innombrables autres productions instrumentales et vocales — n'est cependant pas de celles dont on peut dire qu'elles ont été dramatiques. Mais c'est son art, auquel sa vie tout entière fut consacrée, mais c'est son époque, c'est le milieu dans lequel il s'épanouit, qui donnent sa valeur à l'ouvrage de H.-E. Jacob. Le portrait est vivant; il est fidèle aussi, et émouvant comme il fallait bien que fût cette page de l'histoire de la musique, consacrée à l'homme dont Mozart a pu dire qu'il lui devait tout.

Paganini, par *Renée de Saussine* (Edit. du Milieu du Monde, Genève, 264 p., préface de Jacques Thibaud; illustr. hors texte). — La vie de Paganini est certes une des plus étonnantes qu'un homme ait vécues : si étonnante même que ses contemporains n'ont pas hésité à faire de l'illustre virtuose le propre fils du diable, auquel il devait le secret de son génie. Secret qu'il se vantait de posséder, et qui aurait permis « à un jeune homme d'atteindre au bout de trois ans le même degré de perfection que celui qui, par les voies ordinaires, aurait perdu dix ans à s'exercer journellement ». L'énigme a survécu à son auteur. Celui-ci se complut d'ailleurs à entretenir sa légende. Mlle Renée de Saussine, qui est elle-même une des plus remarquables violonistes de notre temps, s'est attachée à faire revivre la figure singulière du héros romantique. Patiemment, elle a dépouillé archives et correspondances, puisé à toutes les sources, et le livre qu'elle nous donne est passionnant.

Almanach de la musique 1951 (Editions de Flore et la Gazette des Lettres, 224 p., 420 fr.). — Ce volume est, plus qu'un almanach, une réunion d'études sur les sujets qui préoccupent présentement le monde des musiciens, car on y trouve — outre les renseignements que l'on va chercher d'ordinaire dans les publications de ce genre — les réponses aux questions qu'un amateur — ou un professionnel — peut se poser chaque jour. Et mieux que cela encore : tout ce qu'il faudrait faire lire pour que le public, pour que les « pouvoirs publics » comprissent enfin que la vie musicale de notre pays est en passe de s'éteindre s'ils ne sortent point de l'indifférence où ils demeurent devant les signes d'un déclin qui menace le rayonnement de nos arts hors de nos frontières.

ALLEMAGNE

LE MAL DU DEMI-SIECLE. — On peut imaginer que, les les hommes de la deuxième moitié du XXe siècle ayant retrouvé une conception positive de la vie, les historiens se pencheront sur les œuvres les plus marquantes de notre époque, celles de Sartre, Camus, Rousset, ou sur des romans isolés tels que *La vingt-cinquième heure*, de Gheorghiu (Ed. Plon), *Le monde des accusés*, de Jens (Ed. Plon), *Die Stadt hinter dem Strom*, de

Hermann Kasack (Suhrkamp. Berlin, 1847, 600 p.). Ils se demanderont sans doute si, vers le milieu du siècle, les esprits n'ont pas été des possédés, frappés par un mal comparable au « mal du siècle » des romantiques, hantés par une peur inconsciente de l'an deux mille, si le spectacle de la mort et celui de la société moderne ne leur avaient pas fait oublier l'existence et le sens de la vie.

« L'univers concentrationnaire! » Un titre qui a surpris et qui pourtant exprime à merveille l'organisation du monde dans lequel nous sommes entrés, de celui que nous léguerons à nos descendants. Tout se passe comme si, dans le deuxième tiers de notre siècle, des hommes avaient été désignés pour hâter une évolution trop lente aux yeux des Dieux infernaux. « Hitler en nous-mêmes », tel était le titre d'un ouvrage publié en 1946 par un esprit lucide, Max Picard; son livre a été traduit, mais il n'a pas suscité les réactions désirables, peut-être parce que la thèse masquait le diagnostic : l'hostilité à Hitler, — le plus sinistre, mais non le seul représentant du système, comme le montre *Mon ami Vassia*, de Jean Rounault (Ed. Sulliver, 1949) — et l'éloge du christianisme, solution effective du problème, mais qui ne vaut que pour les croyants, recouvraient et cachaient les pages consacrées par l'auteur au nouvel « ordre humain »; il y montrait, en particulier, l'homme sans réalité, la communauté dégradée au rang d'organisme de contrainte, la destruction de la jeunesse, etc..., tout cela grâce à l'utilisation de la presse, de la radio, des moyens que la technique moderne met à la disposition de l'homme pour se détruire physiquement, intellectuellement et moralement.

Si l'on veut mesurer le chemin parcouru en moins d'un demi-siècle, que l'on pense à Jules Romains et à son monde unanimiste! Esprit riche d'humour, il se complaisait à évoquer les groupements plus ou moins éphémères que constituaient les amateurs de théâtre ou les voyageurs attendant l'autobus; l'homme gardait le pouvoir de rester lui-même. Nous avons connu depuis lors les rassemblements les plus effroyables, les plus durables, ceux qui font des hommes des numéros anonymes, des robots du rendement, des morts en sursis. Et cette monstruosité, dont on pouvait espérer la disparition avec la fin de la guerre, non seulement survit, mais encore s'est transplantée dans le monde normal, soumis aux lois du nombre et de la masse.

Nous avons le sentiment que les critiques et les historiens classeront les œuvres littéraires chronologiquement en distinguant celles qui furent antérieures à l'époque concentrationnaire et

celles qui lui furent postérieures. Un exemple permettra de s'en rendre compte; avec son *Doktor Faustus* (1947), Thomas Mann nous a donné le roman du génie moderne, qui doit se livrer au diable, et de l'Allemand contemporain, que le national-socialisme conduit à l'abîme; avec lui le grand romancier achevait une évolution qui avait son germe dans *Tonio Kroeger*, né de la décadence « fin de siècle »; rien n'y révèle la transformation du monde qui s'est opérée entre 1933 et 1945; l'œuvre est d'un autre âge. Thomas Mann aurait dit à la Radio que son Faust était le héros de notre temps; non, mais d'un autre temps, déjà révolu. On lui opposera *Le monde des accusés*, dont l'auteur, Walter Jens, a vingt-quatre ans. Dans une petite ville reculée, à l'écart de l'organisation humaine, habite le dernier des hommes libres, auquel on réserve la succession du grand maître de l'Autorité, et celui-ci vient à lui afin de briser pour l'utiliser à ses propres fins cette dernière résistance. On le convoque pour un interrogatoire qui le fait pénétrer dans le monde des accusés; une série de questions insidieuses l'amène à compromettre sa bien-aimée et l'introduit dans le monde des témoins, c'est-à-dire des accusateurs; il ne lui reste plus qu'à se hausser jusqu'au troisième échelon de la hiérarchie, jusqu'au monde des juges, et il deviendra le Juge suprême. Un sursaut de sa conscience déjà désagrégée lui permet de refuser cette ascension, c'est l'exécution immédiate; il n'y aura plus d'hommes, il n'y aura plus que des formes.

Avec un tel ouvrage on a déjà l'impression de vivre dans un monde où la vie n'est possible qu'en tuant ce qui faisait, ce qui fait encore pour certains, notre raison de vivre; avec *La ville au delà du fleuve*, Kasack nous transporte dans le monde des morts. En effet, une étrange convocation de la « Préfecture » amène au delà du fleuve le Dr Robert Lindhoff, qui doit être archiviste, c'est-à-dire le maître d'immenses archives où se trouve consigné tout ce que les hommes ont écrit sur terre. Il ne se rend pas compte qu'il n'habite plus parmi les vivants jusqu'au jour où il réalise enfin le rêve de sa vie : s'unir à la femme aimée; il s'aperçoit alors qu'elle n'est plus qu'un fantôme. A l'être mystérieux qui règne sur cet empire, il demande en vain de la rendre à la vie, comme dans l'Antiquité Eurydice. Il y revient seul; il découvre en deçà du fleuve une Allemagne ravagée, haletante, qu'il parcourt dans un train fantomatique; il est hanté par le souvenir de l'au-delà, qui est sa véritable demeure.

Toutes ces œuvres, en particulier celle de Jens, sont de la

lignée de Kafka, génial devancier, et il n'est pas surprenant que sa renommée grandisse sans cesse, que *Le Procès* ait pu attirer tant de spectateurs. N'avons-nous pas le sentiment que nous vivons dans l'ère du procès de l'homme? que les survivants de l'époque humaniste sont mis en accusation par un monde moderne, où l'individu doit être absorbé par l'Etat? Dans *Le zéro et l'infini* Kostler a mis en exergue à la deuxième audience cette phrase de Dietrich von Nieheim, évêque de Verden : « Tout ordre existe pour les fins de la communauté et l'individu doit être sacrifié au bien général. » Il prête à Ivanof, détenteur du pouvoir, qui pourtant sera lui-même exécuté pour faiblesse, ces paroles révélatrices : « Il n'y a que deux conceptions de la morale humaine, et elles sont à des pôles opposés. L'une d'elles est chrétienne et humanitaire, elle déclare l'individu sacré et affirme que les règles de l'arithmétique ne doivent pas s'appliquer aux unités humaines — qui, dans notre équation, représentent soit zéro, soit l'infini. L'autre conception part du principe fondamental qu'une fin collective justifie tous les moyens, et non seulement permet mais exige que l'individu soit en toute façon subordonné et sacrifié à la communauté — laquelle peut disposer de lui soit comme d'un cobaye qui sert à une expérience, soit comme l'agneau que l'on offre en sacrifice. La première conception pourrait se dénommer morale antivisectionniste; la seconde, morale vivisectionniste. Les fumistes et les dilettantes ont toujours essayé de mélanger les deux conceptions; en pratique cela est impossible. Quiconque porte le fardeau du pouvoir et de la responsabilité s'aperçoit du premier coup qu'il lui faut choisir; et il est fatalement conduit à choisir la seconde conception (169-170). »

Cobaye ou agneau! Qui ne se rappelle la *Métamorphose* de Kafka, l'histoire de l'homme devenu cancrelat! Nous l'avons lue jadis avec terreur; aujourd'hui nous avons parfois l'impression d'être des insectes destinés à devenir la proie d'un nouveau Moloch. Veut-on comprendre l'ampleur de ce mal, dont souffre notre époque, il suffira de rappeler l'enthousiasme « quarante-huitard » d'il y a un siècle et d'évoquer *L'avenir de la science*, qui fut écrit en 1848. Renan y disait sa foi dans les *progrès* que la Science allait apporter aux hommes : la machine devait faire leur bonheur; nous en sommes réduits à nous demander si elle ne fera pas notre ruine. De même qu'à l'époque romantique, c'est la jeunesse qui est le plus gravement touchée par ce nouveau « mal du siècle », une jeunesse qui ne peut pas

se rattacher comme ses devanciers à un humanisme déclaré périmé et qui en conséquence a perdu jusqu'à sa jeunesse, car elle ne sait pas ce qu'elle en fera, tant l'avenir lui semble bouché, comparable à un ciel chargé de nuages et d'orages. C'est à elle qu'il faut penser, c'est à nous qu'il appartient de lui redonner des raisons de vivre. La vogue de l'existentialisme s'explique par le fait que nous avons perdu ce qu'on pourrait appeler le sens de l'essence; la mission des hommes de notre époque est de créer un nouvel humanisme.

Les ouvrages qui permettent d'établir le diagnostic de notre époque sont divers et concordants, ce qui prouve l'existence du mal; ils sont trop nombreux et souvent trop semblables pour qu'on ne puisse envisager des influences ou même l'exploitation d'un succès facile et provisoirement assuré, ce qui révèle l'extension du mal. Sous peine de « néantisation », nous devons restaurer l'homme dans sa dignité et son intégrité, concilier les nécessités d'un monde matériel auquel nous sommes liés et les besoins spirituels de l'individu qui se veut libre. Ou bien nous y parviendrons, ou bien Hitler aura gagné.

J.-F. Angelloz.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

LE DERNIER ROMAN DE HEMINGWAY. — Un nouveau roman de Hemingway, c'est un événement. Il faut parler de celui qui parut récemment : *Across the River and into the Trees* (London, Cape, 1950, 254 p., 9/6).

On y assiste aux derniers jours de Cantwell, colonel américain de cinquante ans, brave, intelligent, mais qui n'a pas su faire carrière, et condamné par une maladie de cœur qu'il fait de son mieux pour aggraver. Stationné à Trieste après la seconde guerre mondiale, il vient passer une permission à Venise, qu'il défendit au front en 1914-1918. Pendant cette permission il tire au canard et rencontre une belle jeune fille noble de dix-neuf ans : elle refuse de l'épouser mais l'aimera jusqu'à sa mort, laquelle survient alors qu'il retourne à Trieste. La plus grande part du livre consiste en conversations où le colonel raconte la campagne de Normandie et la prise de Paris vécues par lui. L'arrière-plan est fourni par l'Italie, notamment Venise, et l'amitié de Cantwell avec des Italiens, aristocrates de naissance ou de nature (même s'ils sont employés d'hôtel).

La critique anglaise a accueilli ce roman très bien et très mal. N'aurait-il pas froissé l'amour-propre national et les idées reçues en présentant comme il le fait les grands chefs militaires alliés? Nous sommes trop près des événements pour souffrir aisément qu'on relègue dans la légende, avec dédain, des réputations choyées. Que diront les Français à voir comment leur rôle dans la victoire est rudement réduit, et comme sont traités leurs généraux, surtout Leclerc? Oui, même s'il y a du vrai?

Il faut savoir s'affranchir de ces réactions et goûter le franc-parler non-conformiste. Des raisons d'ordre littéraire peuvent, en revanche, susciter certaines réserves. La matière est étirée, lâche la composition : la chasse dans les marais, traitée comme sait le faire l'auteur, pouvait donner sujet à une magnifique nouvelle; quelle est sa place dans le roman? L'écriture est d'une simplicité étudiée, mais non toujours soignée (« le canot faisait peu de progrès en avant »). La plaisanterie navre quelquefois par sa fadeur (on devrait permettre aux Anglais de conserver son nom à leur langue : « de toute façon, Cripps la rationnera sans doute bientôt »). La sentimentalité et la satire sont à la fois trop insistantes et trop déguisées l'une par l'autre, ce qu'il y a d'action paraissant trop un prétexte à les amener.

Est-ce la faute du lecteur s'il se demande aussi quel rôle joue dans tout cela l'autobiographie, ou un ressort excessivement personnel? Si c'est l'auteur qui profite d'une fiction pour régler des comptes de toute sorte, notamment avec la guerre et avec l'armée, l'histoire du brave soldat sert des fins impures et en souffre. Dans quelle mesure peut-on identifier Cantwell avec Hemingway? On ne saurait sans inconvenance hasarder plus loin l'hypothèse. Mais elle risque de se poser, et avec elle des objections qui se rapportent plus au ton du livre qu'à des mobiles personnels pris en soi.

L'indécision que peut causer *Across the River* ne tiendrait-elle pas à la multiplicité de propos peu cohérents? Mieux, semble-t-il, valait ici choisir entre un dernier amour, motif qui ne cessera jamais d'émouvoir, et l'histoire plus ou moins fictive d'une fin de guerre, ou encore, à son occasion, une satire de la médiocrité triomphante. En courant ces trois lièvres, Hemingway s'expose à les manquer tous, comme il me paraît l'avoir fait déjà dans l'*Adieu aux armes*.

Pourquoi rappeler celui-ci? Parce que ceux qui l'aiment ne pensent pas toujours grand bien de romans comme *Pour qui sonne le glas* (où je vois les thèmes de la guerre et de l'amour fondus dans l'unité d'une grande œuvre) ou *En avoir ou pas* (où

l'auteur me semble avoir réussi une satire amère et généreuse). Il est rare qu'on goûte également tous les romans de cet écrivain. Tous ont leurs partisans et leurs détracteurs. D'autres que moi ne partageront pas mon impression de *Across the River* et trouveront mauvaises mes raisons de compter que Hemingway fera mieux la prochaine fois.

Jacques Vallette.

LIVRES

Tales of the Five Towns, by *A. Bennett*, ed. Appia (Paris, Didier, 1950, 150 p.). — Cinq des meilleures nouvelles de Bennett, à recommander comme texte de lecture : bien écrites, excellemment introduites et expliquées.

Caves and Caverns of Peakland, by *C. Porteous* (Derby, « Come-to-Derbyshire », 104 p., 2/6). — Petite spéléologie du Derbyshire, intéressante même pour les Français à cause du pionnier Martel.

E. M. Forster, by *R. Warner* (London, Brit. Council and Longmans, 1950, 32 p., 1/). — Dans ce dernier paru d'une série déjà signalée, un bon écrivain décrit l'œuvre que ses pairs rangent parmi les maîtres du roman anglais.

London Work and Play, by *H. Batsford* (*Ib.*, Batsford, 1950, 84 phot., 7/6). — La vie et les traditions londoniennes en photos bien choisies, introduites par l'auteur.

The Rent that's Due to Love, by *G. Williams* (*Ib.*, Poetry London, 1950, 126 p., 7/6). — Anthologie de la poésie galloise du VIe au XIXe siècle, original et traduction en regard.

Yorkshire West Riding, by *L. Cooper* (*Ib.*, Hale, 1950, 317 p., 15/). — Ce comté anglais le plus étendu fournira trois tomes des « County Books », dont voici le premier. Grande variété : chaîne pennine, plaine, vallées, landes sauvages et industries du charbon et de la laine, vieilles abbayes et hideurs urbaines. De tout cela, les quarante-neuf photos rendent bien compte, avec aussi six enfants contemporains du pays, écrivains et artistes connus. Pays des Brontë surtout : le frontispice montre les hauts de Hurle-Vent.

The Mystery of Edwin Drood, by *C. Dickens* (*Ib.*, Lehmann, 1950, 285 p., 8/6). — Le dernier roman, inachevé, de Dickens, montrant curieusement l'épanouissement de ce génie : réalisme, visions, dialogues, aventures, humour. Petit jeu : Drood est-il mort? Y a-t-il un personnage double? On est aidé dans les hypothèses par la préface qui les discute en détail et par les illustrations originales, faites sous la direction de l'auteur, et qui pourraient contenir un peu de son secret.

The Conservative Tradition, ed. by *R. J. White* (*Ib.*, Kaye, 1950, 275 p., 16/). — Dernier paru d'une précieuse série sur la tradition politique anglaise. L'introduction discute l'esprit et le contenu du conservatisme. Le corps du livre consiste en textes puisés aux sources les plus variées, du XVIIIe siècle à nos jours, et répartis commodément par ordre d'idées. C'est surtout cette division qui fait la valeur du travail, car elle présente la matière suivant une combinaison des idées et de l'histoire qui suggère l'interaction de la pensée et des événements dans la vie d'un grand peuple.

Shooting an Elephant, by *G. Orwell* (*Ib.*, Secker, 1950, 212 p., 10/). — Il faut lire ces essais posthumes de l'auteur de « 1984 », pour leur charme, leur intérêt, et pour mieux connaître Orwell, esprit libre et peut-être essayiste avant tout. Les rapports de l'écrivain et de la société l'intéressent beaucoup; même ses essais proprement littéraires taillent en pleine humanité. On l'a rapproché de Swift : il en parle longuement et suggestivement.

The Plays of J. B. Priestley, Vol. III (*Ib.*, Heinemann, 1950, 490 p., 16/). — Une pièce de 1935 et les six dernières, dont *Un inspecteur vous demande*, joué à Paris. Œuvre abondante d'un homme de théâtre (dialogue, surprises) et d'un homme de bien, soit dit sans ironie, qui ne croit pas indigne de lui de faire réflé-

chir en amusant. Intéressante préface de l'auteur.

Studies in Italian Renaissance Sculpture, by *R. W. Valentiner* (250 p., 63/). **Titian, Paintings and Drawings**, by *H. Tietze* (414 p., 30/). Chac. : *Ib.*, Phaidon, 1950. — Comme toujours dans cette collection, le texte et l'illustration sont également soignés. Valentiner ne donne pas un tableau d'ensemble, mais sonde savamment une des grandes époques de la sculpture. Il aborde surtout des problèmes de style et d'attribution (à propos de Michel-Ange, par exemple). L'une des idées essentielles est le rapport des Italiens avec la sculpture gothique : ce qui l'amène à étudier plutôt, chez les maîtres suprêmes, les débuts et les points de départ. L'utilité principale de son travail pourrait être qu'il ne prend pas les œuvres seulement en elles-mêmes, mais selon une méthode comparative des artistes entre eux, et des Italiens avec toute l'Europe, jusqu'à une peinture relativement tardive (Rembrandt), portant ainsi la discussion dans le plan général de l'inspiration et de la technique. Propos admirablement servi par quelque 250 photos. Tietze a rédigé une substantielle histoire de la vie et de l'œuvre de Titien, dressé une bibliographie, un catalogue, une table chronologique. Ses 327 illustrations pleine page, certaines en couleurs, certaines d'attribution indécise, plus un grand dépliant de gravure sur bois, sont excellentes : peintures, dessins, gravures, portraits révélateurs, tableaux mythologiques et de piété. On appréciera notamment les détails agrandis, souvent paysages à eux seuls, et où le faire apparait clairement.

Inward Companion, by *W. de la Mare* (*Ib.*, Faber, 1950, 97 p., 8/6). — Qui reconnaitra, dans ces poèmes, les derniers écrits de ceux que l'auteur dit dater de cinquante ans? L'art de ce vétéran n'a pas faibli, mais triomphe dans une plénitude subtile et cristalline. Le mystère n'en est pas absent, surtout le sens du mystère qu'après une souffrance antérieurement apparente il accueille maintenant dans l'amour et la sérénité. Même par les jeunes, il n'est pas discuté : signe d'une maîtrise absolument délicate et solide.

English Poetry, by *L. Vivante* (*Ib.*, *id.*, 1950, 355 p., 21/). — Préfacé par T. S. Eliot, ce livre d'esthéticien n'est pas toujours facile à lire, mais il en vaut éminemment la peine. D'abord parce qu'il va des textes à la philosophie de la poésie, loin de leur imposer une théorie préconçue. Ensuite parce que les réflexions de l'auteur sur une série de poètes de langue anglaise réhabilitent souvent des écrivains trop facilement négligés, et que, même chez les plus indiscutés, il laisse de côté des œuvres majeures pour appuyer sa démonstration sur des exemples qu'il estime lui servir mieux. L'indépendance de ses choix multiplie l'intérêt du travail.

Antony and Cleopatra, by *W. Shakespeare*, ed by J. D. Wilson (Cambridge Univ. Press, 1950, 309 pages, 12/6). — Ce dernier venu du « New Shakespeare » renferme, en plus de la pièce : son histoire à la scène par G. M. Young (10 p.); 114 p. de notes; 18 p. de glossaire; des précisions sur le texte de 1623; et une introduction de 30 p. Celle-ci étudie le thème d'Antoine et Cléopâtre dans la littérature anglaise, en discute la date, situe la pièce parmi les autres de Shakespeare, en étudie les personnages et le sens (« un hymne à la gloire de l'Homme »). En frontispice une médaille représentant Cléopâtre, laquelle semble avoir eu le nez fort long.

The British Constitution, by *Sir I. Jennings* (*Id.*, 1950, 237 p., 12/6). — Ce tableau très autorisé du gouvernement de la démocratie britannique est vivifié par huit illustrations. Parmi les travaux de vulgarisation consacrés à ce sujet, c'est un de ceux qu'on recommandera le plus volontiers au lecteur français. Il est absolument à jour.

Our Language, by *S. Potter* (Pelican, 1950, 202 p., 1/6). — Après cinq chapitres sur l'évolution de l'anglais des origines au XVIIe siècle, ce livre concis et plein étudie l'anglais moderne sous différents angles. On en tirera autant de plaisir que d'instruction.

T. S. Eliot, the Design of his Poetry, by *E. Drew* (London, Eyre-Spottiswode, 1950, 256 p., 12/6). — Jung a découvert dans l'inconscient les « archétypes » de motifs et de symboles artistiques. Miss Drew applique ses hypothèses et les découvertes des anthropologues à élucider les poèmes d'Eliot et l'évolution de sa pensée. Tentative nouvelle, conforme aux intentions du poète dans le *Waste Land*. Les gloses minutieuses de Miss Drew prouvent

qu'on **n'a jamais fini de pénétrer cette poésie difficile, et qu'elle en** vaut l'effort. Peut-être un peu trop de système dans tout cela.

The Darkling Plain, by *J. Heath-Stubbs* (*Ib., id.*, 1950, 221 p., 10/6). — Littérature dynamique, en devenir, le romantisme dénote la croissance ou la désintégration d'une manière de sentir et de penser; les romantiques anglais ont préparé la poésie victorienne, laquelle contraste avec la leur par une inquiétude nouvelle; la tradition romantique a duré, avec des fortunes diverses, de la mort de Byron à Yeats. Selon ces postulats, l'auteur examine l'agonie et la renaissance du romantisme anglais, surtout chez des poètes hors cadres et tenus pour mineurs. Le grand mérite de ce livre très intéressant, et dont on espère reparler, est de mieux faire connaître ces poètes trop méconnus (sur l'absence de certains il s'explique) : il vaut d'être lu autant pour son information que pour ses idées.

The Season's Pause, by *W. J. Strachan* (*Ib.*, Secker, 1950, 64 p., 7/6). — Contemplatif, méditatif, ce poète ne craint pas (c'est une originalité à notre époque) de décrire des paysages et des états d'âme (parfois confondus), de réfléchir sur des personnages et des œuvres en un discours clair, mesuré, régulier. Il sait susciter l'intérêt et la sympathie : les Français notamment le liront avec plaisir, car c'est un fin connaisseur de notre culture dont il est nourri.

Soutine, by *M. Wheeler* (N. Y., Museum of Modern Art, 1950, 116 p., 75 pl. dont 10 en coul., 3 doll. 95). — A la fin de ce volume on trouve le catalogue d'une rétrospective récente de ce fameux expressionniste, dont l'influence est grande en Amérique notamment. L'auteur du texte a rédigé une monographie compréhensive (vie, œuvre, situation dans l'art ancien et moderne) qui fait de ce travail le meilleur sans doute qui existe sur le sujet. L'illustration, aussi bien en couleurs qu'en noir, est excellente et fait comprendre la fougueuse allégresse appliquée par le peintre à des motifs souvent tragiques.

Livres reçus. — *What is existentialism?* by R. Bailey (London, S.P.C.K., 1950, 18 p., 1/). — *The Jolly Carter*, Suffolk Folk Song (Oxford Univ. Press, 6d).

REVUES

The New Statesman and Nation, 25.11-16.12.50. — Séries : Malaise français (25.11-16.12). La pêche au hareng (2-9.12). En Espagne; En Afrique du Sud (2-16.12). *25.11 :* Labour, aile gauche. E.-U. et Philippines. La Sarre. Crise en Israël. Le monachisme. *2.12 :* Critiques de Bevin; et de Mac Arthur. A Strasbourg. Les taudis anglais. Londres. L'art de l'acteur. *9.12 :* Pour éviter la guerre (2 art.). Aux E.-U. Dans le midi. Boswell. *16.12 :* Espoir en Corée? G.-B. et E.-U. Le Parlement et le charbon. Autographes de Shaw. Le roman français.

The Listener, 23.11-14.12.50. — Séries : Arts et sciences en URSS (23-30.11). « Reith Lectures »; L'esprit humain; Définitions de la liberté; L'homme sans Dieu? (23.11-14.12). Galeries de tableaux à Londres (30.11-14.12). *23.11 :* Le Canada dans le monde. Le charbon. Le malaise social. La Tate Gallery. La première cité-jardin. Stevenson. Un grand acteur. *30.11 :* E.-U. et Chine. La terre en Italie. Réarmement allemand? Art et Australie. L'âge de la terre. Psychologie moderne. L'Eglise en Angleterre. Pound. *7.12 :* Est-ce la guerre? En Grèce. Strasbourg. Naissance d'une cité. Les clubs de Londres. *14.12 :* Mac Arthur. G.-B. et Perse. L'Europe défaitiste? Lord Samuel. Matisse et Picasso potiers. La venue du Christ. E. Brontë. Gluck.

Poetry London, Aug. 1950. — Gerbe de poèmes et de critiques sur la poésie récente. Une amusante parodie, entre autres, aidera à comprendre celle-ci.

English, Summer 1950. — Bienvenue à cette revue dont il est parlé ici pour la première fois, malgré ses années d'existence. Par l'éclectisme, par un ton mesuré, libre et sans snobisme, par le soin et le sérieux de la rédaction, elle se compare au *Mercure.* Dans ce numéro, entre autres : goût et cinéma; Pound; W. Cooper; paradoxes de la poésie; Wordsworth et Constable.

Nine, Autumn 1950. — Début de deuxième année, et décidément parmi les meilleures. Bon équilibre des matières. Poèmes. Editorial à idées générales. Un article de R. Graves. Deux, nourris, sur Gavin Douglas et sur Middleton. Revues critiques.

The Cornhill, Winter 1950. — Deux nouvelles. Matisse et Picasso dans le midi (ill.). Temples de Sicile. L'égyptologie nouvelle. Photos de la guerre de Crimée. Souvenirs sur L. Strachey. Burke (par S. Maugham; excellent).

The Modern Quarterly, Winter 1950. — Appel pacifiste aux intellectuels. Education et guerre. Caudwell et le marxisme (important). Keynes dans l'histoire de la pensée économique. Portrait moral du peuple anglais. Réalisme européen. La nature de l'univers. — J. V.

ARCHEOLOGIE ORIENTALE

L'ENIGME ETRUSQUE. — Quand l'attention fut de nouveau attirée sur l'Egypte, lors de l'expédition de Bonaparte, il ne fallut qu'environ trente ans pour que fussent déchiffrés les hiéroglyphes dont le sens était oublié depuis tant de siècles. Par leur connaissance on eut celle du prodigieux passé de l'Egypte. La civilisation étrusque n'a pas cette bonne fortune; presque deux siècles d'efforts n'ont pu résoudre l'énigme qu'elle constitue. C'est au XVIIIe siècle, avec les fouilles effectuées à Volterra, Cortone, Tarquinies, Sienne que paraissent les premières publications, dont celle de L. Lanzi, en 1789, constitue une mise au point déjà intéressante. Au XIXe siècle, les grandes collections de musées se constituent, à Florence, à Pérouse, à Rome, et celles de particuliers, Canino, Campana qui forment le noyau du département étrusque du British Museum et du Musée du Louvre. G. Dennis en 1848 publie sur *les Cités et cimetières d'Etrurie*, Martha étudie l'*Art Etrusque* en 1889, tandis qu'un *Corpus des Inscriptions d'Italie* (1867) réunit les inscriptions alors connues. Le gouvernement italien, à cette époque, donne une nouvelle impulsion aux fouilles et c'est l'exploration systématique de l'ancienne Etrurie; les résultats permettent la publication d'un nouveau *Corpus* depuis 1893, où le nombre accru des inscriptions étrusques est exploité avec plus de méthode. Tout ceci aboutit dans ces dernières années à un relevé de nos connaissances dont le dernier en date dû au professeur M. Pallottino (1) est à l'origine de cette chronique.

Ce volume constitue un bilan sincère de nos connaissances sur l'Etrurie; on y voit qu'elles sont inégalement réparties sur les divers aspects de la civilisation. L'ancienne Etrurie, bornée à l'Ouest par la Méditerranée, au Nord par l'Arno et à l'Est par le Tibre, avait pour villes frontières l'actuelle Florence au Nord et au Sud la ville de Rome. A partir du moment où l'Etrurie

(1) *La Civilisation étrusque.* Traduction R. Bloch. Payot, 1949. Voir en outre, de M. Renard : *L'Initiation à l'Etruscologie.* Bruxelles, Office de Publicité. 2e édit. 1943.

apparaît dans l'Histoire (VIIIe siècle), ses rapports avec les Romains sont tels que jusqu'à son absorption par ses puissants voisins, son histoire nous est, par eux, bien connue. Après une expansion qui put dépasser les limites que nous venons d'indiquer, les Etrusques furent peu à peu annihilés par les Romains; révolutions qui conduisent au remplacement de la royauté par une aristocratie subissant ensuite elle-même les assauts de la classe inférieure, particularisme des cités, réunies en confédération seulement par nécessité. Leurs défaites successives les firent s'allier aux envahisseurs de l'Italie tels que les Gaulois en 284; ce fut en vain; au cours du IIe siècle l'Etrurie était devenue nominalement romaine, mais comme il arrive toujours lorsque la civilisation du vaincu est supérieure à celle du vainqueur, l'influence de l'Etrurie, qui avait présidé au développement de Rome, ne fut pas pour cela abolie.

Voyons d'abord ce que l'on connaît assez bien des Etrusques, réservant pour la fin les difficultés majeures.

L'art, dont les fouilles restituaient un nombre toujours plus considérable de monuments, détermina au XVIIIe siècle assez d'enthousiasme pour que certains l'aient préféré à l'art grec, ce qui était vraiment exagéré et contribua à jeter sur l'étruscologie un discrédit dont il lui fallut longtemps pour se relever. On peut y voir deux grandes périodes, l'archaïque à partir du moment où les Etrusques sont décelables en Toscane (VIIIe siècle), alors que l'Italie emploie encore le décor géométrique, et qui va jusqu'au IVe siècle; pendant ce temps on y relève l'influence orientale (VIIe et début du VIe siècle), puis l'influence de l'Ionie et de l'Attique (575-475) suivie d'une décadence qui occupe les trois quarts du Ve siècle. La renaissance se produit au IVe siècle, avec l'influence hellénique au IIIe ou début du IIe siècle, suivie par son absorption dans l'art romain aux IIe et Ier siècles.

Mais le choix des matériaux que firent les Etrusques pour leurs œuvres d'art les garda toujours d'atteindre une imitation trop servile; ils emploient volontiers le tuf, le calcaire, les pierres locales, à l'exclusion du marbre. A l'arrivée des Etrusques en Toscane, ils rencontrent la culture dite villanovienne à décor géométrique comme celui de la Grèce à même époque (mais qui, plus évolué, devient le style du Dipylon). Presque tout de suite les Etrusques montrent leur prédilection pour le travail du bronze, en plaques ornementales, vases et armes diverses. Dès le VIIe siècle, tout ce mobilier provient de tombes d'un nouveau type, soit circulaire à voûte en encorbellement, où l'on accède par un couloir, soit tombe à voûte en double pente. Le granulé et le

filigrane tiennent une grande place dans la bijouterie. Le mobilier funéraire, où le métal domine, emprunte alors son décor à l'Orient : lions et chevaux ailés, sphinx, griffons, frises de fleurs de lotus.

Aucun reste d'architecture de cette époque, qui doit employer des matériaux tels que bois et brique crue. Bien entendu, en plus des influences, on constate des importations phéniciennes, égyptiennes, chypriotes et grecques. La céramique consiste en vases à couverte rouge, comme à Cervétri, ou en bucchero noir à parois minces et lustrées. Des canopes servent d'urnes cinéraires, notamment à Chiusi : un masque est appliqué sur le vase, ou bien le couvercle est façonné en tête humaine. La sculpture s'apparente à celle de la Grèce, qu'il s'agisse de stèles ou de ronde bosse, et la peinture des tombes imite les mêmes modèles helléniques.

Au VIe siècle apparaissent des documents qui joints à ce qu'en a écrit Vitruve, montrent l'originalité du temple qui s'élève sur terrasse à escalier; presque carré, il est à trois nefs précédé d'un portique à colonnes; celle-ci, dites toscanes, sont du type prédorique à base et chapiteau, à fût sans cannelures.

Par la suite, au Ve siècle, les influences attiques se font sentir, par exemple dans les antéfixes à Ménades, Silènes et Gorgones. Les sarcophages en terre cuite de Cervétri représentent les époux sur un lit de banquet. Le tout était polychromé et les yeux en émail. L'Apollon trouvé à Veies est d'un mouvement rapide qui plaque la tunique au corps et en souligne la musculature Le type de la Coré est représenté à la Glyptothèque Ny Carlsberg. Dans les tombes, les peintures s'inspirent des vases attiques. C'est aussi au milieu du Ve siècle qu'apparaissent les miroirs gravés à scènes de la vie quotidienne ou à mythes grecs. A ce moment les défaites étrusques brisent cet essor et l'art du IVe ne vivra plus que des souvenirs des âges précédents.

Au IVe siècle certain renouveau est obtenu par l'entrée dans l'art des représentations de monstres, de démons manifestement inspirés de l'Orient; les sarcophages de pierre sont ornés de bas-reliefs à scènes de poèmes homériques et supportent parfois l'image du mort, en « gisant ». Les bronziers façonnent à l'envi des vases, des candélabres et des cistes; les miroirs gravés connaissent une faveur encore plus grande, mais peu à peu l'art perd le souci de naturalisme que ses créations antérieures manifestaient, en opposition avec l'idéalisme de l'hellénisme.

Le comportement social des Etrusques est toujours discuté; très particularistes, on voit leurs cités s'attaquer individuellement à leurs ennemis, Rome par exemple, sans prendre conseil des

autres et ne se réunir qu'en présence du danger; il y a alors confédération des douze villes principales régies chacune par un « lucumon » qui paraît être un roi, selon d'autres un pontife. Dans les grandes circonstances, les Etrusques prenaient leurs décisions du Fanum Voltumnae, en un lieu dont on ignore l'emplacement exact, mais qui pouvait être du territoire des Volsiniens en Etrurie méridionale; ils y procédaient à l'élection d'un chef que Tite-Live considère comme un chef religieux. Lorsque le passage de la royauté à la république se fit du VI[e] au IV[e] siècle, l'Etat garda, comme dans la république romaine, une forme aristocratique avec prééminence des grandes familles.

La vie des Etrusques se déduit des monuments et des écrits des Latins; une excellente source de renseignements est fournie par la « Tombe aux bas-reliefs » de Cervétri où sont reproduits, sur les murailles, tous les ustensiles de la vie courante; joints à la présence de ceux que les fouilles mettent au jour, ils permettent de restituer la vie quotidienne des Etrusques, comme les peintures des tombes le font de leur costume; sa grande particularité est le port de chaussures montantes à extrémités recourbées pour préserver des chocs contre les pierres et les inégalités du sol.

Les peintures des tombes ont également fourni un renseignement d'importance sur le rôle de la femme dans la société; elle assiste aux banquets avec les hommes, coutume qui a fait accuser les Etrusques de licence des mœurs par certains auteurs latins, et qui tranche sur le rôle effacé de la femme dans la société grecque.

Assez bien renseignés sur les formes de la religion, nous le sommes moins sur sa spiritualité; il semble que la conception d'une vie relativement serein dans l'au-delà, qui se dégage des tombes anciennes, ait fait place à des croyances plus pessimistes dans les sculptures de la fin de l'âge étrusque où le mort, escorté de démons terrifiants, paraît emporté vers un destin plus noir.

Ce que nous savons de la discipline religieuse des Etrusques les montre préoccupés de connaître la volonté divine et de la réaliser; la conception qu'ils se font de leurs divinités dont les noms sont à peu de chose près ceux des dieux romains. reste un peu confuse en face de celle des Grecs préoccupés de clarté et du désir d'expliquer leur Olympe par des mythes précis. Cette discipline admet une étroite correspondance entre le domaine des dieux et la terre et la possibilité de connaître la volonté divine en scrutant les événements qui s'y produisent. Leur divination préférait l'interprétation de la foudre, du vol des oiseaux, mais surtout l'extispicine, examen des entrailles des victimes et principalement

du foie. Cette dernière méthode était, on le sait, en grande faveur en Mésopotamie et aussi en Asie Mineure chez les Hittites.

Tout ceci constitue l'actif, bien limité, de nos connaissances, et encore M. Pallottino, hypercritique, met en doute pas mal de points que l'on considère volontiers comme acquis. Passons maintenant à l'inconnu, qui est le principal : la langue et l'origine des Etrusques.

Alors que les caractères de l'écriture et le langage des peuples de l'Orient ancien ont été déchiffrés et que les méthodes ont été perfectionnées au point que les spécialistes aient pu se rendre maîtres sans le secours d'une bilingue (même texte que l'inconnu mais écrit dans une langue connue), des textes de Ras-Shamra et pseudo-hiéroglyphiques de Byblos, l'Etrusque, depuis près de deux cents ans, résiste à tous les efforts. Et pourtant, toutes les hypothèses paraissent avoir été envisagées; il n'est pas de langage avec lequel on ne l'ait confronté, sans résultat véritable; sa lecture matérielle est pourtant assurée, puisque l'Etrusque utilise un alphabet phénicien ancien, source des alphabets ultérieurs, auquel sont adjoints trois signes répondant à des sons que la langue romaine ne possédait pas. Depuis, on a appliqué à la langue étrusque la méthode plus sûre, dite de combinaison, où l'on tente, par comparaison des divers textes de la langue inconnue, de restituer ses formes grammaticales et de dégager, en partant des inscriptions les plus brèves et les plus simples, le sens des mots inconnus d'une courte phrase. Les progrès sont lents; on ne peut encore dresser une liste que d'une centaine de mots, dont certains sont manifestement des emprunts (vinum-vin). Les textes dont on dispose sont en majorité des dédicaces ou des inscriptions funéraires d'une ou deux lignes; les textes les plus importants se comptent : une inscription sur toile de lin, qui a fait partie d'un volume, dont une portion découpée a servi à constituer les bandelettes d'une momie (conservée à Zagreb); une tuile trouvée près de Capoue, portant un texte de soixante-deux lignes; un cippe du Musée de Pérouse; une lame de plomb du Musée de Florence, et sur un sarcophage du Musée de Tarquinies, neuf lignes gravées sur le rouleau ouvert que la statue du défunt tient à la main.

Les deux hypothèses comptant le plus de partisans sont celles d'une langue indo-européenne ou d'une langue à ranger à l'intérieur des groupes linguistiques circumméditerranéens. On en est là.

L'origine des Etrusques reste aussi une énigme. Une première hypothèse, beaucoup moins en faveur aujourd'hui, présentée par

Helbig et L. Pigorini, les faisait venir du Nord. Hérodote, par contre, qui écrivait au Ve siècle avant notre ère et fut suivi par la majorité des historiens ultérieurs, assigne aux Tyrrhéniens, nom qu'il donne aux Etrusques, une origine orientale.

Seul des historiens de l'antiquité, Denys d'Halicarnasse, qui vivait au temps d'Auguste, et rapporte ainsi une tradition déjà ancienne, considérait les Etrusques qu'il appelait Rasenna, comme des autochtones; cette hypothèse a eu assez de succès en Italie dans les années qui ont précédé la dernière guerre. M. Pallottino s'en montre partisan en y apportant quelques tempéraments.

Dans une telle controverse ne peuvent valablement prendre parti que ceux qui seraient spécialisés également dans les deux termes des comparaisons. Sans doute une population proto-étrusque ne dut point débarquer en masse en provenance de l'Orient, mais l'histoire des Hittites, des Mitanniens, a montré le rôle d'aristocraties agissantes, différentes de la masse du peuple autochtone, pour la formation de sociétés nouvelles; les cités étrusques font preuve de formes analogues de gouvernement. Le rôle de la femme dans la société étrusque est en rapport avec celui qu'elle joue dans les sociétés asianiques. L'extispicine, pratique habituelle dans la religion étrusque, trouve un répondant non seulement chez les Mésopotamiens qui ne sont pas en cause, mais aussi auprès des Hittites chez qui on a recueilli des modèles de foies en terre cuite destinés à l'enseignement des devins. Dans un domaine plus matériel, l'usage de la brique crue au début de la période étrusque se comprend peu dans un pays qui connaît la pierre, s'il n'a la valeur d'une tradition; de même le port de la chaussure hittite explicable en Asie Mineure et beaucoup moins en Toscane. Il n'y a là que des indices, impropres, certes, à emporter la conviction, mais qui rejoignent l'assertion d'Hérodote, et paraissent de nature à favoriser la thèse orientaliste. Les difficultés que nous avons exposées, et que M. Pellotino met en lumière, ne paraissent devoir recevoir une solution que lorsque les fouilles ou un hasard heureux auront fait rencontrer les documents qui font encore défaut.

Dr G. Contenau.

BIBLIOTHEQUES

LE FIL D'ARIANE. — Aucun catalogue de bibliothèque ne peut suffire à l'exacte documentation sur un sujet. Son classement par auteurs et titres anonymes se borne à renseigner sur la présence ou l'absence de tel ou tel livre sur les rayons et, éventuellement, sur sa cote. Qu'il soit imprimé comme à la Bibliothèque Nationale de Paris où il forme, jusqu'à Stag, 176 volumes, ou au British Museum, où il comprend, jusqu'en 1905, 95 volumes et 13 de suppléments (la 2e édition est en cours depuis 1931 et en est arrivée au volume 42); qu'il soit photographié comme à la Library of Congress où il compte près de 200 volumes, qu'il soit enfin établi sur fiches et non encore imprimé comme à la bibliothèque de la Sorbonne et dans toutes autres bibliothèques, ou même consigné sur registre comme à la Bibliothèque de l'Institut de France, son horizon est forcément limité aux richesses propres de la bibliothèque qu'il inventorie. Et encore, incomplètement, puisque des milliers de recueils et mélanges publiés depuis le XVIIe siècle, d'innombrables revues et journaux n'y sont pas dépouillés et n'y figurent que par leurs seuls titres; une masse énorme d'articles, de mémoires est ainsi vouée à l'oubli, échappant au chercheur. On a remédié en partie à cet inconvénient, soit par des catalogues communs à plusieurs bibliothèques, appelés catalogues collectifs, soit par des catalogues systématiques et analytiques où les ouvrages, mais non le contenu des mélanges, des revues et journaux, sont classés par sujets. Dans de tels catalogues, établis le plus souvent sur fiches en attendant que l'on songe à les imprimer, de multiples fiches d'orientation renvoient d'un sujet général à des sujets particuliers ou voisins de sens, facilitent les recherches. Mais l'encombrement des fichiers sera tel dans quelques années qu'il faudra des heures pour les consulter; fatigue des yeux, crispation des doigts et peut-être temps perdu si aucun titre ne correspond à l'objet de la recherche ou si l'ouvrage longuement cherché et obtenu est inutile. Il n'existe pas, et sans doute n'existera-t-il pas de longtemps, d'appareil électrique magique qui puisse donner la bonne réponse à toutes les questions. Les « standards » électriques les plus perfectionnés ne sont pas capables, en ces matières, de se substituer au cerveau humain.

Est-ce à dire que le problème soit insoluble? Il préoccupe depuis des siècles les travailleurs. Le nombre des livres s'accroît sur un rythme vertigineux. Les statistiques annuelles estiment

qu'il paraît depuis le début du XIXᵉ siècle environ un million de livres dans le monde, et chiffre à 50.000 le nombre de revues de sciences pures et appliquées, donnant un total de 750.000 articles. On n'y compte pas les journaux, les hebdomadaires et les revues de vulgarisation. Aucun travailleur ne peut se livrer à ces dépouillements gigantesques. Ce pullulement d'imprimés risque d'étouffer la pensée. Les bibliothèques deviennent d'inextricables labyrinthes où l'on finit par s'égarer si l'on ne possède pas, comme dans la légende, le fil d'Ariane.

De nombreux essais ont été tentés dans le passé pour résoudre le problème à l'aide de bibliographies, c'est-à-dire d'ouvrages permettant de s'orienter à travers la production typographique, et de connaître au moins, sur chaque sujet, les ouvrages essentiels : encyclopédies et dictionnaires ont, depuis le début du XIXᵉ siècle, cherché à classer les connaissances humaines. A l'ordre alphabétique qui morcèle et éparpille des notions appelées à être groupées, on a substitué l'ordre systématique qui groupe, souvent un peu au hasard, plusieurs disciplines connexes. Comme notre époque tend à la spécialisation, ce sont les encyclopédies, spéciales à une seule science (mythologie, religions, sociologie, etc.) qui semblent retenir l'attention, mais plus leur champ est restreint, plus se limite le nombre de leurs lecteurs.

Le dernier *Manuel de bibliographie générale* qui ait été publié en France date de 1897; il avait pour auteur Henri Stein. Ses 895 pages, son index de matières de 93 pages sur deux colonnes, malgré l'ampleur de leurs rubriques et la richesse de leurs références, ne sont plus guère consultés : rien ne vieillit plus rapidement qu'une telle liste de livres : elle n'est plus à jour lorsque le manuscrit est remis à l'impression. La difficulté de telles recherches et leur prix de revient ont pendant un demi-siècle rebuté les plus courageux. La formule est périmée des listes interminables, le plus souvent compilées sans contrôle sur d'autres listes antérieures, elles-mêmes tombées dans l'oubli. Il fallait une longue expérience des bibliothèques et des bibliographies pour trouver et réaliser une présentation nouvelle, encore valable à notre époque de surenchérissement de la production dans tous les genres. Ma nièce, qui suit les conférences de bibliographie de Mlle Malclès, bibliothécaire à la Sorbonne, m'avait annoncé à plusieurs reprises que cette dernière préparait un ouvrage bibliographique. Scepticisme ou indifférence, j'attendais. Or, elle vient de m'apporter un beau livre couvert de toile bleue, de 364 pages in-8° très serrées avec ce titre :*Les Sources*

du travail bibliographique, t. I, *Les bibliographies générales* (1). Une préface de M. Julien Cain, Administrateur général de la Bibliothèque Nationale, présentait ce travail et en faisait l'éloge : c'est le rôle de toute préface. Je n'ai pas pu le feuilleter, comme je le croyais, d'un doigt rapide, tant j'ai été aussitôt séduit par l'originalité du plan, l'ampleur des renseignements précis et clairs que j'y trouvais. J'ai passé une nuit à rafraîchir ma mémoire d'historien, je me suis souvenu des cours de Ch.-V. Langlois à la Sorbonne. Il eût donné son suffrage à un tel livre, félicité son auteur.

Les syllabes du mot « bibliographie » ont mauvaise réputation et suintent l'ennui et le pédantisme. On en a peut-être trop abusé ou plutôt l'on en a maladroitement usé et l'on se méfie. Voici la définition qu'en donne, sous une première forme ramassée, Mlle Malclès, d'après un bibliographe américain, L.-N. Feipel : « C'est l'art de découvrir les livres qui informent pour en informer les autres. » Cette formule semble l'avoir guidée dans son plan. De chapitre en chapitre, elle retrace l'historique de chaque groupe de bibliographies, en montre l'évolution graduelle, met en lumière l'esprit qui les a fait naître et les anime et énumère comme preuves les ouvrages dont elle conseille et explique l'utilisation. Chaque titre retenu est suivi d'un bref commentaire qui en dit le contenu, les dates et la valeur. Les douze chapitres de la première partie embrassent l'ensemble des répertoires généraux, qui ne traitent pas de sciences déterminées, mais de l'ensemble des sciences. Les réflexions qui ouvrent chacun d'eux sont autant de leçons de méthode, rien n'est laissé dans l'ombre : Bibliographies universelles, Le livre aux XVe et XVIe siècles, Les Catalogues de bibliothèques et Les Catalogues collectifs, les Bibliographies nationales de vingt-cinq pays européens et hors d'Europe (parmi lesquels figurent pour la première fois, en France, les pays slaves et balkaniques), les Encyclopédies et les Biographies, les Répertoires de périodiques, les Publications des Sociétés savantes, les Bibliographies des articles contenus dans les périodiques et les mélanges.

Il n'y a pas de question qui soit négligée. Les renseignements que l'on y puise sont d'une telle précision en leur forme brève que l'on saura à l'avenir les renseignements dont les bibliographies générales sont si riches, qui y restent souvent insoupçonnés, parce que l'on ne sait pas toujours les découvrir. La disposition

(1) *Les Sources du travail bibliographique*, par L.-N. Malclès. T. I. Les Bibliographies générales. Préface par Julien Cain. Genève, Droz; Lille, Giard, 1950, in-8°, XVI-364 p.

typographique, où la majuscule de différents corps encadre la minuscule égyptienne, fait ressortir chaque notice et facilite agréablement la lecture. La plupart des répertoires périmés que l'on citait jadis, de tradition ou par respect, fait place à des ouvrages récents et mieux adaptés.

Une seconde partie, ainsi que nous venons de le dire, est consacrée aux pays slaves et balkaniques. La Bulgarie, la Grèce, la Pologne, la Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Russie-U.R.S.S. ont été traités avec le concours de spécialistes qualifiés, et plus d'un chapitre est arrivé en droite ligne de son pays d'origine. Un Index des noms d'auteurs et des titres anonymes auquel se joignent des mots de matières (qui malheureusement auraient dû se détacher mieux par l'emploi de caractères différents) facilite l'utilisation du livre.

Si je devais en deux mots résumer l'impression que m'a laissée ce travail, où, pendant des heures, j'ai tant réappris et appris, je dirais « science et conscience ». Il sera bien accueilli des érudits et des professeurs, des bibliothécaires et des étudiants ou futurs bibliothécaires, parce qu'il les initie, sans pédantisme et donnera à tous ceux qui le consulteront, en même temps qu'une méthode, le goût et l'amour du travail loyal et honnête.

Patrice Fontaine.

Guide pratique de bibliographie, par *Frantz Calot* et *Georges Thomas.* Deuxième édition refondue avec le concours de *Clément Duval.* Paris, Delagrave, 1950, 278 p. — La première édition remontait à 1936 et comportait 1.120 numéros répartis sur 320 pages avec un appendice de 43 p. « Guide pratique des principales bibliothèques de Paris ». Ce supplément utile a disparu en raison, sans doute, du « Répertoire des bibliothèques de France » que publie en 1950 la Direction des Bibliothèques de France en liaison avec l'UNESCO. La liste des bibliographies, à une page près, semble avoir la même importance : 1.361 numéros. Mais de multiples *bis* et *ter* en augmentent le nombre.

L'édition, rafraîchie et rajeunie par endroits, a gardé exactement le plan de la première, la structure des chapitres n'a subi aucune modification qui se serait imposée dans plus d'un cas. On aurait souhaité aussi des retouches et des corrections ou des mises à jour plus nombreuses. Page 25, citer le *Dictionnaire des contemporains* de Vapereau, 6e éd. seule, c'est ignorer que les cinq éditions depuis 1858 se complètent l'une l'autre; classer, page 83, le *Year's work in modern language studies,* dans la linguistique, c'est prouver qu'on ne l'a pas ouvert : il relève de la littérature. Page 89, l'*Introduction* de R. L. Wagner, *à la linguistique française,* méritait au moins deux lignes, c'est la plus récente et la plus riche bibliographie critique sur la question. La bibliographie des thèses américaines publiée par la Library of Congress, page 225, a paru de 1916 à 1932 pour les thèses soutenues de 1912 à 1932; elle est continuée par *Doctoral Dissertations accepted by American Universities,* depuis 1933, le volume XVI a paru en 1949. Le *Gesamtkatalog* ou Catalogue collectif des bibliothèques allemandes est interrompu à Bee et non à G, page 229. *L'Internationale Bibliographie der Zeitschriftenliteratur,* connue sous le nom de son fondateur Dietrich, n'est pas un répertoire de titres de périodiques, mais une bibliographie d'articles extraits des périodiques, page 231. Il est inséparable des bibliographies similaires toujours vivantes : *L'International Index to periodical literature,* publié à New-

York par la firme Wilson depuis 1907, vol. XI, 1946-49, et *Reader's Guide*, vol. XV, 1945-47, et le *Subject Index to periodicals*, publié à Londres depuis 1917, dernière année 1948. Le *Catalogue of books printed in the XVth century now in the British Museum* atteint, en 1949, huit volumes et le dernier volume paru est consacré à la France. Le chapitre des bibliographies nationales et tout particulièrement ceux consacrés à l'Allemagne, à l'Angleterre et à l'Espagne mériteraient une sérieuse révision : ils ne donnent pas l'image de l'organisation de la bibliographie dans ces pays et nul débutant ne peut s'en faire une idée à l'aide des quelques citations décousues qui s'y trouvent. Ajouter trois pages aux Beaux-Arts pour y inclure la musique en une vingtaine de numéros est une louable pensée; il y avait encore de la place pour les trois volumes de J. Combarieu : *Histoire de la musique*, les *Cinquante ans de musique française* de Rohozinski, indiqués dans la première édition, le *Dictionnaire des musiciens* de Grove dont la quatrième édition est de 1940-45 et quelques autres ouvrages de référence indispensables. On ne comprend pas l'absence de Charles Du Peloux, *Répertoire général des ouvrages modernes relatifs au XVIIIe*. Il y a enfin, page 54, un Chantepie de la Chaussaye qui a gardé sa faute depuis la première édition, il faut lire Saussaye; de même, page 192, le Kürenthal de la première édition ne s'est pas transformé en Kükentahl comme on aurait pu s'y attendre. Mais je n'ai pas le loisir de tout corriger, ce serait fastidieux.

Au demeurant, c'est une liste de titres de manuels et traités intéressant toutes les disciplines; il s'y mêle des bibliographies et des noms de revues. Grâce à l'index final par matières (c'est la partie la meilleure du livre) ces pages peuvent fournir des références de livres utiles, mais ce n'est pas un « guide pratique », encore moins un ouvrage « d'initiation » pour ceux qui désirent acquérir une méthode en bibliographie.

Bibliographie générale des œuvres de J.-J. Rousseau, par *Jean Sennelier*. Ed. Encyclopédie française, 13, rue de la Tour, s. d. (1949), 243 p. Edité avec le concours du CNRS. — C'est un inventaire méthodique des œuvres du philosophe genevois, et non des travaux sur lui; les 2.400 numéros qui sont cités sont loin cependant de représenter toutes les éditions, traductions et contrefaçons connues : ne serait-ce que dans la série des éditions Cazin. Les index de titres (p. 13 à 23), de correspondants (p. 23 à 25) et des traducteurs, préfaciers et commentateurs (p. 271 à 278) rendront des services, de même que les préfaces qui ouvrent chaque chapitre et fournissent un résumé biographique des plus précieux. De-ci de-là, des erreurs de noms propres ou des fautes de copies regrettables.

Ce travail complète par endroits les deux volumes de Théophile Dufour : *Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau*, édité en 1925 par Pierre-Paul Plan. Une bibliographie n'est jamais négligeable et peut toujours rendre service.

Les débuts de la bibliographie méthodique, par *Théodore Besterman*. 3e éd. revue trad. de l'anglais. P., La Palme, 1950, 100 p., gr. in-8°. — Il s'agit de la traduction de l'ouvrage du bibliographe anglais : *The beginnings of systematic bibliography* paru en 1935. C'est la première fois, depuis l'article copieux de D. Grand dans la *Grande Encyclopédie*, que paraît une histoire des origines de la bibliographie. Elle remonte à Galien dont le *De libris propriis liber* constitue le premier essai de bibliographie. Mais la bibliographie imprimée date de 1494. Ce n'est plus Conrad Gesner qui doit être appelé le « père de la bibliographie », mais un abbé de Spanheim, Johann Tritheim, dont le *Liber de scriptoribus ecclesiasticis* est imprimé en 1494. Ensuite Conrad Gesner, naturaliste zurichois, fait paraître sa célèbre *Bibliotheca universalis* en 1545 qui contient la description de 15.000 ouvrages publiés en langues mortes depuis la découverte de l'imprimerie; c'est la seconde bibliographie universelle après Tritheim. On doit à un lyonnais, Symphorien Champier, la première bibliographie spéciale : *De medicine claris scriptoribus*, 1506. Les débuts de la bibliographie nationale datent de 1548 avec John Bale en Angleterre, suivi bientôt de La Croix du Maine et Du Verdier, en France (1584). Les bibliographies nationales et spéciales se multiplient dès lors et T. Besterman nous apprend que de 1494 à 1598, soit un siècle, quarante-cinq bibliographies diverses voient le jour. Leurs auteurs n'ont pas encore une méthode qui ne se forgera que peu à peu pour prendre corps définitivement à partir du XVIIIe siècle. L'étude de Besterman bien imprimée, bien illustrée de fac-similés,

est riche d'enseignement. Elle contraste avec les milliers de colonnes de sa *World Bibliography of bibliographies* dont les trois tomes-dictionnaires avaient rempli d'admiration les statisticiens et d'épouvante les spécialistes.

La Bibliothèque idéale, par *Charles Lannoye*. Bruxelles, Ed. Universitaires, 1950, XVI-236 p. — Entreprise bien audacieuse que de dresser la liste des meilleurs livres ou plutôt d'établir l'inventaire de la bibliothèque de l'honnête homme! Surtout si toutes les disciplines sont représentées : Philosophie, Religion, Psychologie et Pédagogie, Sciences (et la rubrique comprend aussi bien l'Astronomie que les Arts plastiques et l'Esthétique), Littératures française, étrangères, Histoire et Géographie. Est-ce une gageure? 900 livres, c'est trop ou c'est trop peu... Une notice de quelques lignes accompagne chaque titre d'ouvrage et comme « La Bibliothèque idéale » est d'inspiration catholique, on signale les ouvrages inscrits au catalogue de l'Index. Les livres recommandés sont tous dans le commerce : d'où l'absence, par exemple, de Cicéron dont il n'existe aucun recueil de pages choisies de ses Discours et de sa Correspondance. Il n'est inscrit ici que pour ordre. On peut noter l'absence de Romain Rolland : sa *Vie de Beethoven* et sa *Vie de Michel-Ange* méritaient de n'être pas oubliées. Mais s'il fallait noter les oublis et le paradoxe de certains choix, ne risquerait-on pas de dresser un inventaire aussi gros que le volume?

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

EUROPE ET CHINE AU XVII[e] SIECLE. — Le sujet traité à la *Société d'étude du XVII[e] siècle* par M. Roland Mousnier, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, avait le mérite de la nouveauté, et d'une certaine opportunité : les relations de l'Europe et de la Chine à leur origine sont généralement peu connues. M. Roland Mousnier les a exposées au cours d'une conférence qui a duré une heure trois quarts, avec un savoir dénué au plus haut point de pédanterie, une clarté, une impartialité et un agrément rares. Il est impossible de réussir dans de meilleures conditions un tel travail de synthèse.

Le XVI[e] siècle a découvert l'Amérique, le XVII[e] a inventé la Chine, a remarqué pour débuter M. Mousnier. En vertu du partage de la sphère terrestre par l'autorité pontificale en deux zones, celle de l'ouest réservée à l'Espagne, celle de l'est au Portugal, les Portugais considéraient les relations avec la Chine comme leur monopole. Macao était un évêché sous le patronage du roi de Portugal, et sous l'influence des Jésuites qui envoyaient des missions dans le Chantoung et dans le Fou-Kien. Mais en raison de la rotondité du globe, les Espagnols poussant toujours vers l'ouest avaient fini par rejoindre les Portugais et par s'installer aux Philippines où ils avaient créé l'archevêché de Manille. De là, ils commerçaient avec les Chinois, et envoyaient aussi dans le Fou-Kien des missionnaires franciscains et dominicains.

Malgré ces contacts, on peut dire que, vers 1600, la Chine et l'Europe s'ignoraient. Celle-ci n'avait sur la Chine que les récits de Marco-Polo, les données éparses et vagues des grands missionnaires franciscains du XIII[e] siècle à la cour mongole, l'ouvrage de l'Augustin Jean Gonzalès de Mendoça (1585), dont Montaigne a tiré l'idée de l'antiquité de la Chine dans ses *Essais*, mais qui ne mentionne pas Confucius et ignore qu'il y a une race jaune. Quant aux Chinois, habitués à être le peuple supérieur entouré de barbares qu'ils civilisent à leur usage, les Européens sont pour eux des barbares comme les autres : luxurieux, brutaux, cruels, avides, incroyablement crédules, puisqu'ils admettent la folie d'un dieu mis en croix; en résumé, des « diables incarnés, engendrés par la malédiction de Dieu ».

C'est vraiment au XVII[e] siècle que s'établissent des contacts nombreux, à la fois sous forme commerciale et religieuse, grâce à la supériorité scientifique et technique des Européens, qui auraient pu conquérir le pays sans grands efforts, s'ils n'avaient été en proie aux dissensions sur le continent, et occupés sur toutes les mers et les terres connues. La Chine d'ailleurs était bien lointaine, et les Indes semblaient représenter le terme des conquêtes en Extrême-Orient.

Jusqu'en 1660, les monopoles portugais et espagnol furent surtout menacés par les Anglais et les Hollandais. Les premiers échouèrent, après une tentative devant Canton en 1634; les seconds, installés depuis 1619 dans les îles de la Sonde, attaquèrent en 1622 Macao, échouèrent aussi, mais prirent possession des Pescadores, qu'ils rétrocédèrent contre une autorisation d'établir une factorerie dans l'îlot de Taï-Wan; chassèrent les Espagnols établis dans le nord de Formose, où ils demeurèrent jusqu'en 1661, poussèrent jusqu'au Japon. Accentuée à partir de 1660, l'expansion européenne atteignit son maximum entre 1685 et 1715. Les Français fondèrent à Rouen, en 1660, pour le commerce avec la Chine, une compagnie qui fut absorbée par la Compagnie des Indes, laquelle, du reste, n'usa pas de son privilège. Les Russes, qui avaient franchi l'Oural en 1579 et atteint l'Amour en 1649, convoitaient le monopole du commerce des fourrures avec la Chine. Ils attaquèrent le Céleste empire, mais furent battus grâce à l'artillerie dont les Jésuites avaient pourvu les Chinois. Le traité de Nertchinsk (1689) fut négocié par les Jésuites au service de la Chine. Prisonniers et déserteurs russes constituèrent une colonie à Pékin, bâtirent une église orthodoxe, et refusèrent de rentrer dans leur pays. Le commerce européen avec l'Empire du Milieu fut donc essentiellement mari-

time, très inférieur, du reste, en valeur à celui pratiqué aux Antilles ou dans l'Océan Indien; mais il inonda l'Europe de porcelaines, d'ivoires, de bois sculptés, de laques brunes et rouges, d'objets de jade, et de thé devenu de grand usage en Angleterre vers 1700. Ces objets créèrent en Europe un goût chinois, mais, note M. Mousnier, eurent sur l'art une influence limitée, et c'est surtout dans le grand recueil illustré des Jésuites que les artistes européens trouvaient des motifs nouveaux.

L'expansion religieuse, elle, se trouva contrariée, au début, par le peu de ménagements des missionnaires pour les susceptibilités chinoises. C'est le premier visiteur de la Compagnie de Jésus en Orient, le R. P. Valignani, qui comprit la nécessité de ménager les croyances et les sentiments des Chinois, et trouva un auxiliaire dans le R. P. Mateo Ricci. Celui-ci estima que le succès de l'évangélisation était lié à ce que les Européens apporteraient de nouveau aux Chinois, en matière de science et de technique, grâce à la protection impériale, et il inaugura les méthodes qu'appliquèrent ses successeurs les plus notables, les PP. Schall (1640-1666) et Verbiest (1660-1688). A partir de 1685, la mission portugaise fut renforcée par une mission française qui travailla dans le même esprit. Les Jésuites se firent les courtisans de l'empereur pour l'amuser, et ses fonctionnaires pour le servir. Mandarins de 1re classe, ils étaient supérieurs aux vice-rois et acceptaient des honneurs indispensables en Chine pour acquérir « la face ». Astronomes, ils conseillaient les astrologues chinois dont le rôle était si important dans la vie de l'empire. Ingénieurs, ils fabriquaient toutes sortes d'instruments, y compris des instruments de musique. Artistes, ils enseignaient la perspective européenne. Artilleurs, ils fondaient des pièces de siège et de campagne pour les dynasties successives. Diplomates, ils négociaient les traités avec les Hollandais et les Russes. C'est ainsi qu'ils faisaient tolérer leur activité de missionnaires.

Ils entreprirent de ramener les Chinois matérialistes, athées et idolâtres à la pureté première de leur religion, où ils croyaient découvrir un monothéisme, comme dans le culte des ancêtres, de simples cérémonies civiles pouvant se concilier avec le christianisme. Leur conception des rites chinois rendait les conversions possibles. En 1608, il y avait à Pékin 300 chrétiens, presque tous lettrés et mandarins; en 1667, il y en avait 300.000 en Chine et en 1692, un décret impérial autorisait officiellement la pratique de la religion chrétienne dans l'Empire.

Mais les Jésuites étaient très attaqués par les missionnaires

rivaux, qui, dès 1637, expulsés de Chine, dénoncèrent au pape les pratiques des Jésuites. Ceux-ci étaient accusés de permettre aux chrétiens l'idolâtrie (Pascal, Ve Provinciale), et ces controverses donnaient des armes aux libertins. Les affirmations des Jésuites, selon lesquelles l'histoire chinoise était plus ancienne que celle du peuple hébreu, que les Chinois n'avaient pas connu le Déluge, que leur religion était la même que celle des chrétiens dans un point fondamental, que leur morale était aussi pure, etc., ébranlaient tous les fondements du christianisme : privilège du peuple juif, révélation, rédemption, grâce, etc. La querelle s'envenima par la résistance des Jésuites à la Sacrée Congrégation de la Propagande, à ses vicaires apostoliques pris souvent dans la Société des Missions étrangères fondée en 1613, société qui, tout en réfutant les Jésuites, admettait la pureté de la morale des Chinois, reconnaissait ainsi qu'un peuple athée peut être vertueux, donc que morale et religion sont indépendantes. La Société des Missions étrangères obtint de la Sorbonne (1700), du pape (1704), du vicaire apostolique Maigrot, et du légat de Tournon (1710), la condamnation des rites chinois. Les conversions se ralentirent et la Chine peu à peu se ferma aux missionnaires.

Les résultats acquis au bout d'un siècle se trouvaient assez maigres, l'art chinois avait eu quelque influence sur Jean Ier Bérain, sur les tapisseries de Beauvais, sur Claude Audran et Watteau (chinoiseries de la Muette). La civilisation chinoise, embellie par les Jésuites, fournissait des arguments contre la religion aux libertins et aux philosophes (Bayle, Voltaire). Quant à la Chine, elle bénéficiait surtout de progrès techniques, qui ne dépassaient guère la cour de Pékin, et ne se trouvait pas sérieusement influencée par l'Europe. On ne saurait prétendre qu'elle aurait été convertie au christianisme si le pape avait approuvé les Jésuites. Elle restait, conclut M. Roland Mousnier, prisonnière de ses ancêtres, de sa langue, de ses rites, de ses formes de pensée. Deux mondes continuaient à vivre dans une opposition complète et condamnés à se heurter.

Robert Laulan.

NATURE

LA VOIE LACTEE. — Ce n'est pas d'hier que l'humanité, avide de trouver des prolongements à sa propre substance, a imaginé de mêler à sa vie une autre vie supérieure, celle des

« forces occultes ». Ce besoin se manifesta dès nos premiers balbutiements, et peut-être même avant nous, aussitôt qu'un cerveau d'hominien fut capable de concevoir l'abstraction. Si sur le plan métaphysique il est permis d'en contester les bases, ce besoin apparaît tout à fait fondé quand il s'agit des phénomènes naturels.

Les répercussions que le jeu des lois de la Nature exerce sur le monde organisé ou inerte de notre globe sont de tout ordre. Elles embrassent non seulement la configuration des continents et des océans, mais aussi la biologie générale, et par des voies mystérieuses mais inéluctables, l'histoire tout entière du monde vivant. Elles s'étendent à l'histoire humaine, aux mouvements ethniques, à la constitution des nations, à leur comportement matériel : alimentation, architecture, habillement; à leur comportement psychique : beaux-arts, littérature. Il n'est point, assurent les tenants de cette science — car il s'agit d'une science, et qui exige des qualités particulières de déduction — il n'est point de secteur du monde, visible ou non, qu'elles n'affectent.

Le côté le moins hypothétique, le plus certain de ces conceptions, est évidemment celui qui cherche dans les astres proches ou lointains l'origine de beaucoup de troubles observés ici-bas; et le foyer central de notre système, le seigneur Soleil, est à juste titre, en cette matière, le premier incriminé.

J'ai souvenir d'une conférence faite en 1947 à la Société astronomique de France par le Dr P. Baize, sur les « Rapports entre la Médecine et l'Astronomie » (1). L'auteur y fournissait des précisions troublantes, en s'appuyant sur les radiations de la lumière solaire, sur les éruptions chromosphériques, immenses jets de flammes qu'on appelle « protubérances », et sur les « taches » solaires. On sait que les taches solaires sont de prodigieux tourbillons qui creusent dans la photosphère des cratères où pourraient disparaître ensemble dix ou quinze terres comme la nôtre, et qui apparaissent, à l'œil, en plus foncé sur le visage éblouissant de l'astre. Par suite de la rotation du Soleil sur lui-même, ces taches sont soumises à une périodicité d'environ 13 jours, qui les amène à tour de rôle au méridien central. On a observé, en outre, dans ces convulsions, des *maxima* obéissant à un cycle de 11 années, dont l'origine est d'ailleurs inconnue. Or, à ces paroxysmes correspondraient, sur notre planète, des perturbations sans nombre. Le Dr Baize, citant un spécialiste de ces questions, le Dr Faure, qui a suivi du 15 au 31 janvier

(1) Voir la revue « L'Astronomie », octobre et novembre 1947.

1937 un groupe de trente taches couvrant une superficie égale à 80 terres, classe ces perturbations en plusieurs catégories : épidémies; accidents morbides (morts subites, suicides, crimes inexplicables); accidents divers (aviation, automobile, chemins de fer et autres); tempêtes; tremblement de terre en Italie le 31 janvier.

Dans le même ordre d'idées, et toujours en partant des accès d'exaltation solaire, M. Bidault de l'Isle, directeur de l'Observatoire de la Guette, dans l'Yonne, a dressé un graphique qui fait curieusement ressortir la convergence des années de maximum avec les bonnes récoltes de vin en France. Lors des minima d'activité, elles seraient au contraire médiocres.

De tout ce complexe bien des fois exposé et discuté, M. Ed. Le Danois vient, en l'enrichissant de beaucoup d'autres éléments, de composer un livre particulièrement intéressant : *Le Rythme des climats* (2). Avec science et subtilité, il y analyse les éléments « occultes » qui commandent et modifient à distance les diverses manifestations de la vie à la surface de la Terre. Ses investigations ne se bornent pas aux confins de notre humble système solaire, elles remontent d'échelon en échelon bien plus haut et plus loin, en des régions qui confèrent une sorte de grandiose poésie à ses conceptions. « C'est aux astres, écrit-il, que nous devons nous adresser quand il s'agit de déterminer les lois fondamentales auxquelles obéissent toutes choses en ce bas monde. » Spécifions au surplus que la science astrologique, toute respectable soit-elle, n'a rien à voir en la circonstance; il s'agit uniquement d'influences physiques, dérivant des lois de gravitation. « Les variations climatériques de la Terre sont liées aux grands rythmes cosmiques, liés eux-mêmes à des périodicités multiples et complexes. »

Aussi M. Le Danois fait-il intervenir dans son exposé, non seulement les influences de la Lune et du Soleil, mais également la translation du Soleil dans la Voie lactée ou Galaxie, dont il fait le tour en 200 millions d'années. Au cours de cette promenade, où, bien entendu, il entraîne tout son cortège de satellites, il lui arrive d'occuper des positions telles que ses planètes subissent soit des réchauffements, soit des refroidissement de leur climat. L'ère du Silurien, celle du Carbonifère, celle du Jurassique, eurent sur notre Terre un climat uniformément chaud, et l'on a calculé entre elles des intervalles de 200 millions d'années,

(2) *Le Rythme des climats dans l'histoire de la Terre et de l'humanité*, par Ed. Le Danois (Payot, éditeur, Paris).

correspondant précisément au temps de translation du système solaire dans la Galaxie.

Mais d'autres causes agissent, selon M. Le Danois, sur l'économie des climats terrestres; il les voit dans une théorie qui lui est chère : l'alternance des transgressions marines, c'est-à-dire des remontées périodiques vers le nord, suivies de régressions vers le sud, de masses océaniques d'origine tropicale, qui fournissent aux continents qu'elles intéressent un appoint thermique dont la cadence est bien établie : ce phénomène est annuel, mais il subit, en fonction des positions de la Lune, toute une série de périodicités qui portent le maximum de ces « marées internes » à cent onze ans.

De ces principes, et de bien d'autres qu'on ne peut énumérer ici, l'auteur tire une foule de conséquences. Beaucoup gardent un caractère hautement scientifique, comme les années « à hannetons et à criquets », comme le désastre des huîtres plates du Golfe de Gascogne en 1921, année de maximum transgressif, et leur remplacement par les Gryphées, *vulgo* Portugaises, et le déluge de l'an 4.800 avant notre ère, et les expansions et déplacements de races suivant les desséchements et réhydratations des territoires, suivant leur refroidissement et leur réchauffement. Et les modifications de faune et de flore correspondant à ces avatars de la surface terrestre. Toutes ces convergences des forces naturelles et des expressions de la Vie ici-bas ont certainement une assise solide. Mais je suivrai moins volontiers M. Le Danois quand il assigne à l'existence intime des humains des causes plus lointaines, sidérales ou autres. Sans doute est-il indéniable qu'à ces influences de climats, de saisons, dues elles-mêmes à des origines dont l'ampleur nous déborde, certains humains restent spécialement sensibles, notamment ceux qui sont soustraits à l'action stérilisante et neutralisante des villes, et n'ont pas rompu le contact avec la Nature; le Dr René Porak l'a montré dans sa curieuse étude de psycho-physiologie paysanne : *Un Village de France* (3). Mais peut-on soutenir avec rigueur que telle ordonnée tirée de notre orbite planétaire ou stellaire, que tel moment d'une transgression océanique, a joué un rôle dans l'adoption de la houppelande fourrée au XVe siècle, et que le règne de Louis XIV, heureux jusqu'en 1685 parce qu'il fit beau temps, a changé ensuite de face, à cause d'une méchante fée qui, du fond de la Galaxie, a retourné le climat de la France? Je ne nie pas, j'hésite, bien que cette partie de son livre, où M. Le Danois

(3) *Un village en France*, par le Dr René Porak (1943).

examine siècle par siècle l'histoire de France en s'efforçant d'en trouver l'aiguillage dans les étoiles, soit fort captivante et riche en documents.

En tout cas, comme naturaliste, je me suis réjoui d'apprendre que le XVIII[e] siècle a été, comme les deux tiers du XVII[e], un siècle de beau temps physique, où la Nature en fête, parée de soleil, suscita le goût de la campagne, des bergeries, du tourisme avant la lettre, où les Encyclopédistes, et Jean-Jacques, et le bon Bernardin de Saint-Pierre répandirent avec succès l'amour de l'histoire naturelle. Hélas! il faisait toujours beau et chaud à la prise de la Bastille, au 10 août et à Thermidor, et M. Le Danois peut écrire sans sourire : « La Révolution se termina comme elle avait commencé : dans une atmosphère torride. »

De tels livres, sous leur façade ingrate un peu, donnent, on le voit, malgré tout à penser. Et s'il me faut conclure, je dirai qu'à mon sens le bipède humain est le dernier être vivant qui soit susceptible d'accepter d'une étoile ou même de la Lune un ordre quant à la conduite qu'il doit tenir. Venu sur ce globe après tous les autres, il résiste encore à la gravitation universelle, qui comporte aussi bien celle des sphères célestes que celle des protons psychiques dont est fait l'instinct animal. Car l'instinct est-il autre chose qu'une forme de la gravitation universelle? Donc, jusqu'au jour où notre Science, cette aimable Science qui déshabille si prestement la Matière, aura trouvé le juste milieu entre le cerveau mécanisé d'un insecte et la fureur où se débat l'Homme actuel, cet Homme continuera, s'il lui plaît, à déclencher toutes les guerres mondiales, à tuer le mandarin et à se mettre nu sur la glace en plein hiver. Et la Voie lactée n'y pourra rien!

Marcel Roland.

Lettres beaujolaises, par *Claude-Bernard*, publiées et annotées par Justin Godart, préface du Professeur H. Vincent (Villefranche-en-Beaujolais, éditions du Cuvier). — Claude-Bernard est aussi connu par ses écrits que par ses travaux de laboratoire et d'amphithéâtre. Cependant son style, même celui des deux *Introductions à la médecine expérimentale*, est loin d'être aussi digne de l'Académie française que ne le fut celui de Pasteur, par exemple. Mais sa notoriété scientifique et les violentes attaques dont il fut l'objet à propos de la vivisection y suppléaient largement. Séparé pour cause de mésentente conjugale de sa femme et de ses enfants — ce dont il souffrit toute sa vie — il lui arriva de se retourner vers la Nature consolatrice. Ces « lettres beaujolaises » sont choisies parmi celles qu'il écrivit de son pays natal, Saint-Julien-sous-Montmelas, près de Villefranche-sur-Saône, à son amie et admiratrice, Mme Raffalovitch. On y voit un Claude-Bernard vigneron, botaniste, zoologiste, chasseur de becfigues au miroir, amateur de rosiers, de pervenches, de violettes. Mais il a vite « une indigestion de campagne ». Son laboratoire lui manque, surtout pendant les longs mois du siège de Paris, dont il suit, exilé dans sa province, les péripéties avec une angoisse de Français. M. Justin Godart a pieusement et pertinemment annoté cette correspondance, qui prend, grâce à lui, figure de document historique. — M. R.

Manso-le-Puma, par *Dita Holesch*, traduction de Philippe Marandet (Boivin et Cie, éditeurs, Paris). — Histoire d'un puma, ou lion d'Amérique, recueilli tout jeune, élevé par une chienne, et devenu aussi familier qu'elle avec des colons de la forêt brésilienne, et avec Gundel, leur petite fille. Mais l'âge aidant, l'instinct chasseur et carnassier se réveille : Manso reprend le maquis, et après bien des péripéties finit par mourir immolé comme ses frères sous la dent des chiens et le fusil des hommes. L'auteur est une femme d'origine autrichienne, dont les livres obtiennent un grand succès dans son pays. Celui-ci ne dépare pas la série; il est aimable, romancé à souhait, bien illustré, et l'on y apprend beaucoup sur la vie des colons au Brésil. — M. R.

PHILOSOPHIE

EMILE SICARD ET LA SOCIOLOGIE DES PEUPLES SLAVES. — Vers la fin du XIXe siècle et le début du XXe, au moment où paraissaient les importants travaux d'Emile Durkheim et de Lévy-Bruhl, la Sociologie, désireuse de s'exercer sur un terrain qui ne fût point celui de l'Histoire ou de la Philosophie de l'Histoire, prit pour principal objet d'études les peuplades dites « primitives ».

Il ne faut pas le regretter. D'abord parce que cela permit à la Sociologie de se constituer en discipline distincte. Et puis, il était sage de commencer par du simple, voire par de l'élémentaire, avant d'aborder le complexe et l'actuel.

Parallèlement, Emile Durkheim (*Règles de la Méthode sociologique*) établissait des règles rigoureuses dont l'essentiel demeurera, tant que l'on ne confondra pas la Sociologie avec une Métaphysique de la société, mais qu'on la considérera au contraire comme une science expérimentale des faits sociaux. Partir du concret, de l'observation directe des réalités sociales, et même d'une certaine « expérience » sociale (1).

Depuis assez longtemps déjà, la Sociologie aborde sans doute l'étude de sociétés civilisées contemporaines, mais assez timidement. Certains « secteurs géographiques » sont tellement peu explorés qu'Emile Sicard fait figure de *précurseur*, pour avoir défriché la sociologie des peuples slaves.

Parmi ses ouvrages, citons particulièrement les deux volumes sur *la Zadruga sud-slave* (2), qui méritèrent, en 1944, d'être couronnés par l'Académie française (il reçut, en effet, le prix Halphen); puis *Les problèmes familiaux chez les Slaves du Sud* (3),

(1) Cf. A. Cuvillier, *Manuel de Sociologie* (P. U. F.), t. I, p. 248.
(2) Ed. Ophrys, Paris, 1943 et 1944.
(3) Edit. familiales de France, Paris, 1947.

etc. Il présente aujourd'hui un ensemble d'*Etudes de Sociologie et de Droit slaves* (4) qui est du plus haut intérêt.

Il souhaite, et nous souhaitons avec lui, que s'organisent méthodiquement des recherches sociologiques sur les peuples musulmans, les populations d'Afrique noire, etc.

En ce qui concerne les peuples slaves — mais cela est vrai sur d'autres points du globe — un état d'évolution rapide exige que leur « matière sociale » soit étudiée le plut tôt possible : avant que n'aient disparu les derniers vestiges d'un passé qui s'éloigne à très vive allure.

Emile Sicard a *vécu* dans les pays dont il parle; il a consigné par écrit maints résultats de ces enquêtes qui, bientôt, peut-être ne pourront plus être tentées. Il met actuellement, croyons-nous, la dernière main à des études de quelque étendue sur la *Vel'ka rodina* slovaque et la *nagycsolad* magyare, sur la politique familiale de l'U. R. S. S. et des Démocraties Populaires (toutes questions qui sont d'ailleurs déjà solidement indiquées dans le volume récemment paru). Il demeure persuadé, non sans raison, que « toute sociologie d'un peuple déterminé doit commencer par celle de ses groupes domestiques ».

●

Inutile de souligner, sur le plan sociologique, mais aussi sur celui des applications à la Science Politique, voire des relations entre groupes et des relations internationales, combien il est essentiel que de telles enquêtes soient conduites avec la sérénité, l'objectivité qui sont le propre de l'esprit scientifique. L'ignorance mutuelle des conditions sociologiques des peuples ne peut qu'envenimer les sentiments générateurs de conflits. Il est donc excellent, j'y insiste, que de purs sociologiques luttent contre cette ignorance, en un domaine où, trop souvent, nous n'avons sous les yeux que des apologies ou des dénigrements également passionnés...

Donc, dans ce livre, sur lequel nous attirons l'attention, Emile Sicard parle avec compétence de la Slovaquie, pays généralement peu étudié, par conséquent mal connu, au moins chez nous. Puis de la Hongrie, terre non-slave, mais « slavisée ».

Passant à la Sociologie juridique, il décrit « la lutte du Droit

(4) Un vol. de 265 p., grand in-8°, Edit. Ophrys, Paris, 1950.

et de la Coutume dans l'évolution du groupe domestique paysan slave au groupe kolkhozien ».

En Sociologie domestique, en Sociologie politique, d'autres chapitres encore nous instruisent, avec une précision sans aridité, sur quantité de points que nous ignorons; et nous comprenons mieux, ainsi, la vie de peuples tels que la Yougoslavie, par exemple, et celle des pays de « Démocratie Populaire ».

Dans ces enquêtes sociologiques, la méthode adoptée par Emile Sicard consiste à commencer la phase la plus proche de nous, au cours de laquelle il est encore possible de faire des observations; puis remonter *ensuite seulement* le cours de l'Histoire pour dégager, s'il le peut, des antécédents explicatifs.

Méthode assez neuve, il faut le remarquer, et dont nous voyons, dans les travaux d'Emile Sicard, qu'elle a toutes chances de se montrer féconde.

Sans méconnaître le vif intérêt, ni l'importance des sciences sociales particulières, il y a, dans l'analyse des coutumes, des formes juridiques, des rites religieux, des institutions économiques et politiques, etc., un *ensemble* qui relève indubitablement de la Sociologie.

Achille Ouy.

Types psychologiques, par *C. G. Jung*. Préface et traduction de Yves Le Lay. Un vol. de 568 p., grand in-8°, Librairie de l'Université, Georg et Cie, Genève (Corraterie, 5). Prix : 1.200 fr. — Sous la direction générale du Dr Cahen-Salabelle, se poursuit la publication, en langue française, des œuvres de C. G. Jung.

Le gros volume intitulé *Types psychologiques* occupe une place de choix dans l'ensemble des productions de l'illustre psychologue et psychiatre. Le lecteur qui ne serait pas encore familiarisé avec les conceptions de Jung aura intérêt à lire *l'Homme à la découverte de son âme*, dans la traduction qu'en a donnée — en y ajoutant une excellente préface — M. Cahen-Salabelle (Edit. du Mont-Blanc, Genève, 1950).

Pourtant, *Types psychologiques* présente, à lui seul, un *tout* parfaitement clair, même pour quiconque n'aurait point reçu d'initiation préalable. Il est vrai que Yves Le Lay nous renseigne, dès sa préface, sur quelques points essentiels de ce livre qu'il a traduit. L'idée fondamentale d'*attitude* (*Einstellung*) sur laquelle s'appuiera la distinction des *types* — conception mise en lumière de façon originale par Jung — désigne l'ensemble des sentiments et conduites d'un sujet, dans ses relations avec le milieu au sein duquel il vit. Deux attitudes opposées se remarquent : *introversion* ou *extraversion*, dont les exemples extrêmes sont fournis par deux psychoses : schizoïdie et hystérie. Simple « grossissement », pour ainsi dire, de ce qui se passe chez les sujets normaux.

Jung s'est proposé, dès 1913, d'élaborer une psychologie qui tiendrait également compte de ces deux types de mentalité. En 1920, il avait mené à bien sa tâche en composant *Psychologische Typen*, livre dont le retentissement fut considérable (sept éditions allemandes, soit 15.000 exemplaires). En voici donc, aujourd'hui, la traduction française... Ce qui est curieux, chez Jung, et qui doit retenir l'attention des sociologues, aussi bien que des psychologues, c'est l'effort pour retrouver dans l'Histoire et le Folklore les caractéristiques de la psychologie humaine (celles que nous avons indiquées plus haut). L'inconscient collectif serait à l'image de l'in-

conscient individuel. Jung dépasse, par là même, les considérations de mentalité primitive et de mentalité civilisée, pour atteindre ce qui constitue la *nature humaine* dans sa forme élémentaire...

Ainsi, ne serons-nous plus tellement surpris si l'auteur, analyste et psychiatre, est conduit à écrire des chapitres entiers sur l'histoire des idées, voire sur l'histoire littéraire, artistique, religieuse... Ainsi s'explique aussi, note justement Yves Le Play, la résistance que rencontre l'œuvre de Jung chez certains de ses critiques. Ceux-ci lui reprochent un « esprit de système », consistant à vouloir tout expliquer en fonction d'une formule unique...

Quoi qu'il en soit, et même si cette Psychologie de l'Histoire appelle des réserves analogues — *mutatis mutandis* — à celles que suscite la Philosophie de l'Histoire, nous n'en trouvons pas moins, par exemple, dans tels chapitres sur la pensée antique et médiévale (chap. I), sur l'esthétique et la poésie (II, III et V), etc..., des vues pénétrantes et originales.

Oui, que l'on admette ou que l'on discute la théorie (ou l'hypothèse) d'ensemble, il demeure vrai qu'elle provoque maintes observations profondes qui, sans elle, n'eussent jamais vu le jour.

J'ajoute qu'un minutieux index alphabétique, un chapitre entier consacré à cinquante-huit termes employés par l'auteur (et définis par lui-même) facilitent l'emploi de ce livre comme instrument d'étude.

L'évolution psycho-physiologique de l'enfant, par le Dr *P.-R. Bize*, professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers. Un vol. de la Bibl. de Philos. contempor. Section Psychol. et Sociol., dirigée par Maurice Pradines. 250 p., grand in-8°, Presses Universitaires de France, 1950. Prix : 480 fr. — Dans cet ouvrage, le Dr P.-R. Bize, professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers, examine successivement la notion des stades évolutifs, l'évolution générale de la croissance (les étapes physiologiques), la notion d'« intérêts » en psychologie et pédagogie (définition des intérêts successifs chez l'enfant), les étapes intellectuelles, les étapes psycho-motrices, l'influence du milieu et les étapes « mésologiques » (c'est-à-dire relatives aux rapports entre l'être et le milieu), les luttes affectives et les étapes psychanalytiques, la constitution du moi spécifique et les étapes de la personnalité (synthèse clinique). Et enfin, l'auteur termine son étude par des conclusions pédagogiques qui s'appuient précisément sur l'ensemble des considérations psycho-physiologiques étudiées au cours de l'ouvrage — sans compter les considérations que l'on pourrait appeler sociologiques.

Venant après tant de livres plus ou moins récents sur la question, l'étude très méthodique, très complète du Dr P.-R. Bize ne fait double emploi avec aucun d'eux. Conseiller technique près le Ministère de la Justice (Direction de l'éducation surveillée), médecin des hôpitaux, ex-chef de clinique des maladies nerveuses à la Faculté de Médecine de Paris, l'auteur a mis sa grande compétence et tout son zèle à construire une pédagogie vraiment rationnelle, reposant sur la biologie et la typologie. Les parents, les éducateurs surtout, et — souhaitons-le — les personnalités qui ont mission d'organiser les programmes scolaires, s'ils lisent attentivement ce travail, en tireront des indications et des suggestions précieuses.

Les méthodes d'éducation impliquent, en effet, une connaissance approfondie de l'enfant, infiniment de compréhension et une réelle noblesse de sentiments... Toutes qualités qui se trouvent ici harmonieusement réunies.

Les Glanes des Jours, par *Marie Bonaparte*. Un élégant vol. de 135 p., grand in-8, Presses Universitaires de France, Paris, 1950. — Indépendamment d'une œuvre littéraire abondante et de qualité, Mme Marie Bonaparte a donné de savantes études de psychanalyse et de sociologie; elle a traduit, enfin, une dizaine d'ouvrages de Sigmund Freud (chez Gallimard, chez Denoël et Steele)...

Dans *Les Glanes des Jours*, les pensées qu'elle rassemble témoignent précisément et sans cesse que l'auteur est tout à la fois artiste et philosophe.

Mais l'on devine surtout — je ne crois pas me tromper — qu'elles ne furent jamais écrites pour le public. Et c'est pourquoi le lecteur y prend encore plus d'intérêt. C'est le dialogue d'une âme avec elle-même, sans aucun souci de la belle « écriture », ni de l'effet à produire...

Philosophie des Sciences, par *Simone Daval*, professeur agrégée au Lycée Jules-Ferry, et *Bernard Guillemain*, professeur agrégé au Lycée Marcelin-Berthelot. **Cours de Philosophie et Textes choisis**, publiés sous la direction de *Roger*

Daval, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Rennes. Un vol. de 560 p., in-8° carré. Presses Universitaires de France, Paris, 1950. Prix : 700 fr. — Ce *Cours* comprendra trois volumes pour la classe de Philosophie, deux pour la classe de Mathématiques, deux pour la classe de Sciences expérimentales. Il rendra de grands services, en outre, pour la préparation aux grandes Ecoles.

Si nous en jugeons par *Philosophie des Sciences*, dont nous venons d'achever la lecture, les auteurs ont réalisé ce que l'on pouvait souhaiter de mieux dans le genre. Le « Daval », comme disent par abréviation les étudiants, connaît dès à présent un succès mérité, auprès des élèves et de leurs maîtres. Ce n'est pas, à proprement parler, un Manuel. C'est autre chose, de plus neuf et de plus riche, mettant le lecteur au courant de l'état le plus récent des diverses sciences. Quiconque, même à l'âge où l'on n'a plus d'examens à subir ni de concours à préparer, voudra *s'instruire* sur des questions actuelles, pourra faire confiance à ce Cours.

Chaque chapitre comporte un important choix de textes. Et c'est vraiment un *choix*, attentif et scrupuleux : il dut coûter à Simone Daval et à Bernard Guillemain autant de travail que leurs exposés personnels.

Les difficultés — et Dieu sait s'il y en a pour un jeune esprit qui veut s'initier à la Science d'aujourd'hui ! — ne sont jamais « escamotées ». Mais rien n'a été épargné pour éclairer ces difficultés, les rendre moins rébarbatives.

Aux louanges, à la *gratitude* que mérite le « Daval », ses auteurs me permettront de joindre de justes compliments aux éditeurs et imprimeurs pour la présentation matérielle si parfaite du volume. Ce « détail » a bien son importance : il ajoute je ne sais quel plaisir physique à l'utilisation d'un bon instrument de travail.

Le liberté de volonté. Signification des doctrines classiques, par *H. Daudin*. Un vol. de la Bibl. de Philos. contemporaine (Section dirigée par Emile Bréhier). 250 p., grand in-8°, Presses Universitaires de France, Paris, 1950. Prix : 600 fr. — Henri Daudin a été pendant vingt-cinq ans professeur d'histoire de la philosophie et des sciences à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Ses cours étaient si soigneusement préparés qu'il ne consacrait guère de temps à des publications personnelles. C'est durant l'année scolaire 1939-1940, à un moment où la liberté était si directement menacée, que Henri Daudin avait choisi « la notion de la liberté humaine » comme sujet de son cours d'histoire. Louise Daudin, ancien professeur agrégée au Lycée de Bordeaux, Andrée Chivallon, Suzanne Malrieu-Daudin, agrégées de Philosophie ont pieusement recueilli les notes de travail du bon maître disparu. Elles ont pensé, avec raison, que l'ensemble de ces dix-neuf leçons contribuerait utilement à l'initiation philosophique de maints esprits. Depuis les philosophies grecques jusqu'au kantisme, toutes les thèses, toutes les conceptions sur la « liberté de volonté » sont ici examinées et appréciées. Ces conceptions, pourtant très diverses, sont toutes étroitement solidaires de l'idée que les penseurs se sont faite de ce qu'on pourrait appeler l'intérêt ou la valeur de la vie humaine. La dernière leçon apporte une conclusion pleine de noblesse, de sérénité, de profondeur...

Le mécanisme de l'esprit, par *André Cresson*, professeur honoraire à Louis-le-Grand. Un vol. de 218 p., in-16, de la Collection Armand Colin, Paris, 1950. Prix : 180 fr. — Les réactions par lesquelles, dans les diverses espèces, la vie se maintient et se reproduit, obéissent à des lois régulières. Le jeu de l'intelligence et celui de la volonté ne font pas exception à cette règle. Sensations, perceptions, états affectifs, mémoire, intelligence (d'abord simplement associative, puis discernement des rapports), tout cela s'exécute grâce à un ensemble de réactions hiérarchisées qui s'opèrent en chaîne, suivant des lois. Et même le mécanisme du vouloir ne semble pas moins déterminé que celui qui préside à la formation des pensées.

M. André Cresson, qui répudie un empirisme exclusivement associationniste et fait une part (que je voudrais plus importante) aux facteurs sociaux, expose dans un excellent opuscule les conceptions claires et fortes qu'il a mûries durant une laborieuse et féconde existence. Nous retrouvons ici, naturellement, son amour du concret, un sens critique attentif à distinguer ce qui est vraiment acquis, de ce qui est douteux ou invérifiable. Son « écriture » limpide, sans vain jargon philosophique, s'accorde bien avec une pensée vigoureuse et solidement articulée.

La genèse et la valeur de la

connaissance positive, par *Marcel Guichard*, professeur à la Sorbonne. Un vol. de la Biblioth. de Philos. scientifique. 252 p., in-8° jésus. Ernest Flammarion, Paris, 1950. Prix : 350 fr. — M. Marcel Guichard, professeur de Chimie à la Faculté des Sciences de Paris, nous donne ici un ensemble original et de lecture relativement facile. Précisément parce que, sur plus d'un point, il n'hésite pas à heurter de front plus d'une conception couramment admise, il oblige à réfléchir.

« Nous avons pensé, dit-il, qu'un chimiste pouvait avoir aussi son mot à dire, ne serait-ce qu'en raison de ce que la chimie, science centrale, utilise tous les aspects de la méthode. » Dans la première partie de l'ouvrage, il ramène à quelques notions claires et simples le mécanisme de la recherche scientifique. Dans la seconde, il examine les diverses opinions sur la valeur de la connaissance positive, précise le rôle explicatif des théories. Enfin, il présente, dans sa conclusion, quelques vues généreuses concernant le salut possible de l'humanité, la paix du monde. Son propos devient lyrique. Au point que, sans cesser d'adopter le dispositif typographique de la prose, il s'exprime parfois en alexandrins. C'est, en quelque sorte, de la prose où les vers se sont mis...

Tel qu'il est, avec certains passages étranges ou irritants (sur Descartes, par exemple, p. 116-117), avec ses qualités et ses défauts, le livre est assuré, en tout cas, de ne laisser personne indifférent. Beaucoup de passages sont excellents, sans discussion possible.

L'Utopie et les Utopies, par *Raymond Ruyer*, professeur à l'Université de Nancy, correspondant de l'Institut. Un vol. de 295 p., grand in-8°. Biblioth. de Philos. contemporaine. Presses Universitaires de France, Paris, 1950. Prix : 600 fr. — Dans son *Traité de Morale générale*, M. René Le Senne considère l'utopie comme une sorte de dégradation de la morale, comme une aspiration au Bien, mais sans courage. Le Bien devient un songe pieux. Il voit trois mobiles, trois intentions principales de l'utopie : une intention cathartique (c'est-à-dire une sorte de réalisation psychanalytique des désirs), une intention subjective (l'utopiste, comme le romancier, satisferait son Moi, par opposition à la contrainte sociale) ; enfin, une intention d'évasion hors du monde ambiant. L'utopie serait, en un mot, plus esthétique que morale.

M. Raymond Ruyer, dans le gros ouvrage qu'il consacre à l'Utopie et aux Utopies, ne considère pas celles-ci de la même façon. Il ne les juge pas dans leurs rapports avec la Morale. Son travail est étonnant de richesse. Indiquons seulement que, dans la première partie, il définit le *genre* et le *mode* utopiques, le type spirituel de l'utopiste, les caractères généraux des utopies sociales, dont il signale les tares. Dans le chapitre VI, en particulier (*Valeur positive de l'Utopie*), on voudrait pouvoir extraire de longs passages : celui, par exemple, où il compare l'utopie et le *pastiche*. Le pastiche est un excellent moyen de faire de la critique littéraire; de même, l'utopie est une critique indirecte, une fine caricature de mœurs, d'institutions... M. R. Ruyer, à ce propos, va jusqu'à souhaiter que, dans l'Enseignement supérieur, les étudiants se livrent de temps en temps à des « exercices » écrits d'utopies. Il appuie ce vœu de raisons non médiocres.

La deuxième partie du livre passe en revue les Utopies, depuis l'Antiquité jusqu'à la période immédiatement contemporaine, depuis Platon jusqu'à Wells, Shaw et Huxley, sans oublier personne.

C'est d'une lecture très attachante. Mais c'est aussi l'occasion de plus d'une méditation. Car l'Utopie, et surtout l'anticipation, « enseigne le sens de nos liens avec le monde futur »...

Les déterminismes et la contingence, par *Paul Cesari*, maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. Préface de René Poirier, professeur à la Sorbonne. Un vol. de XII-142 p., petit in-8°. Nouvelle Encyclop. philosophique. Presses Universitaires de France, Paris, 1950. Prix : 240 fr. — Dans sa remarquable préface, M. René Poirier écrit notamment : « On trouvera dans l'ouvrage de M. Paul Césari, une sorte de synthèse de nos procédés pour comprendre et prévoir les faits naturels, de nos méthodes pour saisir la nécessité *ante rem* ou *post rem*. C'est un tableau d'ensemble de l'épistémologie et des types d'induction qui nous est donné, depuis les inductions portant sur une structure ou une substance, jusqu'à celles qui portent sur des classifications et des analogies, en passant par celles qui se formulent en lois, en liens de causalité au sens courant. Tantôt l'auteur se réfère aux doctrines

historiques, dont il extrait la substance durable, tantôt il s'adresse directement aux résultats de la science contemporaine. » Excellente *description* de l'ouvrage : elle vaut mieux qu'un résumé. L'auteur dit lui-même, d'autre part, qu'il entend présenter, au fond, « une étude phénoménologique des structures du déterminisme, de laquelle il est possible de tirer une justification de la contingence des lois de nature, contingence à laquelle s'opposent, à la fois, déterminisme et liberté, mais qui peut leur servir de trait d'union ». Le livre reprend et renouvelle en partie les thèmes essentiels de l'ouvrage considérable (publié chez Vrin il y a quelques années) : *Le déterminisme et les êtres.*

Le Moi, le Monde et Dieu, nouvelle édition revue et augmentée, par *Pierre Lachièze-Rey*. Un vol. de la collect. « Philosophie de l'esprit », dirigée par L. Lavelle et R. Le Senne. 255 p., petit in-8°, Editions Montaigne, Aubier, Paris, 1950. Prix : 345 fr. — M. Pierre Lachièze-Rey, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, correspondant de l'Institut, est bien connu du public philosophique par des ouvrages sur *le Spiritualisme kantien* (Vrin), *les Origines cartésiennes du Dieu de Spinoza* (P. U. F.), etc...

Il nous donne aujourd'hui une nouvelle édition, revue et augmentée, d'un livre dont nous avons, en son temps, parlé ici même. Sous sa forme actuelle, ce volume comporte une série d'études qui en précisent les lignes générales, en éclairent les thèmes essentiels, en fournissent des applications concrètes. Ces chapitres concernent *l'activité spirituelle constituante, l'utilisation possible du schématisme kantien pour une théorie de la perception, la portée ontologique de la méthode de régression analytique, l'esquisse d'une métaphysique de la destinée, quelques problèmes touchant l'initiative spirituelle concrète;* enfin des *réflexions sur l'unicité de l'Univers...*

Nous ne pouvons songer à donner ici un aperçu de ces diverses études, dont la profondeur philosophique n'exclut pas la clarté, et qui demeurent accessibles à tout esprit cultivé. Pas davantage il ne saurait être question d'évaluer l'importance de chacune d'elles. Toutefois, il est bien permis de dire que le dernier chapitre, qui a trait à l'unicité de l'Univers, retiendra tout spécialement l'attention du lecteur. Il comporte une vue générale du monde et de la relation des consciences dans la perspective de l'Idéalisme personnaliste adopté par l'auteur. Il est d'une très grande portée, pour la conception que l'on peut se faire du *sujet* et de sa destinée...

La pratique de la Méditation, par *Swami Sivananda Sarasvati*. Traduction par Charles Andrieu et Jean Herbert. Préface de Jean Herbert. Un vol. de la Collection « Spiritualités vivantes », dirigée par P. Masson-Oursel et Jean Herbert. 448 p., in-8° écu, avec frontispice en simili-gravure. Edit. Albin Michel, Paris, 1950. Prix : 690 fr. — Depuis 1935, M. Jean Herbert avait demandé à tous les sages hindous avec qui il entretenait relations, — et aussi à ceux de leurs disciples qui lui en paraissaient capables — de composer un manuel de méditation pratique. Jusqu'ici sans succès. Rien d'étonnant à cela : en effet, la méditation ne fait jamais l'objet d'un enseignement collectif; sa « technique » ne peut se transmettre qu'individuellement.

Néanmoins, il demeura toujours persuadé qu'il était possible de grouper une masse de conseils précieux, permettant à un Occidental de s'adonner à la pratique de la méditation. C'est chose faite, à présent. Le « Swâmi », que ses disciples désignent volontiers sous le simple nom de Shiva, ayant achevé récemment (en anglais) un volume intitulé *Concentration and Meditation*, la collection « Spiritualités vivantes » en offre la traduction au public de langue française. A la fin du volume, se trouve un glossaire-index des mots sanskrits employés par l'auteur.

Soit pour s'en inspirer et « suivre le guide », soit par simple désir de documentation sur la spiritualité hindoue, le lecteur peut faire confiance à un ouvrage présenté par des maîtres de l'Indianisme contemporain, comme le sont MM. Paul Oursel et Jean Herbert.

Le Calife Hakim, dieu de l'an mille, par *Betty Bouthoul*. Un vol. de 230 p., in-8°. Editions du Sagittaire, Paris, 1950. Prix : 350 fr. — Les Druzes formaient autrefois un Etat indépendant, irréductible. Leur religion est mal connue. Ils avaient un dieu, nommé Hakim, calife fatimide qui régna en Egypte aux environs de l'an mille : une des plus étranges figures de l'Orient. Presque tous les épisodes de sa vie, transposés en légendes miraculeuses, alimentent aujourd'hui encore une religion vivante et cohérente.

C'est de tout cela que nous entre-

tient un livre, égal en qualité littéraire aux meilleurs romans... et qui n'est pas un roman.

Par l'érudition dont il témoigne (solides références bibliographiques), par l'intérêt qu'il offre pour les sociologues, psychologues et historiens, il relève, certes, de notre rubrique. Mais, comme son devancier, *Le grand maître des Assassins* (chez Armand Colin, 1936, épuisé), il pourrait tout aussi bien figurer dans une chronique des Lettres.

Compagne du sociologue et juriste Gaston Bouthoul (qui vient de publier, dans la collection « Que sais-je? » une Histoire de la Sociologie, sorte de complément à son gros *Traité*), Betty Bouthoul n'a jamais songé à faire carrière dans les sciences sociales et historiques. Peintre de talent, elle abandonne parfois la palette et le pinceau pour travailler à quelque sujet qui l'intéresse. Trop rarement à notre gré. Et c'est à chaque fois une œuvre de grande classe...

Les Mathématiques et l'imagination, par *E. Kasner*, professeur à l'Université Columbia, et *J. Newman*, rédacteur aux Scripta Mathematica. Traduction française de Francine Beris, licenciée de Philosophie, et F. Le Lionnais, président de l'Association des écrivains scientifiques de France. Un vol. de 252 p., grand in-8°, de la Biblioth. scientifique, avec 179 figures de Rufus Isaacs. Payot, Paris, 1950. Prix : 720 fr. — Un des plus grands mathématiciens actuels, E. Kasner, en collaboration avec son disciple J. Newman, nous offre, dans une bonne traduction française, un ouvrage de haute vulgarisation, en même temps qu'une attrayante « propagande », si j'ose m'exprimer ainsi, en faveur des Mathématiques.

Ecrit avec beaucoup de simplicité et de bonne humeur, leur livre, abondamment et ingénieusement illustré, est capable d'*apprivoiser* les profanes les plus rétifs, tout en charmant les initiés. Ils savent aussi conduire, quand il le faut, leurs lecteurs vers les sommets ou, du moins, les leur montrer. Comme le guide, en montagne, ferait admirer à l'amateur d'alpinisme les cimes glacées, étincelant au soleil. Si quelques rares privilégiés peuvent y accéder, du moins est-il loisible aux autres d'en admirer l'éclat et la beauté.

Dans la bibliographie (commentée) qui termine ce livre, les auteurs, parlant de l'*Introduction aux Mathématiques*, de Whitehead, écrivent à peu près ceci : Cet ouvrage pourrait servir de modèle à tous les ouvrages de vulgarisation mathématique. Destiné au profane, il est simple, spirituel, parfaitement clair, plein de renseignements, de verve, de gaité, d'intelligence...

Or, c'est précisément ce qu'il conviendrait de dire pour résumer l'impression produite par *les Mathématiques et l'imagination*.

REVUES.

La Pensée, Revue du Rationalisme moderne (64, boul. Blanqui, Paris, XIIIe). Nouvelle série. N° 32, sept.-oct. 1950. — Noté au sommaire : Un très intéressant article du professeur Henri Wallon sur *la Psychologie de Descartes*. De Marcelle Barjonet : *Ce qui mourait et ce qui naissait chez Descartes*; Georges Cogniot : *Staline et la Linguistique*. Nombreux autres articles et chroniques (Politique, Littérature, Histoire, Beaux-Arts, etc.).

Hommes et Techniques. Revue mensuelle (16, rue de Monceau, VIIIe). — A signaler au n° d'octobre 1950, une excellente étude de Marcel Boll : « Vogue et danger des recettes parascientifiques. » J'accepte, déclare Marcel Boll, l'épithète de *négateur*, en ce sens que je refuse de tenir compte de ce qui n'est pas expérimentalement contrôlé. L'auteur dit leur fait aux amateurs du merveilleux fantomatique, du merveilleux de pacotille, et à ceux qui les dupent. Il signale, et nous pouvons signaler avec lui, puisqu'il s'agit d'une société sans caractère commercial, le « Comité belge pour l'Investigation scientifique des phénomènes réputés paranormaux » (72, rue de la Ferme, à Bruxelles) dans le cas où quelque lecteur voudrait soumettre au Comité en question certains faits dont il ne saisirait pas les raisons intelligibles. Si, conclut Marcel Boll, un seul des phénomènes mystérieux était reconnu exact, il vaudrait la peine que des existences de savants se vouent à son étude.

S. E. T. (Structure et Evolution des Techniques), Revue mensuelle de l'Association pour l'étude des techniques, 54, rue de Seine, Paris, VIe. 2e année, n° 19-20, juillet-octobre 1950. — Contrôle de réglage des montres à l'Observatoire de Besançon (René Baillaud); La géométrie de Hilbert et l'axiomatique actuelle (Daniel Lacombe, agrégé de Mathématiques, attaché au C. N. R. S.). Informations : Psy-

chiatrie, **Histoire des Sciences, etc.** Textes **d'annonce et de pré-annonce** (Sciences, Philosophie, etc.).

Revue **de Psychologie des Peuples.** Revue trimestrielle (Boite postale 258, Le Havre). 3e trimestre 1950. — **Noté au sommaire :** Le caractère **autrichien (V. Kuehneldt-Leddihn); Loi musulmane et droit européen (G.-H. Bousquet); Nicolas** Roubakine **et la psychologie des** peuples (Ad. Ferrière); Interprétation de la Civilisation (Roger Bastide), etc...

Culture humaine. Revue mensuelle (Editions Oliven, Paris). — Au sommaire du n° de novembre 1950 : L'automne de la vie (Dr Victor Pauchet); L'efficacité dans le geste professionnel (Marc Augeard); Tests psychologiques et personnalités humaines (Michel Lauger); Les éducateurs (Victor Lapie).

N° de décembre 1950 : Le développement de l'intelligence (Dominique Mérange); Danses folkloriques et jeux dramatiques (M. L. Van Veen); L'enthousiasme (Jules Eychène), etc...

DANS LA PRESSE

Emmanuel Mounier. — Comme annoncé, le numéro de décembre d'*Esprit* — un épais numéro de trois cent soixante pages — est consacré à Emmanuel Mounier. Et, comme on pouvait s'y attendre de la part de cette équipe, sans bavardage ni hagiographie. Une part très large est faite à des textes de Mounier lui-même, lettres et pages de journal. Rien ne fait mieux mesurer la place que le fondateur d'*Esprit* tenait dans la conscience contemporaine. Que l'on partage ou non ses idées, son rayonnement, si remarquable, est ici dignement servi.

Mots de Tchékhov, rapportés par Ivan Bounine dans le « Figaro littéraire » (2 décembre) :

« — A mon avis, après avoir écrit une nouvelle, il faut en supprimer le commencement et la fin. C'est là que nous autres, romanciers, disons le plus de mensonges... Et puis, il faut toujours raccourcir, écrire le plus brièvement possible. (...)

« — Il faut que l'écrivain soit pauvre, il faut que sa situation soit telle qu'il sache que s'il n'écrit pas et s'il donne libre cours à sa paresse, il mourra de faim. Il faudrait enrôler les écrivains dans des compagnies pénitentiaires et les obliger à écrire sous la menace du cachot, du fouet, des coups... Oh! comme je remercie le destin de m'avoir fait si pauvre dans ma jeunesse! (...)

« — Un écrivain devrait être fabuleusement riche, riche au point de pouvoir, à tout moment, entreprendre le tour du monde sur son propre yacht, ou bien organiser une expédition aux sources du Nil, au pôle Sud, au Tibet ou en Arabie, acheter tout le Caucase ou l'Himalaya... Tolstoï prétend que l'homme n'a besoin que de deux mètres de terre. Sornettes! Deux mètres feront l'affaire d'un mort, mais un vivant a besoin du globe entier. Et surtout un écrivain... (...)

« — Le seul conseil que je puisse vous donner, c'est de cesser d'être un dilettante et de considérer la littérature comme une profession. C'est dur d'être obligé d'écrire pour un morceau de pain, comme j'ai dû le faire dans le temps jadis, mais dans un certain sens il faut s'en faire un métier et ne pas attendre les moments d'inspiration. »

Courrier du cœur. — La *Gazette des Lettres* — qui de numéro en numéro améliore sa nouvelle formule — a inauguré, sur des thèmes littéraires connus, un bien savoureux « courrier des affaires du cœur ». En voici deux échantillons (n° du 15 décembre) :

« D. PETITE ORNITHOLOGUE ENRAGÉE. *Fille unique, élevée très sévèrement à l'écart du monde, j'adore tous les oiseaux, surtout les cygnes, surtout un certain cygne de notre lac privé. Je lui prodigue mille caresses et il aime se blottir dans mes bras. Je lui trouve une allure vraiment divine. Mon père me reproche cette manie, pourtant bien inoffensive, n'est-ce pas, cher Aigle à deux Cœurs? Mais papa, distingué psychiatre, a tendance à voir partout des « complexes », comme il dit... Rassurez-moi, dites-moi que je ne fais rien de mal avec mon bel oiseau!...*

« R. Mais bien sûr, candide enfant, vous ne faites rien de mal! L'attrait que vous ressentez à l'égard de votre cygne n'est que le symbole de votre innocence. Jouez avec lui en toute quiétude, ma douce; et si papa murmure, dites-lui, pour le rassurer, que vous collectionnez les œufs.

« D. Marqué pour le malheur. *J'aime éperdument une jeune fille. Elle est bretonne, mélancolique et géniale. Comme moi. Nous nous entendons sur tout : nous adorons l'automne, la pluie, les tempêtes, les fantômes et les ruines. Nous sanglotons ensemble, courons ensemble, échevelés, par la lande, au milieu des orages. Ces derniers soirs l'exaltation de mon cœur a atteint un degré impossible à décrire. Je voudrais à la fois étreindre et fuir. Je voudrais surtout mourir. Car cette jeune fille, c'est ma sœur!*

« R. C'est horrible, je vous plains. Mais êtes-vous bien sûr que cette jeune fille est votre sœur? Nous ne voulons rien insinuer qui puisse froisser votre piété filiale, mais vous devez envisager la situation avec fermeté. La médecine actuelle, par analyse comparée des sangs, permet d'établir avec discrétion et certitude le bien-fondé des liens familiaux. Si cette analyse confirme vos craintes, fuyez. Partez pour l'Amérique. Peut-être y trouverez-vous, loin du désordre dans lequel vous vivez, ce calme que vous croyez inaccessible. »

Répertoire. — « France-Illustration » (15 décembre) : numéro spécial sur la Sarre. — « La Revue française » (novembre) : numéro spécial sur l'A. E. F. et le Cameroun.

VARIETES

SAINTE-BEUVE A LIEGE. — La Ville et l'Université de Liège ont célébré en 1949 un anniversaire qui ne peut laisser indifférents les amis de Sainte-Beuve. Il y a cent ans, l'auteur des *Portraits littéraires* donnait au public liégeois la primeur de son *Chateaubriand* qui ne devait voir le jour en librairie qu'une douzaine d'années plus tard. Leçons fameuses où, comme le dira M. Pierre Moreau dans la conférence prononcée au cours de cette commémoration liégeoise, le romantique de l'avant-veille, abjurant les beaux mensonges et les beaux songes, bat sa coulpe sur la poitrine de Chateaubriand. L'occasion est belle de relire les deux volumes de *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, d'autant plus qu'une nouvelle édition, due à M. Maurice Allem, a paru il y a quelques mois — sur la fin d'une année qui vit célébrer un autre centenaire : celui des *Mémoires d'outre-tombe*... Ici, nous voudrions simplement évoquer, en nous aidant surtout de sources locales, les circonstances qui entourèrent l'arrivée et le séjour de Sainte-Beuve en Belgique.

●

C'est du 7 septembre 1848 qu'est daté l'arrêté royal qui nomme « professeur ordinaire de la Faculté de Philosophie et Lettres à l'Université de Liége, M. Sainte-Beuve, Charles-Augustin, membre de l'Académie française et ancien professeur à l'Académie de Lausanne ».

Agé de quarante-quatre ans, Sainte-Beuve est à la tête d'un important bagage : quatre recueils de poèmes — y compris le triste *Livre d'amour* paru de fraîche date — un roman et surtout plusieurs volumes de critique parmi lesquels les deux premiers tomes de *Port-Royal*. Que peut donc demander à la Belgique cet écrivain qui occupe, à Paris, une position éminente dans les lettres, cet homme indépendant, soucieux, comme il dira lui-même, de « donner plus à l'intimité qu'au public »? S'agit-il pour lui d'une diversion analogue à celle qui le conduisit, en 1837-38, au pays de Vaud? Ou d'une hégire, comme ce faillit être le cas en 1831, lorsque, à l'intervention de l'homme d'Etat belge, Charles Rogier (qui était de ses connaissances), l'inquiétant ami de Victor Hugo accepta — pour y renoncer avant de l'avoir occupée — la chaire de « littérature comparée » que l'on créait pour lui dans ctte même université de Liège?

Sainte-Beuve a raconté, dans l'avant-propos de son étude sur Chateaubriand, comment, stupidement et injustement compromis par les remous de la révolution de 1848, alors qu'il était conservateur à la Mazarine, il décida, par fierté d'âme, de démissionner de son poste. Ces déboires s'achevèrent par un exil volontaire. Les faits sont bien connus, nous ne les rappellerons pas.

A peine Charles Rogier, pour lors ministre de l'Intérieur, avait-il agréé la candidature du critique à la chaire laissée vacante à Liège par l'honnête Lesbroussart qu' « un gros orage » se déchaîna dans l'opinion publique belge. Malgré la notoriété de Sainte-Beuve, tout un parti se forma pour le vilipender. Si Alfred Michiels, un de ses anciens obligés, n'est pas l'auteur des deux pamphlets véhéments que publia *La Revue de Belgique* (ceux-ci sont dus à la plume d'un avocat bruxellois, Edouard de Linge), il passe du moins pour en être l'instigateur. Aux attaques qui visent les titres de l'homme de lettres et la moralité de l'homme tout court, la plus grande partie de la presse se hâte de faire écho. Dans la ville même où l'attend sa charge nouvelle, il n'y a que le journal de M. Desoer qui prend la défense du nouveau professeur; *La Tribune*, *la Gazette de Liège* et surtout *Le Libéral Liégeois* lui sont hostiles. Il est vrai qu'ici on est dans le fief du principal concurrent évincé... « Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre? » s'était écrié en 1844 le jeune poète Edouard Wacken — et, enhardi par quelques succès littéraires, il enchaînait, en cette année de folle effervescence : « Pourquoi n'aurions-nous pas de chaire? » C'est lui qui mène la lutte dans la coulisse, fulminant d'indignation contre cet appel à un étranger qui éliminait les compétences locales. L'étranger! Ne nous y trompons

pas : c'est cette tare, bien plus que la paternité du *Livre d'amour*, que les trop fameux zélateurs des lettres belges ne pardonnent pas à Sainte-Beuve.

Celui-ci cependant, sans trop s'émouvoir, gagne Liège et s'installe dans une maison de la rue des Anges. Le 16 octobre, il assiste à la réouverture solennelle des cours, salué par le nouveau recteur, l'historien Adolphe Borgnet. Et le 30 octobre à midi, il prononce lui-même sa leçon inaugurale. Elle devait avoir lieu dans une salle de la faculté de droit; l'affluence fut telle qu'il fallut se transporter à la salle académique. A travers le compte rendu enthousiaste que publie, le jour même, le *Journal de Liège*, à travers aussi les appréciations mi-figue, mi-raisin du *Libéral Liégeois*, on se rend aisément compte du succès que rencontrera la parole du maître dans ce premier contact avec le public. Encore que Sainte-Beuve ne fût pas « un admirable dupeur d'oreilles » — pour le professeur, quel hommage lui décernait là, sans le vouloir, un de ces adversaires! — son exposé (qu'on peut lire en tête du *Chateaubriand*) touchait à beaucoup de choses avec finesse, avec à-propos et, en plusieurs endroits, avec une réelle hauteur de vues. Il définit sa mission, traça le plan de son enseignement, évoqua à larges traits le milieu littéraire des premières années du siècle, salua « le génie des lieux » en des termes qui méritent encore l'estime des wallonistes d'aujourd'hui et termina par un acte de foi dans les belles-lettres. Au début, il avait rappelé que ce qu'il venait chercher en Belgique, c'était « un pays d'entière et de véritable liberté ». Certains virent-ils une allusion déplacée aux convulsions qui agitaient sa patrie? *Le Libéral Liégeois* assure qu'on a pu « s'apercevoir aux chuts très généraux et très prononcés de l'auditoire que la loyauté liégeoise ne faisait pas si bon marché des convenances; à une leçon d'éloquence, le public a répondu par une leçon de dignité ».

La polémique autour de sa personne allait s'apaisant. Non sans toutefois qu'un folliculaire du cru n'épiloguât à sa façon sur le choix de Sainte-Beuve. On peut, en effet, tirer l'échelle après les lignes que voici :

... Et c'est un pareil homme, un républicain, un buveur de sang, comme disent les portières, qu'on a été chercher à Paris, dans cette infâme fournaise de toutes les révolutions? C'est affreux, on ne trompe pas ainsi les familles, et la police fera bien d'avoir l'œil ouvert sur ces horribles cours, car si M. Sainte-Beuve est républicain comme il l'était il y a deux mois, ce sera un club, une propagande organisée. Et dire qu'il va examiner la littérature du Consulat! C'est à faire dresser les cheveux sur la tête de tout homme bien pensant...

•

A l'Université de Liège, Sainte-Beuve était chargé de faire trois cours. Sous l'intitulé d'« Histoire des littératures modernes », matière du doctorat en Philosophie et Lettres, il faisait un cours public. Chaque lundi, devant un auditoire d'où les dames n'étaient point absentes, il parlait de Chateaubriand en suivant un texte soigneusement préparé. C'était en quelque sorte ses *Causeries du lundi* avant la lettre.

On n'a guère recueilli d'écho de ces leçons. Comment les élèves jugèrent-ils leur maître? On sait avec quelle liberté Sainte-Beuve parla pour la première fois de l'Enchanteur, qui venait de mourir et dont il avait été un des hôtes choyés. Le procédé parut-il manquer d'élégance? Victor Giraud le suppose, pour expliquer en partie certaine réserve, certaine froideur qui ne cessa d'entourer à Liège l'ancien familier de l'Abbaye-aux-Bois. Quoi qu'il en soit, ces conférences publiques laissèrent dans un ravissement total au moins la partie féminine de l'assistance. C'est ce que fait savoir au *Journal de Liège* du 22 mai 1849 une admiratrice éperdue et reconnaissante...

Le deuxième cours embrassait l'histoire de la littérature française des origines à la fin du XVIIIe siècle. Inscrit parmi les matières de la candidature, ce cours réunissait les étudiants deux fois la semaine. Sainte-Beuve dira, en septembre 1849, n'en avoir gardé que « des notes et d'utiles souvenirs ». Ces notes — assez fragmentaires — recueillies dans la collection Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly, l'excellent connaisseur de Sainte-Beuve, Jean Bonnerot, en a révélé l'essentiel dans un récent fascicule de *La Vie wallonne*. On y verra, largement esquissé, le plan de ce cours qui semble bien n'avoir pas dépassé le XVIIe siècle.

Enfin — et ici nous manquons de détails — Sainte-Beuve faisait, pendant le second semestre, un cours pratique d'« Exercices et compositions comme complément du cours de littérature comparée », cours destiné à former à la pratique du style les étudiants (sept ou huit, dira plus tard Alphonse Le Roy) qui se préparaient au professorat.

Tout cet enseignement pesait lourd aux épaules du critique, astreint à des lectures et des méditations incessantes. Labeur qui n'était pas soutenu, comme à Lausanne, par les joies de l'amitié. Aucun doute, à cet égard, ne peut subsister depuis la publication par Oscar Grojean de ce qu'on est convenu d'appeler le

dossier Sainte-Beuve. Si ce dernier rencontra « dans le public et dans la jeunesse une disposition à l'écouter avant de le juger » (c'était bien la moindre des politesses!), il ne trouva pas dans la grande ville mosane une famille Olivier pour l'accueillir. Ce n'était point la sollicitude de son collègue Lacordaire, professeur à la Faculté des Sciences et frère de l'illustre dominicain, ni la déférente admiration d'un jeune professeur du collège communal, Henri Colson, critique et poète à ses heures, qui eussent suffi à lui faire trouver cet « air tiède de l'indulgence » qu'il avait espéré à son arrivée. Pas davantage question de se mêler à un mouvement littéraire quelconque. Une lettre inédite du 1er juillet 1849, que j'ai vue chez Georges de Froidcourt, constate non sans regret : « Au moins, en Suisse, vous avez des organes littéraires; ici, il n'y en a pas. »

●

Arrivé à Liège au début de l'automne 1848, Sainte-Beuve en repartait définitivement en août 1849. « Non, écrit-il à Ch. Rogier dans sa lettre de démission, je ne ferai jamais mon pays de celui qui m'a reçu de cette sorte, où j'ai trouvé tant de malveillance et où, si j'ai triomphé des difficultés de ma position, je ne l'ai dû qu'au bon sens du public liégeois, bon sens que j'apprécie et à qui je sais un gré profond. »

A bien y réfléchir, ce jugement comporte une réserve qu'on pouvait ne pas attendre dans une lettre où l'amertume se veut implacable (ne fallait-il pas, en effet, rompre avec l'insistance du ministre Rogier, désireux de retenir son illustre protégé?). Pour le surplus, il est trop clair que Sainte-Beuve n'avait aucune raison de se fixer à Liège, confiné à un enseignement systématique pour lequel il se sentait peu fait et qui l'éloignait des relations, des amis, de la vie des idées — et de Paris surtout, « cette ville maudite qu'on aime tant ».

A Paris : telle était, cette fois, l'exigence de la « fibre secrète ».

Et Paris, c'était, dès le 1er octobre, les *Causeries du lundi* dans *Le Constitutionnel*.

●

Comment se solde le bilan de cette brève « expérience » liégeoise? Pour nous d'abord, pour Sainte-Beuve ensuite.

La littérature et les lettrés y ont gagné les deux volumes que l'on connaît. Qui sait si *Chataubriand et son groupe littéraire* un des monuments de la critique française, eût jamais été écrit sans le cours professé en Belgique?

L'Université de Liège, particulièrement, doit à Sainte-Beuve l'honneur de l'avoir compté dans son corps enseignant. C'est un titre de gloire, qui devient enviable quand s'y ajoute de la part de l'illustre critique un témoignage d'estime qu'on peut croire sincère : « J'ai vu, écrira-t-il plus tard, une Université savante et non pédantesque, sans *entre-mangeries professorales,* comme dit Bayle, et sans aucune tracasserie ». Heureux temps!

Quant à Sainte-Beuve, il réalisa, durant cette année, « la plus laborieuse et la plus paisible », la concentration d'esprit nécessaire aux grands travaux. Année de fatigue extraordinaire certes, mais qui verra la mise au point des derniers volumes de *Port-Royal,* l'achèvement d'une série de *Nouveaux Portraits,* l'accumulation de matériaux qui allaient servir aux futures *Causeries du lundi.*

La thébaïde liégeoise fut précieuse autrement encore à l'homme — au poète. La société bourgeoise lui mesurait ses faveurs? Les amis étaient loin?... Il levait les yeux et, de sa fenêtre ouvrant sur le Jardin Botanique, il voyait fleurir les merveilleux pruniers du Japon,

Sans feuille, et rien que fleur, un verger gracieux!

Plus loin brillaient les étangs et les serres. N'était-ce donc rien pour celui qui vivait enfermé dans les livres que la fraternité quotidienne du paysage? « Dans cette vallée de Liège, écrira-t-il encore, j'ai joui, pour la première fois peut-être, de la naissance d'avril et des premières fleurs du printemps. » Plus généreuse que les hommes, la nature offrait au grand Sainte-Beuve sourire et réconfort...

Maurice Piron.

SAINTE-BEUVE ET LAMARTINE EN JUIN 1830 : UN ARTICLE NON RECUEILLI DE SAINTE-BEUVE. — En février 1830, Juste Olivier, dont on a réédité il y a quelques années le très beau *Canton de Vaud* (1), fut nommé professeur d'histoire et de belles-lettres à l'académie de Neuchâtel, à la condition qu'il irait d'abord

(1) Juste Olivier, *Le Canton de Vaud, sa vie et son histoire,* avec préface de C.-F. Ramuz, Lausanne, Roth, 1938.

passer quelques mois à Paris. Il s'y rendit en avril et n'en repartit qu'après la révolution de Juillet. Il rencontra Hugo, Sainte-Beuve, Musset, alla fréquemment aux mercredis d'Alfred de Vigny et recueillit dans son journal d'une façon circonstanciée ce qu'il vit et entendit dans les milieux littéraires. Le manuscrit de ce journal est la propriété du petit-fils de l'écrivain vaudois, le docteur Jean Olivier de Genève, qui a bien voulu nous le laisser parcourir.

A la date du mercredi 16 juin 1830, on y lit la relation des propos suivants tenus ce jour-là chez Alfred de Vigny :

« ...Quelqu'un nous a appris que Sainte-Beuve avait envoyé au classique *Constitutionnel* une annonce des *Harmonies* de Lamartine, dans laquelle il disait que « l'on voyait avec plaisir que M. de Lamartine était resté étranger, avait échappé au mauvais goût des novateurs, etc. » Si elle est vraie, la mystification n'est pas mauvaise. »

L'article en question, qui n'a été ni recueilli ni signalé, se trouve en effet dans le *Constitutionnel* du 17 juin 1830. Suivant la coutume de l'époque, il n'est pas signé. *Les Harmonies poétiques et religieuses* venaient de paraître chez Gosselin. Lamartine, très lié avec Sainte-Beuve depuis l'été 1829 (2), l'avait chargé de surveiller l'impression du volume et d'en corriger les épreuves. Le critique se prodigua en efforts pour le succès de l'ouvrage auquel il consacra plusieurs articles dans le *Globe* (3). On sait que le *Constitutionnel* était alors la citadelle du classicisme. Sainte-Beuve prit donc la peine, apparemment, de s'introduire jusqu'au cœur du camp adverse pour se faire là aussi, *mutatis mutandis*, l'avocat des *Harmonies*.

Voici l'article en question.

Harmonies Poétiques et Religieuses, par M. de Lamartine.

Parmi les écrivains qui innovent en poésie et qui veulent absolument nous doter d'une nouvelle gloire littéraire, nous avons toujours distingué et mis à part M. de Lamartine. Simple poète, étranger aux coteries de la capitale, il n'a jamais décrié ses devanciers, arboré de théorie, ni pratiqué de système. Si sa manière, ordinairement pure et large, offre parfois des négligences qu'on voudrait en retrancher, au moins ses plus beaux morceaux, ses méditations les plus heureuses, rappellent-ils souvent, comme un écho lointain, l'harmonie, la grâce touchante et l'auguste majesté des chœurs

(2) Pour les relations de Sainte-Beuve et de Lamartine avant juin 1830, voir A. Chesnier du Chesne, « Sainte-Beuve et Lamartine », *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1933; J. Bonnerot, *Correspondance Générale de Sainte-Beuve*, Paris, Stock, 1935, I, 123 et 142, et J. Bonnerot, *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, Paris, Giraud-Badin, 1937, I, 50-55.

(3) Le 11 juin, le 16 juin et le 20 juin 1830 (numéros 99, 100 et 101 de la bibliographie des écrits de Sainte-Beuve établie par M. J. Bonnerot). Articles recueillis dans les *Premiers Lundis*, I, 318-339.

d'Esther et d'*Athalie*, des odes sacrées de J.-Baptiste. Quand M. de Lamartine chante de son mieux, il chante dans le mode et sur le ton de Racine et de Rousseau; il se garde bien de remonter, comme d'autres, à Chapelain et à Ronsard. Dans les volumes que nous annonçons, il s'est débarrassé de beaucoup d'imperfections et de faiblesses qui déparaient son style, et il nous serait possible de citer quelques morceaux presque irréprochables. *Le Premier Amour*, la *Pensée des morts* sont des modèles de ce genre mélancolique et rêveur, où les idées d'amour et de mort se confondent, et où domine l'espérance d'une vie immortelle. Ceux qui aiment les détails et les moindres circonstances de la réalité, liront avec plaisir *Milly* ou *la Terre natale*. C'est un lieu où M. de Lamartine a été élevé jusqu'à l'âge de douze ans et qu'il s'est plu à célébrer. Les moindres souvenirs y sont décrits avec élégance, et le poète s'est gardé surtout de cette trivialité affectée que trop de gens prennent aujourd'hui pour une beauté de couleur. En somme, une âme honnête et sincère, une âme sensible respire dans ces poésies, et le style, même dans ses incorrections, est toujours pur de bizarrerie et de mauvais goût.

Ces lignes sont dans le même esprit que ce que Sainte-Beuve devait écrire en octobre 1832 :

« ...L'absence habituelle où Lamartine vécut loin de Paris et souvent hors de France, durant les dernières années de la Restauration, le silence prolongé qu'il garda après la publication de son *Chant d'Harold*, firent tomber les clameurs des critiques qui se rejetèrent sur d'autres poètes plus présents... » (4)

On remarquera d'autre part que, pour mieux se déguiser, Sainte-Beuve rédacteur au *Constitutionnel* s'amuse à lancer des flèches contre Sainte-Beuve rédacteur au *Globe* et à la *Revue de Paris*. Lamartine, dit-il en substance, n'est heureusement pas de ces hurluberlus qui se réclament de Ronsard. Mais qui donc, en 1828, avait longuement prouvé que les poètes romantiques pouvaient très légitimement se réclamer des poètes de la Pléiade? Sainte-Beuve assure dans le *Constitutionnel* que les méditations de Lamartine sont de la lignée des chœurs de Racine et des odes de Jean-Baptiste Rousseau. Il y a peut-être là double entente. *In petto*, il espère bien que si on les compare l'avantage en sera tout pour le poète des *Harmonies*. Le 7 juin 1829, dans la *Revue de Paris*, il avait évoqué Lamartine à propos de Jean-Baptiste Rousseau, mais pour écraser durement celui-ci (5). De même, sur un ton plus modéré, avec les chœurs de Racine en décembre 1829 (6).

Enfin, l'allusion à Chapelain serait bien surprenante, si l'article était de bonne foi. Pourquoi se trouve-t-il accouplé avec

(4) Sainte-Beuve, *Portraits Contemporains*, Paris, Calmann Lévy, 1891, I, 295.
(5) Sainte-Beuve, *Portraits Littéraires*, Paris, Garnier, I, 138-139.
(6) *Ibid.*, I, 90-91.

Ronsard du côté des romantiques? Mais si l'auteur de l'article sympathisait en réalité avec les romantiques, n'était-ce pas là une façon d'accentuer jusqu'au non-sens les attaques contre eux, une maligne charge des moqueries courantes, un clin d'œil aux amis?

Que Sainte-Beuve ait eu le souci de faire insérer dans le *Constitutionnel* une note où il s'ingéniait à présenter les *Harmonies* sous le jour le plus acceptable aux lecteurs de ce journal, est un indice des extrêmes quasi-proustiens jusqu'où il savait pousser le dévouement pour les poètes du Cénacle. On l'a si souvent noirci qu'il n'est que justice de reconnaître de tels raffinements d'amitié.

André Delattre.

DELACROIX, PHILARETE CHASLES ET L'ACADEMIE FRANÇAISE. (*Deux lettres inédites de Delacroix.*) — Le Lycée Impérial (actuellement Louis-le-Grand) vit naître, environ 1810, l'amitié de trois jeunes garçons, dont les destins devaient être bien différents : Eugène Delacroix, Philarète Chasles (1) et Samuel Jousse. Ce qui les avait rapprochés? Certes, une affinité dont il n'y a pas à rendre compte. Mais aussi, une commune originalité et le fait que sur leurs familles pesaient un ostracisme tacite et le souvenir d'une exclusive sociale : les pères de Delacroix et de Chasles avaient siégé à la Convention; la mère du second était protestante; Jousse était d'origine israélite (2). Dès leur sortie du lycée, la vie devait disperser ces trois amis. Mais plus d'une dizaine d'années après leur séparation, Delacroix et Chasles se rappelaient encore avec émotion le lien qui les avait unis : témoin cette lettre que le 1er mars 1824 le premier écrivait à Chasles (3); témoin aussi

(1) Philarète Chasles (1798-1873), conservateur à la Bibliothèque Mazarine (1837), professeur au Collège de France (1841), a, au cours d'une vie mouvementée, contribué à faire mieux connaître en France les littératures étrangères. Il essaya d'introduire chez nous Jean-Paul Richter (dont il traduisit le *Titan* en 1834) et le Vénitien Carlo Gozzi; les études sur Alarcon lui doivent leur première impulsion. Mais ses vrais titres de gloire sont ceux d'un angliciste à qui presque aucun domaine de la littérature anglaise ne resta inconnu, depuis les Elizabéthains jusqu'à Carlyle et au Mouvement d'Oxford. Sur ce dernier aspect de son activité, on consultera avec profit la thèse de Miss Phillips : *Philarète Chasles critique et historien de la littérature anglaise* (Droz, 1933). Mais la biographie de Chasles reste encore mal connue.

(2) Rappelons que Louis XVI ne rendit aux Protestants leur état civil que par l'Edit de novembre 1787. Les Israélites durent attendre plus longtemps encore. — Jousse par la suite se convertit au protestantisme et se consacra au pastorat dans le sud de la France.

(3) *Journal* d'Eugène Delacroix, I, p. 55. Cf. les pp. 5 (5 septembre 1822) et 28 (16 mai 1823) du même tome et la *Correspondance Générale*, I, p. 112 (lettre du 26 janvier 1821). — Les documents essentiels sur la pensée écrite de Delacroix sont les éditions du *Journal* (Plon, 1932,

un passage des *Mémoires* qui peut être daté avec certitude de 1828 et où est évoqué ce beau souvenir de jeunesse (4). Encore que Chasles ait répondu en 1824 à la lettre de son ancien condisciple, ce ne furent là que furtifs attendrissements sur le passé, éclos de la mélancolie d'un soir. Delacroix, en effet, ne mentionne pas Chasles dans son *Journal*, entre 1824 et 1847. L'intérêt seul devait les rapprocher.

1850, c'est la date à laquelle s'ouvre pour Delacroix la période des grands tableaux et des dernières grandes compositions décoratives. C'est aussi le moment où, conscient de son génie, il précise ses ambitions académiques. Ce peintre que ses ennemis représentaient sous les traits de je ne sais quel rapin au débraillé *ribéresque*, comprenait qu'il n'aurait gain de cause qu'en imposant ses conceptions au sein même de l'Académie, — et quel meilleur moyen que d'en être élu membre? Il ne s'agit pas là d'une satisfaction de vanité; ouvrant une carrière nouvelle à la peinture, Delacroix voulait obtenir la reconnaissance publique de cette révolution artistique.

En 1850, il avait été chargé de décorer le plafond central de la Galerie d'Apollon au Louvre. Il se mit avec ardeur au travail et dès le 17 octobre 1851 la composition était inaugurée. Il regrettait en ces termes l'absence de Chasles à cette manifestation (5) :

Ce lundi 20 [octobre 1851].

Cher ami, n'as-tu pas reçu de billet pour venir voir mon plafond quand je l'ai fait voir à quelques personnes : je n'ai pu aller te chercher, me fiant à l'exactitude des gens chargés de ces envois : j'apprends que plusieurs personnes n'ont pas reçu les lettres. — J'ai la dépêche qui me substitue à Etex (6) : comme c'est tout récent je m'empresse aussi de te remercier de cœur pour la part que tu y as eue et que je n'oublierai point. J'irai te voir pour causer : je tâcherai aussi d'aller jusqu'à Versailles pour voir Vernet.

à toi, cher ami,
Eug. DELACROIX.

Chasles, de son côté, briguait un siège à l'Académie. S'il obtenait, il pourrait, en profitant de la situation nouvelle qui lui était faite, aider Delacroix : quelques conversations dans les salons, des

3 vol. in-8°) et de la *Correspondance Générale* (Plon, 1936-1938, 5 vol. in-8°) qu'a procurées M. André Joubin. C'est à ces éditions magistrales que nous nous référons.

(4) *Mémoires* de Philarète Chasles, I, pp. 267-268. Nous avons trouvé le manuscrit original de ce passage.

(5) Lettre inédite appartenant à MM. Ozanne.

(6) L'artiste Etex occupait à l'Institut l'ancien logement d'Houdon que convoitait Delacroix. Le 16 juin 1851, rendez-vous est pris entre eux. Enfin, le 20 octobre, Delacroix annonce à Haro, marchand de couleurs : « Je vous écris à la hâte et en deux mots que j'ai le logement d'Etex... » Mais l'affaire n'eut pas de suite. Chasles, logeant à l'Institut, avait pu plaider la cause de Delacroix.

articles habiles gagneraient au peintre les voix nécessaires à son élection (7). Mais l'honnêteté foncière de Delacroix n'est pas contestable et il ne faut pas réduire à un trafic d'influences ce qui était sans doute l'effet spontané de l'amitié et la reconnaissance du procédé officieux de Chasles dans l'affaire Etex.

En 1849 déjà, pour ne pas remonter plus haut, Chasles avait déposé sa candidature au siège de Vatout, ainsi que Balzac : ce fut Saint-Priest qui fut élu. Les années suivantes, l'Académie refléta le chaos politique. Le 17 mars 1850, aucun des trois candidats ne fut élu : Nisard, Montalembert et Musset. Les deux premiers furent admis respectivement aux élections de 1850 et 1851. Fin 1851, il restait à pourvoir un siège, celui du baron Dupaty. Musset et Chasles seuls avaient des chances. Si celui-ci ne réussissait pas cette fois à forcer les portes de l'Académie, il pouvait renoncer au fauteuil. C'était donc pour Delacroix le moment d'intervenir; il s'adressa à Sainte-Beuve et rendit compte à Chasles de son entrevue dans la lettre suivante (8) :

[Premiers jours de novembre 1851].

Ce samedi matin.

Cher, j'ai vu hier Ste-Beuve et je me suis accroché à lui. Tu devines de quoi je lui ai parlé : je t'écris toutes sortes de choses qu'il vaudrait mieux dire; mais je suis souffreteux et tu comprendras facilement. Il t'accueille à merveille, seulement il m'a fait entrevoir que dans cette matière les résolutions les plus arrêtées sont quelquefois sans effet *in illo corpore*, attendu que la direction est nulle. Ils arrivent au dernier moment sans s'être concertés et un rien décide (9). Cette influence qui devrait être celle du secrétaire ppl manque tout à fait au dit lieu. Il y en a une qu'il faut que tu cultives avec le plus grand soin, c'est celle de Guizot. Ce grand homme ne pouvant plus faire le bonheur de la France se contente, comme ce potentat qui s'était retiré dans son jardin, du soin plus modeste d'inspirer les choix de l'académie. Brûle donc ce griffonnage et tate [*sic*] le terrain pour t'assurer que mes informations ne sont pas mauvaises. Je suis très novice dans ces matières et te les livre en désirant bien que tu réussisses. Sans le plus affreux rhume j'aurais été te voir.

Adieu, cher; si j'ai d'autres informations je te les transmettrai. J'espère me retrouver avec Mérimée.

E. D.

Chasles, profitant du conseil, fit pressentir Guizot qui ne refusa pas sa voix ni celles dont il pouvait disposer. Delacroix, de son côté, à la prière de Chasles, revint à la charge le 24 novembre (10) : rappelant à Sainte-Beuve leur premier entretien à ce

(7) Delacroix n'obtint la consécration de l'Institut que le 10 janvier 1857.
(8) Inédite. Appartient à MM. Ozanne.
(9) Delacroix a écrit, puis barré le mot « ordinairement ».
(10) *Correspondance Générale* de Delacroix, III, pp. 92-93.

sujet, il recommandait de nouveau son « vieux camarade » à cet autre grand électeur. Mais cette démarche dut rester sans effet, Sainte-Beuve préférant à un critique d'humeur indépendante et souvent contrariante Musset assagi. Brusquement, le 10 décembre, Delacroix donnait l'alarme (11); par suite du retard de Sainte-Beuve, du peu d'intérêt aussi que prenait Mérimée à l'élection de Chasles (il oubliait sans doute les propos piquants qu'ils avaient échangés chez la princesse Belgiojoso), Musset devenait menaçant. Et de fait ce fut lui qui fut élu le 12 février.

Qui pense-t-on que Chasles dût rendre responsable de son échec? A tout le moins pas Delacroix qui s'était ingénié pour lui. Sainte-Beuve seul, par ses atermoiements, ses renversements d'alliance, sa politique contournée méritait le ressentiment de Chasles. Celui-ci pourtant fit trêve à sa juste rancune (12) et se brouilla avec Delacroix. Sans doute escomptait-il en Sainte-Beuve pour la prochaine élection un allié sincère cette fois (13). M. Joubin conjecture (14) que Chasles et Delacroix se sont fâchés en 1854 à l'occasion du procès intenté et gagné par Buloz et la *Revue des Deux Mondes* contre Chasles : on n'en voit pas la raison. Mais il avait déjà indiqué (15) que la cause de cette brouille était la candidature à l'Académie. Pour qui connaît le caractère de Chasles, c'est là presque une certitude : vindicatif, se croyant persécuté même par ses intimes, il fallait à ce candidat évincé une victime. Ce fut Delacroix. Dès 1853, celui-ci portait avec sévérité mais justice cette appréciation sur Chasles : « J'ai rencontré mon ami Chasles au foyer (16). Il a commencé, avec cette manière mielleuse et raide à la fois qui caractérise cette nature sans franchise, se rabaissant avec une humilité qu'il ne voulait pas même que je crusse réelle... (17). » Cette phrase montre en Delacroix un psychologue de beaucoup de finesse : il a percé à jour l'homme-Chasles, mais il conserve son admiration pour le critique avec qui il a eu une conversation sur Shakespeare. Plus d'un an après cette rencontre, il reprenait ces propos dans son *Journal* (18) : « Je

(11) *Correspondance Générale* de Delacroix, III, pp. 94-95, et *Mémoires* de Chasles, I, pp. 331-332. Delacroix en même temps que sa lettre adressait à Chasles une lettre de Sainte-Beuve qu'il n'a pas été possible de retrouver. M. Bonnerot la possède-t-il?

(12) Tout de suite après l'élection de musset (12 février 1852), Sainte-Beuve calma Chasles qui, colère, menaçait de partir pour Boston si on ne le nommait pas. On soupçonne au ton patelin de cette lettre de quels espoirs fallacieux Chasles dut être bercé. Cf. *Nouvelle Correspondance de C.-A. Sainte-Beuve* (Calmann Lévy, 1880), p. 129.

(13) Sur les relations ultérieures de Sainte-Beuve et Chasles, cf. *Mercure de France* du 1er mars 1950.

(14) *Correspondance Générale*, III, p. 92.

(15) *Correspondance Générale*, I, p. 112.

(16) Des Italiens.

(17) *Journal*, II, p. 140, 27 décembre 1853.

(18) II, p. 323, 25 mars 1855.

crois que Chasles avait raison quand il me disait dans une conversation sur Shakespeare, dont j'ai parlé dans un de ces calepins (19) : « Ce n'est ni un comique ni un tragique proprement dit; son art est à lui, et cet art est autant psychologique que poétique... »

Mais quel que soit le désir de comprendre l'énigmatique Chasles qui anime Delacroix, son jugement moral est irrévocable. Le 9 février 1858, il recommande à Sainte-Beuve la candidature de Léon Halévy (20) qui se présente à l'Académie : « ...celui que je prends la liberté de vous recommander aura peut-être pour antagoniste celui auquel je vous avais demandé de vouloir bien être favorable il y a quelques années. Le fait est que j'ignore si M. Chasles se présente cette fois, ce qui vous expliquera que nous ne sommes plus ensemble sur le même pied. Il est bien entendu qu'en vous recommandant *M. Léon Halévy*, car c'est lui, je serais au désespoir de faire tort à M. Chasles, si effectivement il se présente... (21). » Ce ne sont pas là les paroles de qui se venge; plutôt un mépris hautain pour celui qui a déçu une confiance mal placée.

Du vivant de Delacroix, Chasles s'était contenté d'apprécier sommairement son esthétique en prétendant qu'il tirait de la peinture des effets faciles en faisant « trembler la ligne ». A l'artiste mort, il rendit hommage en des termes où le blâme se mêle à l'éloge et dont il n'est pas impossible, tout bien pesé, qu'ils constituent la flèche du Parthe (22). Cette page peu connue mérite d'être citée :

Un jeune homme, fin d'esprit, dégoûté à force de délicatesse native, plus nerveux qu'une femme malade, plus subtil qu'un diplomate blasé, doué d'une merveilleuse aptitude à percevoir la couleur et le son, très sceptique, et de l'école de Stendhal, sans aucun goût pour la politique grossière ou les intrigues vénales; du meilleur monde et en ayant toutes les petites ruses sociales, même celles de la mise en scène; ne cherchant que l'émotion dans l'art, et méprisant la symétrie voulue; faisant de la violence un principe et de la passion une base, se mit volontairement à la tête de cette cohorte d'artistes... J'étais au lycée avec ce garçon, olivâtre de front, à l'œil qui fulgurait, à la face mobile, aux joues creusées de bonne heure et à la bouche délicatement moqueuse. Il était mince, élégant de taille, et ses cheveux noirs, abondants et crépus, trahissaient une

(19) M. Joubin, à cette place, fait remarquer que la transcription de la conversation a été perdue. Nous pensons au contraire qu'à n'en pas douter il s'agit de l'article entré par Delacroix dans son *Journal* le 27 décembre 1853.

(20) Le frère de Fromental Halévy, le musicien, et le père de Ludovic qui devait avec Meilhac et Offenbach écrire les opérettes fameuses.

(21) *Correspondance Générale* de Delacroix, IV, p. 11.

(22) Les *Mémoires* de Philarète Chasles ont paru posthumes, le premier tome (où se trouve, pp. 329 et 330, le passage cité) en 1876, le second en 1877.

éclosion méridionale... Delacroix, comme presque tous les fils de conventionnels, eut de bonne heure l'instinct du néant politique de son pays. Au lycée, où nous étions ensemble, et où Jousse, le juif, faisait des conspirations et des plans utopistes pour les îles Maldives, Eugène Delacroix couvrait ses cahiers de dessins et de bonshommes. Le vrai talent est chose tellement innée et spontanée, que, dès sa huitième et neuvième année, cet artiste merveilleux reproduisait les attitudes, inventait les raccourcis, dessinait et variait les contours, poursuivant, torturant, multipliant la forme sous tous les aspects, avec une obstination semblable à de la fureur.

Claude Pichois.

CORRESPONDANCE

« SAINT JEAN A MAREDSOUS. » — Pour faire suite à ma réponse à Dom Charlier, auriez-vous l'obligeance d'insérer la lettre suivante que je viens de recevoir et qui me paraît mettre le point final à la question du *comma Johanneum?*

« Un des lecteurs du *Mercure de France* (novembre) croit pouvoir compléter votre argumentation en vous signalant ce texte (décret du Saint-Office du 13 janvier 1897) :

Omnibus diligentissimo examine perpensis, praehabitoque DD. possit esse authenticum textum S. Johannis in Epistola prima, cap. V, vers. 7 quod sic habet : « Quoniam tres sunt qui testimonium dant in cœlo : pater, verbum et spiritus sanctus, et hi tres unum sunt. »

Omnibus diligentissimo examine perpensis, praehabitoque DD. Consultorum voto, iidem Eminentissimi Cardinales respondendum mandarunt :

NEGATIVE

« On trouve ce texte dans W. Arendt, S. J. : *De vi Decretii S. Officii in comma Johanneum* dans *Analecta Ecclesiastica*, tomo 10, 1902. »

Paul Claudel.

VERS « OUBLIES » DE LAMARTINE. — *Notre collaborateur M. Fernand Chapouthier, Directeur adjoint de l'Ecole Normale Supérieure, nous a adressé le 1er janvier la lettre suivante :*

Dans le numéro du *Mercure* qui me parvient à l'instant, je lis avec surprise, parmi les *Vers oubliés* de Lamartine, les trois

strophes de *La Goutte d'Eau*, lesquelles proviennent en fait de l'épisode des *Laboureurs* dans *Jocelyn* (1836). Peut-on dire avec M. Gustave Charlier que le poète n'a recueilli ces vers « dans aucun de ses ouvrages »? et en quoi sont-ils « oubliés »?

De Mlle Catherine Schiltz, élève de troisième au lycée de Grenoble, le 3 janvier :

Il est sans doute bien impertinent de la part d'une petite élève de troisième de relever dans le savant *Mercure de France* une affirmation qui l'étonne. Parmi les « Vers oubliés » de Lamartine que publie votre numéro du 1er janvier, je trouve les trois strophes de la *Goutte d'Eau* qui auraient paru en 1847 dans le *Journal du Dimanche* et seraient depuis restées ignorées.

Or ces vers figurent dans mon édition de Jocelyn, neuvième époque, épisode des laboureurs. Je ne sais pas s'ils se trouvaient déjà dans la première édition de 1836 mais mon texte est de 1854, assez peu postérieur à la date de publication dans le *Journal du Dimanche*. Les variantes sont presque insignifiantes.

Pouvez-vous m'expliquer ce mystère?

Entre temps, nous avions reçu cette note de M. Gustave Charlier, professeur à l'Université de Bruxelles :

Si, comme nous l'avons dit en les republiant le mois dernier, les trois strophes sur *La Goutte d'Eau* n'ont jamais été, sous ce titre, recueillies par Lamartine, c'est qu'il les avait déjà utilisées pour la neuvième époque de son *Jocelyn*, où elles figurent à l'épisode des *Laboureurs*. Nous aurions dû nous en aviser, et nous nous excusons de cette distraction.

GAZETTE

Riccoboni et le Paradoxe sur le comédien. — *François Riccoboni fut un homme prudent. Acteur de renom, il avait composé un traité sur l'*Art du théâtre*; mais tant qu'il affronta lui-même les feux de la rampe, il se garda bien de prodiguer au public ses précieuses leçons. Selon son propre aveu, il craignait trop qu'on l'invitât à joindre l'exemple au précepte. Eloigné de la scène et protégé désormais contre les traits malicieux de la critique, il daigna céder enfin aux sollicitations d'aimables confidents, qui célébraient à la fois la sûreté de son jugement et l'élégance de son style. C'est alors qu'en* 1750 *paraît chez Giffart, libraire rue Saint-Jacques, à l'enseigne de sainte Thérèse, l'ouvrage attendu, qui est édité par les soins de Simon, imprimeur de la Reine et de l'Archevêché. Tant de pieuses références n'incitent guère au badinage; et l'on se retient à peine d'ébaucher un signe de croix avant d'ouvrir un volume qui traite pourtant d'un sujet diablement profane. Mais François Riccoboni n'est pas un doctrinaire d'âcre humeur et de trop sévère approche. Alors même que son livre abonde en détails techniques, il réussit souvent à égayer l'imagination du lecteur, qui franchit les siècles sans effort et croit se retrouver dans une salle de spectacles, sous le règne du Bien-Aimé.*

A l'époque où Riccoboni publie son Art du théâtre*, Lekain n'a pas encore imposé la réforme du costume sur la scène française. Les héros antiques portent donc la cuirasse à la romaine; et « l'on voit à chaque pas danser leur tonnelet » quand ils foulent les planches d'un pied pesant, avec une lenteur majestueuse. Tandis que le roi de tragédie tressaute ainsi du bedon, pour affirmer sa dignité souveraine, le personnage subalterne, qui obtient audience, ne peut manquer de s'incliner en signe de respect. Mais le fâcheux accoutrement dont il est affublé l'oblige à « plier de la ceinture, en tenant l'estomac et la poitrine extrêmement roides ». Pour assurer son assiette, l'acteur rejette alors une jambe en arrière, élève un bras consterné vers le ciel absent; et si le rôle l'exige, il débite son interminable tirade « dans l'attitude de cette statue antique qui représente un gladiateur dans le combat ». De telles postures, consacrées par un long usage, choquent le goût de Riccoboni. Il avoue toutefois que le public, habitué au jeu traditionnel, n'en*

aperçoit point le ridicule. Les acteurs risqueraient même de lui déplaire, s'ils renonçaient à offrir un spectacle aussi extravagant.

A l'origine des traditions scéniques, on retrouve pourtant l'influence d'une personnalité puissante, qui suscita jadis une mode nouvelle. Mais le prestigieux modèle, qui fascine les jeunes générations, n'a pu léguer le secret de ses éclatantes réussites, parce qu'elles sont inséparables d'un tempérament original, où s'équilibrent d'une manière imprévue défauts surprenants et qualités exceptionnelles. En conséquence, les artistes moins heureusement doués, qui prétendent au succès par l'imitation des maîtres, forcent trop souvent leur naturel et se dépensent en efforts pitoyables. Lorsque François Riccoboni débuta au théâtre, Paris révérait toujours le souvenir de la Champmeslé, dont la voix était « sonore et fort éclatante dans le haut ». Par désir de suivre cet illustre exemple, les actrices multiplient donc les tons élevés; et faute de ménager leur souffle, elles font entendre souvent « des glapissements affreux » au lieu de la déclamation chantée, dont elles veulent charmer les oreilles des spectateurs. Plus tard, l'attendrissante Adrienne Lecouvreur triomphe à son tour sur la scène, malgré « une voix sourde et de très petite étendue ». On s'imagine alors que le succès de son jeu pathétique est dû à cette diction inaccoutumée. Et les héroïnes de tragédie, baissant le ton comme pour une veillée funèbre, se mettent à dévider les alexandrins avec un accent lugubre.

*Le traité de l'*Art du théâtre, *qui séduit souvent par ses témoignages curieux et ses évocations pittoresques, garde aussi une place enviable dans l'histoire littéraire, parce que Diderot salue en Riccoboni un précurseur du* Paradoxe sur le comédien. *En fait, pareil titre de gloire n'est pas aussi éclatant qu'on serait tenté de le croire. Une fois réduit à sa thèse essentielle, le prétendu paradoxe de Diderot n'a rien qui offense la sagesse des nations; il est en parfait accord avec le langage courant, qui désigne sous le nom de* comédien *un personnage habile à feindre des sentiments qu'il n'éprouve pas. D'ailleurs toutes les anecdotes divertissantes, dont le philosophe prend soin d'égayer son dialogue, justifient pleinement le sens usuel du terme. Mais Diderot, avec sa rhétorique forcenée, réussit à donner au moindre lieu commun des airs de révélation scandaleuse. Il adopte un ton agressif pour énoncer des vérités premières; et comme il prétend les soutenir par des arguments hasardeux et des formules outrées, il achève de déconcerter le lecteur, que troublent dès le début une terminologie imprécise et des digressions fréquentes.*

*Par contraste, la lecture de Riccoboni est singulièrement apaisante. Lorsque l'auteur de l'*Art du théâtre *aborde le problème de « l'Expression », il indique aussitôt avec netteté l'erreur dont sont parfois victimes les amateurs de spectacles. Comme la perfection du jeu dramatique réussit à donner au public l'illusion de la réalité, des spectateurs enthousiastes « ont cru l'acteur affecté du sen-*

timent qu'il représentait ». Ils célèbrent donc son émotion vraie, alors que leurs éloges devraient s'adresser à la sûreté de son métier. Au demeurant, Riccoboni ne dissimule point que la fatuité des artistes contribue à égarer l'opinion. On constate, dit-il, « un peu de charlatanisme de la part des comédiens » qui ne veulent sans doute pas laisser soupçonner l'importance du travail des répétitions. A coup sûr, il doit leur paraître plus glorieux de se fier à l'instinct, d'improviser dans le feu de l'action et d'obéir à un génie spontané, qui dédaigne tout effort.

Soucieux de mettre en garde le public contre les idées reçues, Riccoboni examine la situation exemplaire du personnage entrant en scène pour apprendre une nouvelle, qui lui inspire un profond étonnement, dont les spectateurs ne manquent pas d'être frappés. Il est clair que sa stupéfaction ne peut être sincère, puisqu'il sait par cœur les paroles qu'on va lui dire et qu'il surgit des coulisses exprès pour les entendre. Du reste, si l'acteur éprouvait ce qu'il a mission d'exprimer, il serait souvent incapable de soutenir son rôle. Dans un moment pathétique, il n'arriverait même plus à parler. Si vous succombez à l'émotion, écrit notamment Riccoboni, « des sanglots involontaires vous embarrasseront le gosier, il vous sera impossible de proférer un seul mot sans des hoquets ridicules ». Enfin les sentiments qui agitent l'âme des héros pendant la représentation d'une pièce évoluent plus vite que dans l'existence réelle. Ainsi l'exige l'action théâtrale, sous peine de traîner en langueur. L'artiste a donc besoin de garder tout son sang-froid pour modifier rapidement le registre de sa voix et adapter sa mimique à la situation nouvelle. C'est le seul moyen de ne point troubler par un « horrible dérangement » les nuances du texte qui lui est confié.

*D'après Riccoboni, le bon comédien est un scrupuleux observateur de la nature humaine, qui demeure « toujours assez le maître de son âme pour la faire à son gré ressembler à celle d'autrui ». Tel sera aussi l'avis de Diderot. Mais l'auteur de l'*Art du théâtre *a l'expérience de la scène et il évite les outrances verbales du philosophe qui compromet sa thèse par des formules imprudentes. Alors que Diderot exalte l'artiste à « tête de fer » qui, pendant la représentation, se dédouble en spectateur impassible d'effets savamment calculés, Riccoboni observe que le jeu dramatique « donne au sang un mouvement extraordinaire ». Ce tumulte intérieur est même « ce qu'il y a de plus fatigant au Théâtre ». L'effet en est si intense que l'acteur peut se tromper sur la nature de son émotion et s'imaginer de bonne foi qu'il vient de vivre son rôle.*

Comme on le voit, la réserve est conciliante à souhait et semble faire honneur à l'esprit pondéré de Riccoboni. Mais lorsque le précurseur de Diderot accorde à la thèse adverse cette importante concession, il est surtout guidé par le respect de la tradition familiale. Les Pensées sur la déclamation, *œuvre de son père Louis Riccoboni, avaient plaidé jadis la cause de la sensibilité chez*

l'acteur; et l'honnête François craint en pareille occasion d'attrister la vieillesse de celui qui fut, écrit-il, « mon maître dans l'art du Théâtre ». Tant il est vrai que la piété filiale est vertu coutumière dans la troupe comique. Comme dit l'autre, mon père avait raison.

HUBERT FABUREAU.

Erratum. — *Des fautes d'impression ont défiguré dans le* Mercure *du* 1[er] *janvier plusieurs passages de l'article de M.* Albert *Henry,* Aspects du vocabulaire poétique de Paul Valéry.

Page 70, *ligne* 37. *Lire :* acception.

Page 73, *lignes* 18 *et* 19. *Lire :* et le symbole est $\approx$. Le poète superpose au sens réel l'image étymologique, ou, plutôt, l'image idéographique.

Page 75, *ligne* 41. *Lire :* accusatifs grecs, ablatifs absolus, appositions. *Le vers espagnol* Si trabajan... *doit être répété après les trois lignes suivantes, et précéder immédiatement les deux vers cités au début de la page* 76.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 8176 — 1951
Dépôt légal : 1er trimestre 1951.

Février 1951.

BULLETIN DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

SOMMAIRE

L'ALLIANCE FRANÇAISE EN ÉGYPTE

Les résultats obtenus au cours de cette année par l'Alliance française en Egypte sont dans l'ensemble très satisfaisants.

A la suggestion faite par M. Emile Henriot lors de son récent voyage, les différents comités du pays se sont réunis en une fédération dont le Président de la section du Caire a accepté la direction. Ce nouvel organisme a pour but de coordonner les activités des divers comités et d'assurer leur liaison avec le Bureau Culturel de l'Ambassade de France. Une de ses premières décisions a été d'unifier l'enseignement donné dans les divers cours organisés par les comités.

Enseignement. — L'Alliance du Caire diffuse dix-sept cours de français, tant au siège que dans différents établissements de la ville : ces cours sont fréquentés par 457 élèves, chiffre qui représente un progrès sur celui de l'année dernière.

Les examens de fin d'année qui se sont faits en collaboration avec la section d'Ismailia ont donné des résultats satisfaisants et le jury a pu distribuer 49 certificats de passage d'une classe

à une autre, cinq certificats de fin d'études et sept diplômes de fin d'études.

D'autre part, l'Alliance du Caire continue à assurer cinq cours de français dans l'intérieur du pays. A l'Ecole des Sœurs Elizabéthaines de *Maghaga* (Haute-Egypte) les classes de français groupent 58 élèves. A l'Ecole des Religieuses Franciscaines de Keneh (Haute-Egypte) un professeur appointé par l'Alliance prépare les élèves au Certificat d'Etudes Primaires égyptien; ces élèves subissent en outre les épreuves d'un certificat de langue française organisé par les soins de l'Alliance.

A l'Ecole Sainte-Thérèse d'*Assouan* (Haute-Egypte) un cours de perfectionnement, réparti sur deux ans, assure un complément de culture française aux élèves qui ne poursuivent pas d'autres études.

L'Alliance s'efforce, d'autre part, d'introduire l'enseignement du français dans les écoles gouvernementales et a réussi notamment à ouvrir vingt-cinq classes nouvelles dans la zone de Beni-Souef, avec le concours de M. Abdel Aziz Helmi.

Bibliothèques. — Au Caire la bibliothèque dispose de près de 1.900 volumes et a consenti environ 1.000 prêts durant l'année. Les lecteurs ont particulièrement apprécié le service de nouveautés consenti par le Secrétariat Général de Paris qui envoie chaque mois une vingtaine de volumes à l'Alliance du Caire.

A Assouan, la bibliothèque qui est gérée par la T. R. Mère Supérieure de l'Ecole Sainte-Thérèse est essentiellement une bibliothèque scolaire.

Conférences. — Les Alliances d'Egypte ont reçu cette année la visite de M. Emile Henriot, dont nous avons parlé en son temps. L'Alliance du Caire a reçu de plus M. Louis Guilloux, qui y parla de la psychologie de la création littéraire.

Créations nouvelles. — Un comité d'Alliance française a été ouvert à *Tanta,* grâce à l'impulsion donnée par Mme P. Soumbati et le Dr Nicolas Tadros. Ce comité est placé sous la présidence du Dr Mohamed El Rafei. Il possède déjà un local et une bibliothèque.

L'ALLIANCE FRANÇAISE DANS LE MONDE

A. E. F.

Fort-Lamy

Les différentes sections prévues par le jeune comité de Fort-Lamy (Tchad) sont maintenant au travail. La section Littérature a porté son choix sur l'étude du roman français contemporain et au cours du mois d'octobre a procédé à un examen critique de l'œuvre de François Mauriac. La section théâtrale a mis en scène et représenté *Le Bal des Voleurs* de Jean Anouilh. La section musicale a inauguré le 1er novembre une série d'auditions consacrées à Chopin. La section historique a commencé le 1er décembre un cycle de conférences d'informations sur *La France de* 1848 *à* 1870. Ces conférences organisées par quelques personnalités qualifiées qui ont bien voulu en accepter la charge constituent un véritable cours d'histoire de France contemporaine.

Le Ciné-Club est en voie d'organisation; il est déjà pourvu d'un local et d'un appareil de projections.

AUSTRALIE

Brisbane

Plusieurs manifestations artistiques et littéraires ont été organisées par l'Alliance de Brisbane au cours du dernier trimestre de l'année 1950.

4 octobre : soirée musicale avec un intermède littéraire consacré à Victor Hugo.

18 octobre : conférence sur Mme Récamier.

1er novembre : soirée musicale avec intermède littéraire consacré à Marcel Pagnol.

15 novembre : Présentation et lecture dramatique de *La Scintillante* de Jules Romains.

6 décembre : Séance de clôture, au cours de laquelle ont été présentés les films *Van Gogh, La Rose et le Réséda, Versailles, Combourg.*

Victoria (Melbourne)

Au cours de l'année dernière l'Alliance de Victoria a organisé sept soirées de films documentaires français, neuf conférences (sur la France en Asie, le roman français entre les deux guerres, la vie en France, Balzac, Paris, la musique française, la littérature française et la médecine); elle a monté et fait représenter quatre pièces en un acte et quatre comédies : *Gringalet* de Vandenberghe, *Les Jours heureux* de Claude-André Puget, *Les Enfants d'Edouard* de Marc-Gilbert Sauvajon sans oublier *Le Médecin malgré lui* de Molière.

Rappelons que d'autre part l'Alliance diffuse une émission régulière à la Radio de Victoria et qu'elle organise de nombreuses réunions mensuelles.

Des cours pratiques et littéraires ont lieu deux fois par semaine et sont assidûment fréquentés. Les examens de fin d'année ont rassemblé 2.300 candidats (y compris ceux de Geelong et Ballarat), soit 500 de plus qu'en l'année 1948-1949. 54 prix ont été distribués à Melbourne, 34 à Ballarat et 34 à Geelong.

BOLIVIE

La Paz

L'Alliance de La Paz a organisé en octobre une série de manifestations particulièrement brillantes :

Le mardi 3 octobre, en collaboration avec le Ministère de l'Education, l'Alliance a organisé une réunion en l'honneur de Balzac au cours de laquelle une conférence a été prononcée par M. Vaca Guzman; des films ont également été présentés. Pendant cette même semaine avait lieu une exposition de documents balzaciens, prêtés par l'Ambassade. M. Vaca Guzman se propose de répéter sa conférence à l'intention des Alliances de province.

Le mardi 10 octobre, dans la salle des Conférences de l'Alliance, M. Guillermo Cepedès, directeur d'un grand journal de La Paz, a parlé des Ecrivains français de la Résistance.

Le mardi 17 octobre, conférence du R. P. Oroza, D., sur Jacques Maritain.

D'autre part, l'Alliance de La Paz a donné son appui à la présentation de gala du film *Monsieur Vincent*, organisée par l'Ambassade au bénéfice d'une œuvre de charité; du 17 au 24 octobre l'Alliance s'est transformée en centre de vente et de propagande pour aider à vendre mille entrées.

Le 31 octobre enfin, a eu lieu une séance de films documentaires.

Il est juste de rappeler que M. le Baron Fain, ambassadeur de France en Bolivie, n'a jamais cessé de montrer le plus grand intérêt aux travaux de l'Alliance.

ITALIE

Aoste

Sous le nom de Club Culturel Valdotain, une nouvelle section d'Alliance française vient de se créer à Aoste (Val d'Aoste). Le comité de Direction est présidé par M. G. Tercinod.

NORVEGE

Stavanger

L'Alliance de Stavanger vient de nous communiquer les résultats de son activité au cours de l'année 1949.

Au cours de l'Assemblée générale qui a eu lieu le 17 mars 1949, M. Sigval Bergesen a été élu Président du bureau, M. Leif Buch Hansen, vice-président et trésorier, M. Erik Arstad, bibliothécaire.

Le comité a fêté le trentième anniversaire de sa fondation le 1er février. De nombreuses personnalités norvégiennes et fran-

caises assistaient à cette fête, au cours de laquelle M. Dedekam, chargé de cours à Horten, fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur, au titre des services qu'il a rendus à la cause de l'Alliance pendant de nombreuses années. Pour les mêmes raisons, MM. Erling Groth et J.-B. Salvesen reçurent les Palmes Académiques.

Le même jour, M. Sigval Bergesen, agent consulaire de France à Stavanger, avait été nommé chevalier de la Légion d'Honneur.

Trois conférences ont été organisées par l'Alliance de Stavanger au cours de l'année :

Le 17 mars, le professeur Duvernier a parlé de « la France et l'Europe ».

Le 6 octobre, M. Maurice Dufour a fait un « Panorama politique français ».

Le 23 novembre, M. Paul Vialar a parlé des « personnages de roman (fiction et réalité) ».

NOUVELLE-ZELANDE

Lower-Hutt

Le comité de direction du Cercle littéraire français (Alliance française) de Lower Hutt pour l'année 1950 est composé comme suit :

Président d'honneur : M. Emmanuel Lancial, Ministre de France en Nouvelle-Zélande.

Président : M. R.-H.-C. Mackensie.

Secrétaire et bibliothécaire : Mme J. de Filippi.

Trésorière : Mme J.-E. Salmon.

Plusieurs soirées artistiques et littéraires ont été organisées par le Cercle au cours de l'année :

28 mars : Soirée d'ouverture avec une causerie par Mme de Filippi : « La France paysanne ».

18 avril : Causerie par M. Mackensie : « Deux peintres modernes : Pissarro et Raoul Dufy ».

23 mai : Causerie par Miss Olive Wright : « L'art de traduire ».

29 juin : Soirée théâtrale présentée au Cercle Français de Wellington par les membres du Cercle de Lower Hutt (trois comédies et trois sketches écrits et présentés par M. Vivequin).

25 juillet : Soirée organisée spécialement pour la jeunesse à la High School avec une causerie par M. Canson, vice-consul à la Légation de France, et une présentation de films français.

22 août : Séance cinématographique et musicale.

26 septembre : Causerie par le professeur Lillie : « L'histoire de la Préhistoire » avec projections, suivie d'une représentation théâtrale.

31 octobre : Soirée théâtrale organisée par M. Vivequin.

PANAMA

Un nouveau comité d'Alliance française vient d'être constitué à Panama (Panama), sur l'initiative de la Légation de France.

Le bureau provisoire est constitué comme suit :

Président : M. J. Lefèvre (panaméen).

Vice-présidents : M. E. Lyons (anglais), Mme Latham (française).

Secrétaire : M. Maunier (français).

Adjoint : Mlle Sari (française).

Trésorier : M. Sari, Mathieu (français).

Conseillers : M. F. de Viscaya, M. O. Marcel (consul de France).

TRINIDAD

Port-of-Spain

Le premier concours de français organisé par l'Alliance française de Trinidad a remporté un grand succès. La distribution des prix qui a eu lieu le 20 novembre a coïncidé avec une exposition de peinture française inaugurée par le gouverneur de Port-of-Spain.

Le premier prix a été décerné au Dr Laurence pour son essai sur « l'origine et l'état actuel du patois créole à Trinidad »; le second à M. Wilfred Carty, étudiant au Queen's Royal College pour son essai sur Racine. Le troisième lauréat, M. Denton Brown, fonctionnaire britannique, avait traité de Guy de Maupassant.

BIBLIOGRAPHIE

Romans et Nouvelles. — Georges Duhamel, de l'Académie française, *Le voyage de Patrice Périot*, Mercure de France.

Marcel Aymé, *En arrière*, Gallimard.

Georges Navel, *Parcours*, Gallimard.

Histoire littéraire. — Emile Henriot, de l'Académie française, *Portraits de femmes*, Albin Michel.

André Siegfried, La Fontaine, Machiavel français, Ed. Fragrance.

Poésie. — *Gérard de Nerval*, avec une étude de Jean Richer, choix de textes et de nombreux documents inédits. P. Seghers (coll. Poètes d'aujourd'hui.)

A tous les éducateurs nous signalons la revue *Terre des Jeunes*, créée et animée par un groupe de professeurs, publication à la fois didactique et distrayante, agrémentée de nombreuses photographies. Pour tous renseignements s'adresser à *Terre des Jeunes*, 15, *rue de Verneuil. Paris 7e*.

Le périodique *Littérature et Edition de France* publie chaque mois des comptes rendus en quatre langues (français, anglais, espagnol, italien) des principaux ouvrages parus en France. (Pour tous renseignements s'adresser à « la Page internationale », 225, Faub. Saint-Honoré, Paris, VIIIe.)

LES LUNDIS DRAMATIQUES
DE L'ÉCOLE PRATIQUE DE PARIS

La quatrième saison des Lundis dramatiques de l'Alliance française de Paris s'est ouverte le 16 octobre, organisée comme de coutume par Georges Lerminier.

88ᵉ. — 16 octobre 1950. **Le Tartufe,** de Molière, avec Louis Jouvet.

89ᵉ. — 23 octobre. *Jacques Copeau le Réformateur,* causerie par Georges Lerminier, avec le concours de Marie-Hélène Dasté. (Lectures et projections.)

90ᵉ. — 30 octobre. **Les Gueux au Paradis,** de Martens, avec Jean-Pierre Grenier, Olivier Hussenot, Maurice Jacquemont et les Quatre Barbus.

91ᵉ. — 6 novembre. **La Chapelle ardente,** de Gabriel Marcel, avec l'auteur, Mary Grant, Jeanne Cerval et Claude Martin.

92ᵉ. — 13 novembre. **Henri IV,** de Pirandello, avec André Barsacq.

93ᵉ. — 20 novembre. *Molière en Afrique Noire,* avec la Compagnie des Quatre.

94ᵉ. — 27 novembre. *L'œuvre dramatique d'Arthur Adamov,* avec Arthur Adamov, Jean Vilar, Roger Blin et Jean-Marie Ferreau.

95ᵉ. — 4 décembre. *Groupe de marionnettistes* de l'Alliance de Paris.

96ᵉ. — 11 décembre. *L'œuvre d'Armand Salacrou,* de **Poof à Dieu le savait,** avec Armand Salacrou.

97ᵉ. — 8 janvier 1951. **L'affaire Fualdès,** de Denis Marion, avec l'auteur, Georges Douking et Georges Van Parys.

98ᵉ. — 15 janvier. **Les Caves du Vatican,** d'André Gide, avec Robert Mallet.

En matinée hors-série. — 22 janvier. *Récital de poésie moderne,* par Yves Tarlet.

COMMUNIQUÉ

Notre service de librairie nous communique : Le nombre de nos expéditions mensuelles augmentant sans cesse, nous avons dû, pour des raisons de simplification de travail, décider d'appliquer une règle générle et d'acheter en bloc les ouvrages qui paraissent.

En conséquence, tous nos colis mensuels seront uniformément composés, du moins pour leur majeure partie. Nous ferons cependant tout notre possible pour contenter nos comités et pour joindre à l'occasion, au paquet, un ou deux des volumes demandés par eux, si ces volumes figurent dans notre réserve.

ABONNEMENTS

Les personnes désirant recevoir le **Bulletin de l'Alliance Française** doivent souscrire un abonnement au **Mercure de France** en spécifiant : **Tirage réservé à l'Alliance Française.**

Conditions : France et Union Française : 6 mois : 750 francs; 1 an : 1.400 francs. — Etranger : 6 mois : 900 francs; 1 an : 1.750 francs.

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Malgré la hausse constante de tous les éléments du prix de revient, le *Mercure de France* a pu laisser inchangé durant deux ans le tarif des abonnements et de la vente au numéro. Les récentes augmentations, du papier et de l'imprimerie notamment, nous obligent à une majoration que nous avons voulue aussi légère que possible. On trouvera ci-dessous les nouveaux prix :

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.400 fr.	1.750 fr.
6 mois	750 fr.	900 fr.

LE NUMÉRO : 140 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.
A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 francs belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.